UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

LE PLATEAU DE LAQUE

DU MÊME AUTEUR :

Poésie

PREMIERS POÈMES..... 1 vol.
POÈMES..... 1 vol.
LES JEUX RUSTIQUES ET DIVINS..... 1 vol.
LES MÉDAILLES D'ARGILE..... 1 vol.
LA CITÉ DES EAUX..... 1 vol.
LA SANDALE AILÉE..... 1 vol.
LE MIROIR DES HEURES..... 1 vol.

Roman

LA CANNE DE JASPE..... 1 vol.
LA DOUBLE MAITRESSE..... 1 vol.
LES AMANTS SINGULIERS..... 1 vol.
LE BON PLAISIR..... 1 vol.
LE MARIAGE DE MINUIT..... 1 vol.
LES VACANCES D'UN JEUNE HOMME SAGE..... 1 vol.
LES RENCONTRES DE M. DE BRÉOT..... 1 vol.
LE PASSÉ VIVANT..... 1 vol.
LA PEUR DE L'AMOUR..... 1 vol.
COULEUR DU TEMPS..... 1 vol.
LA FLAMBÉE..... 1 vol.
L'AMPHISBÈNE..... 1 vol.

Théâtre

LES SCRUPULES DE SGANARELLE..... 1 vol.

Littérature

FIGURES ET CARACTÈRES..... 1 vol.
SUJETS ET PAYSAGES..... 1 vol.
IMAGES VÉNITIENNES..... 1 vol.
DISCOURS DE RÉCEPTION A L'ACADÉMIE FRANÇAISE..... 1 vol.
PORTRAITS ET SOUVENIRS..... 1 vol.

L F
R342p

François Joseph

HENRI DE RÉGNIER

DE L'ACADÉMIE FRANÇAISE

—

Le Plateau de Laque

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

—

MCMXIII

445073
12-4-46

IL A ÉTÉ TIRÉ DE CET OUVRAGE :

Dix-neuf exemplaires sur japon impérial,
trois exemplaires sur chine,
quatre-vingt-dix-sept exemplaires sur hollande, tous numérotés.

JUSTIFICATION DU TIRAGE :

PQ
2635
E34P5

Tous droits de reproduction, de traduction et d'adaptation
réservés pour tous pays.

AVERTISSEMENT

Quelques-uns des récits qui composent ce recueil ont déjà pris place dans un volume, à tirage restreint, intitulé : Contes de France et d'Italie. *Ceux que j'y ai ajoutés pour former le présent ouvrage auraient pu s'y incorporer sous le même titre, d'ailleurs inexact, car, des historiettes qu'offrait au lecteur mon premier groupement, plusieurs — deux au moins — avaient pour cadre un Orient de convention et une Chine de fantaisie.*

Aussi m'a-t-il semblé préférable de donner à l'ensemble de ces contes une désignation nouvelle. Celle que j'ai choisie n'a pas un sens bien défini, mais elle m'a paru plaisante à l'oreille et à l'imagination. C'est donc sur un Plateau de Laque,

comme on s'en sert pour apporter quelque brimborion ou quelque billet, que je présente, à qui les voudra bien lire, ces brefs épisodes observés sur la vie ou inventés d'après elle, et qui n'ont d'autre prétention que de divertir par leurs figurines ou d'amuser par leur arabesque.

LA RÉVOLTE DE TAÏ-POU

A Mlle Mathilde Metman.

Lorsque Taï-Pou eut fait les onze révérences et les trois génuflexions prescrites, et qu'il eut pris place sur le coussin de soie que lui assignait, à la dernière marche du trône impérial, son rang de premier ministre, l'empereur Ho-Heï lui dit :

— Ecoute-moi, ô Taï-Pou! J'ai fait un rêve. Cette nuit, le Dieu du Soupçon m'est apparu. J'ai vu distinctement ses deux visages et sa double natte, et j'ai distinctement entendu sa voix. Et voici ce qu'il a murmuré à mon oreille : « Certes, ton ministre Taï-Pou est un très vertueux et très savant conseiller. C'est l'homme le plus sage de ton royaume et l'esprit le plus subtil de toute la Chine. Il sert fidèlement ta gloire. Mais es-tu sûr qu'il ait pour toi tout l'amour que l'on doit à ta personne céleste? Es-tu bien certain qu'il ne soit rien qu'il te préfère? A ta place, je le soumettrais à quelque épreuve afin d'être éclairé pleinement sur l'étendue de son dévouement. » Ainsi parla le Dieu perplexe. Que penses-tu, ô Taï-Pou, de ces paroles nocturnes?

Un large sourire dilata la face jaune de Taï-Pou.

Tout son visage, de ses yeux obliques à sa bouche sinueuse, exprima une joie si entière que l'empereur eût dû se sentir rassuré. Néanmoins, le chuchotement de la voix ténébreuse persistait dans sa mémoire pendant que Taï-Pou lui répondait :

— Grand et sublime prince, le Dieu ambigu a raison, et ton humble serviteur Taï-Pou est prêt à te donner telle marque d'amour et d'obéissance que tu jugeras à propos de lui demander. Sa vie et celle des siens t'appartiennent. Uses-en à ta fantaisie. Taï-Pou n'a d'autres désirs que ton désir, d'autre volonté que ta volonté.

L'empereur Ho-Heï réfléchit un instant :

— O Taï-Pou, merci de m'offrir ainsi de dissiper les doutes qu'un démon équivoque a formés dans mon esprit. Il ne m'en restera aucun souvenir, si tu m'apportes demain la tête coupée de ton vieux père. Alors, ô Taï-Pou, je croirai à ton amour.

Taï-Pou se leva silencieusement du coussin jaune et se prosterna devant l'empereur. Le lendemain, il apporta à Ho-Heï le gage demandé.

★

Mais le Dieu du Soupçon tourmenta de nouveau l'empereur. Ho-Heï redevint soucieux, et comme,

un jour, Taï-Pou s'inquiétait de la tristesse de son maître, celui-ci dit :

— O Taï-Pou, le visiteur nocturne a reparu. L'autre nuit, alors que je lui objectais ce que tu sais, il s'est mis à rire et s'est écrié : « O naïf empereur, demande donc à Taï-Pou la tête de son épouse chérie, la belle Kiang-Si, et tu verras s'il ne la préfère pas à ton repos. » Ainsi parla l'Exigeant. Que penses-tu, ô Taï-Pou, de ses paroles envenimées ?

L'empereur replaça sur le plateau de laque la fine tasse de porcelaine où fumait le thé divin. Taï-Pou acheva de boire la sienne et se retira sans mot dire.

Deux jours après, sur la dernière marche du trône impérial, roulait, hors du sac de soie rouge, la tête décollée de la belle Kiang-Si.

*

L'empereur Ho-Heï dit à son ministre Taï-Pou :

— Il s'est encore montré à moi, cette nuit, mais j'ai eu peine à le reconnaître. Il n'était plus qu'une ombre presque effacée, et sa voix était si faible

qu'on eût cru celle d'un malade : « Taï-Pou est plus fort que moi, m'a-t-il murmuré dans un souffle. Il m'a vaincu. Nul prince ne fut mieux aimé que tu ne l'es de ce fidèle serviteur. Cependant, je n'en serai tout à fait convaincu que lorsque tu auras obtenu de lui un dernier sacrifice. Taï-Pou a, de la belle Kiang-Si, une fille et un fils jumeaux. Qu'il place ces deux jeunes têtes dans les plateaux de la balance et le doute ne fera plus osciller mon esprit incertain. » Ainsi parla le Dieu obstiné. Que penses- tu, ô Taï-Pou, de ses paroles impérieuses?

Taï-Pou joignit les mains sur son cœur. Deux longues larmes coulèrent de ses yeux bridés sur ses joues plates. Pendant trois jours, il ne revint plus au palais. Ce ne fut que le soir du troisième jour qu'un messager apporta, dans un panier couvert, les deux rondes têtes jumelles dont le sabre courbe avait tranché les cous délicats.

★

Taï-Pou possédait dans le quartier nord de Pékin une magnifique maison entourée de vastes jardins. La maison de Taï-Pou contenait une infinité de vases précieux en porcelaine fine et en bronze travaillé. Taï-Pou avait fait également rechercher

dans tout l'empire les plus riches étoffes de soie et les plus rares broderies. De nobles peintures ornaient les murs de ses chambres, aussi nombreuses que les jours de l'année. C'était parmi ces belles choses que, comblé en ses ambitions, Taï-Pou avait vécu heureux avec son vieux père, sa vertueuse épouse Kiang-Si et ses deux enfants jumeaux. C'était là qu'était venue le chercher la faveur de l'empereur pour l'élever à un haut degré de puissance.

Mais, plus encore même que la maison de Taï-Pou, ses jardins étaient célèbres par la majesté des arbres, l'étendue des eaux, par les caprices des escaliers et des ponts, la complication des allées, la symétrie des parterres de fleurs. Taï-Pou aimait à s'y promener, vêtu de robes éclatantes, et à s'arrêter devant un certain bassin bordé de jade vert. Ce bassin, qui contenait toutes sortes d'admirables poissons, de formes et de couleurs variées, faisait les délices de Taï-Pou. Il y avait là des poissons qui ressemblaient à du feu, d'autres tout en or et qu'on eût dit incrustés de pierres précieuses, d'autres encore qui paraissaient composés d'un alliage de métaux mystérieux. Les reflets mouvants de leurs écailles enchantaient les regards de Taï-Pou, qui se plaisait à suivre à travers l'eau transparente ce spectacle merveilleux.

Ce fut auprès de ce bassin que l'empereur trouva Taï-Pou en contemplation. Ho-Heï s'enquit de sa santé et lui adressa des paroles obligeantes. Il le complimenta fort de ses poissons. L'un d'eux attira particulièrement son attention. Il était d'une si étrange structure et d'un éclat si singulier que l'empereur n'en avait jamais vu de pareil et qu'il dit à Taï-Pou :

— O Taï-Pou, toi le bras droit de ma puissance et la moitié de mon cœur, je ne t'ai déjà demandé que trop de choses. Cependant, je suis sûr que tu ne refuseras pas d'y ajouter ce sublime poisson. Fais-le porter à mes cuisines ; je veux savoir s'il est aussi bon qu'il est beau.

★

L'empereur Ho-Heï, qui n'avait attendu que trois journées la tête des enfants de Taï-Pou, vit se coucher six fois le soleil avant que Taï-Pou eût accompli son nouveau désir. Ce ne fut que le matin du septième jour qu'on lui vint annoncer la venue de Taï-Pou. L'empereur donna ordre de l'introduire sur-le-champ. Taï-Pou, dans une corbeille, portait le poisson merveilleux. Mais, au moment où l'empereur se penchait pour le saisir par les ouïes, un

grand éclat de rire le força à comprimer de ses mains son large ventre. Le poisson était un poisson d'émail si parfaitement imité que rien ne manquait à sa ressemblance. L'empereur s'était renversé en arrière pour rire plus à l'aise, quand soudain son rire se changea en un râle étouffé. D'un poignard caché dans sa manche, Taï-Pou lui avait percé la gorge, d'où jaillissait un flot de sang.

★

Lorsque l'on amena Taï-Pou devant les grands mandarins de l'empire réunis pour juger son crime, il leva vers eux ses mains chargées de chaînes et parla en ces termes :

— O très sages, très illustres et très subtils, c'est sans crainte que Taï-Pou comparaît devant vous. Il sait bien que sa tête ne tombera pas comme est tombée la tête de son père, celle de son épouse et celles de ses enfants, car vous reconnaîtrez que Taï-Pou est digne de prendre place parmi les justes et les sages. Lorsque vous aurez entendu les raisons de ses actes, vous l'absoudrez de sa révolte et vous ferez rompre ses chaînes.

Taï-Pou se tut un instant et reprit :

— Apprenez donc, ô vous les compréhensifs,

que si j'ai tué mon vieux père pour obéir aux ordres de l'empereur et pour conserver sa faveur, c'est parce qu'il est permis de préférer la puissance à la vertu. Si j'ai tué ma femme, la belle Kiang-Si, c'est qu'il n'est point défendu de préférer la puissance à l'amour. Si j'ai sacrifié mes enfants, c'est parce que l'on peut préférer la puissance à soi-même. Mais, lorsque l'empereur m'a demandé le plus beau de mes poissons pour le manger stupidement, alors c'est l'empereur que j'ai tué, parce qu'à tout l'on doit préférer la beauté et que mon poisson était une créature parfaitement belle. Telle fut la cause, ô mandarins, de la révolte de Taï-Pou. Et maintenant, décidez de son sort.

★

Taï-Pou fut renvoyé dans sa maison et dans ses jardins. On éleva à l'empereur Ho-Heï le magnifique tombeau que l'on voit encore en sortant de Pékin par la porte de l'Ouest et dont le toit est surmonté d'un gigantesque poisson d'or et d'émail qui semble nager dans le fleuve de pourpre du couchant.

LE SECRET DU BONHEUR

Lorsqu'en le tirant par la barbe, ainsi qu'elle faisait chaque matin, la favorite Fatime eut vainement essayé de réveiller le khalife Hassan, et qu'elle s'aperçut qu'il était mort, elle se mit à pousser de grands cris. Non point que la belle Fatime éprouvât le moindre chagrin de cet événement, mais elle obéissait à l'usage qui veut qu'une pareille circonstance soit marquée par des lamentations. Aussi, quand les serviteurs, les courtisans et les vizirs pénétrèrent dans la chambre de leur maître, trouvèrent-ils Fatime en train d'accomplir ce qu'elle considérait comme un pieux devoir auquel ils prirent eux-mêmes la part qui convenait, de telle sorte que ce fut bientôt un concert de pleurs et de gémissements qui gagna rapidement tout le palais et ne tarda pas à se répandre par la ville. Il y fit de tels progrès qu'en peu d'instants il n'était pas un portefaix ni un ânier dans Bagdad qui ne sût la fatale nouvelle et ne la commentât à sa façon.

Ce fut par le grand porte-clé de la prison où leur père les tenait enfermés depuis qu'ils avaient atteint l'âge d'hommes qu'Akbar et Ali, les fils du khalife

Hassan, apprirent que leur sort venait de changer et que leur captivité avait pris fin. Les jeunes princes étaient occupés, à ce moment, à goûter la fraîcheur de la matinée dans un endroit assez isolé des jardins où il leur était permis de se promener à leur guise. Ils aimaient à s'y retirer, car l'épaisseur des feuillages les empêchait de voir les hautes murailles qui les entouraient. Il y avait là un kiosque en faïence où, durant l'été, ils se plaisaient à passer la nuit pour y respirer l'odeur des roses en écoutant le murmure des fontaines et le chant du rossignol. Akbar et Ali s'accommodaient assez bien de la retraite forcée où ils vivaient, car ils y trouvaient une consolation dans l'amitié qu'ils éprouvaient l'un pour l'autre. Néanmoins, que de fois n'avaient-ils pas déploré ensemble les rigueurs que leur valait la jalousie cruelle d'un père soupçonneux et qui redoutait jusqu'à ses proches !

Or, ils en étaient justement sur cet éternel sujet, quand ils aperçurent, sa robe relevée jusqu'aux reins et son turban à demi dénoué, le vieux Meldour, leur geôlier, qui accourait vers eux à toutes jambes. Cette vue ne laissa pas de les surprendre, car, d'ordinaire, Meldour respectait leur solitude et ne s'avisait guère de la troubler. Aussi, à cette apparition insolite, Akbar, l'aîné des princes, fronça-t-il

le sourcil avec mécontentement, tandis qu'Ali, plus patient, s'écriait en éclatant de rire :

— Par Allah ! Mais c'est bien le vieux Meldour qui vient à nous ! Quel mauvais rêve aura donc interrompu son sommeil? Pour sûr, il nous croit échappés d'ici sur l'aile de quelque génie complaisant ? Cachons-nous en ce bosquet pour jouir de l'angoisse qu'aura ce vieux fou en ne nous découvrant pas tout de suite...

Mais Akbar frappait du pied avec colère :

— Eh ! par Allah ! mon frère, faites comme vous voudrez ! Quant à moi, je ne sais ce qui me retient de ne pas rosser ce drôle, d'importance, en attendant que je le puisse faire empaler ainsi que je n'y manquerai pas, quand le pouvoir m'en sera donné, un jour ou l'autre !

A peine avait-il dit ces mots que le vieux Meldour se précipitait à ses genoux. Sa course impétueuse l'avait essoufflé au point qu'il ne pouvait pas parler, mais il tendait au prince la grosse clé qu'il portait toujours à sa ceinture et que le prince connaissait bien. Et Akbar ayant compris soudain que le khalife Hassan avait cessé de vivre, regardait, le front dans la poussière, le vieux Meldour prosterné à ses pieds. Et le khalife Akbar songeait qu'il pouvait maintenant faire tomber la tête du

vieillard, d'un signe, comme celles, d'ailleurs, de tous les habitants de Bagdad et de tous les sujets du vaste royaume dont il allait être dorénavant le maître absolu et souverain.

★

Les premiers temps du règne d'Akbar furent marqués par les événements ordinaires en pareil cas. On y procéda, tout d'abord, aux funérailles du défunt khalife, qui furent fort belles et accompagnées d'une grande pompe. Cette cérémonie ne déplut pas à Akbar. Outre qu'il regrettait médiocrement son père, il avait été trop longtemps privé de toute représentation publique pour ne pas prendre intérêt même à celle-là que suivirent bientôt les fêtes de son avènement. Akbar fut fort sensible aux démonstrations populaires dont elles furent l'occasion et il en conçut le sincère désir de travailler au bien de ses sujets et de veiller à la prospérité de son royaume. Les premières lois qu'Akbar édicta furent si bien accueillies que le peuple lui en témoigna sa reconnaissance en lui décernant le surnom de Juste. Akbar se trouva flatté en sa vanité et redoubla d'application et de vigilance. Cependant, il arriva peu à peu que le contentement qu'il avait

éprouvé tout d'abord ne l'empêcha pas de trouver que l'exercice du pouvoir ne va pas sans quelque monotonie et que les charges qu'il impose mériteraient bien quelques compensations.

Ce furent ces réflexions qui, après qu'il se fut occupé de sa gloire, portèrent le khalife Akbar à songer à ses plaisirs. Sur ce point, son père Hassan, qui ne s'y épargnait pas, l'avait toujours tenu de court. Il sembla donc légitime à Akbar de se départir envers lui-même d'une sévérité à laquelle personne n'était plus là pour l'astreindre. Aussi se résolut-il à donner quelque attention à son sérail. N'était-il pas naturel qu'il s'y délassât de tant de grands soucis ? Dans ce but, il y rassembla, des plus lointaines parties de son empire, les plus belles esclaves. Mais toutes les sortes de beautés n'y eussent pas été représentées s'il avait négligé de leur adjoindre l'incomparable Fatime, qui était véritablement, par sa fraîcheur et son éclat, la rose et la perle de Bagdad.

Si le khalife Akbar n'avait pas trouvé dans la puissance tout le bonheur qu'il y imaginait au temps de sa captivité, il ne rencontra pas, non plus, dans l'amour toutes les satisfactions qu'il en espérait. Certes, Fatime était d'une beauté de corps et de visage à lui passer certaines imperfections du

caractère et de l'esprit, mais celles qu'elle montrait avaient de quoi offusquer un amant, même si cet amant n'eût pas été un grand prince, et l'on sait que cette qualité ne dispense pas des tourments du cœur. Aussi le noble Akbar, que tout Bagdad admirait pour sa sagesse, en vint-il aisément à toutes les folies qui sont communes à ceux qui aiment. Akbar connut les angoisses de la jalousie et les diverses anxiétés de la passion. Il lui fallut souffrir les reproches, les querelles, les caprices et les fantaisies de la belle Fatime. Le plus singulier était que, malgré les soucis qu'elle lui causait, Fatime prenait de jour en jour une plus grande place dans les pensées d'Akbar. Elle en arriva à devenir son exclusive préoccupation, si bien qu'il raccourcissait de plus en plus le temps consacré aux affaires. Partout Akbar ne songeait qu'à Fatime. Tout ce qui n'était point elle lui paraissait morne et fastidieux, et pourtant elle ne lui épargnait ni les peines, ni les amertumes, dont la plus cuisante était peut-être de savoir que Fatime eût jadis tiré la barbe du khalife Hassan. Akbar ne s'en pouvait consoler. Il était vraiment amoureux au point qu'il souhaitait de pouvoir confier ses chagrins.

N'y tenant plus, il finit, un beau jour, par s'en ouvrir à son frère Ali, mais plutôt par allusion que par

franc aveu. Au lieu de se plaindre de Fatime, il s'étendit sur les ennuis du gouvernement. « Il est bien difficile de diriger les hommes, quand on ne sait pas les conduire comme faisait le vieil Hassan, c'est-à-dire en s'occupant moins de les rendre heureux qu'obéissants et en y employant pour principal moyen la corde et le bâton. Et encore les hommes sont-ils des créatures presque à moitié raisonnables ! « Et comme le pauvre Akbar soupirait en pensant à Fatime, Ali lui dit en souriant : « Ah ! mon frère, comme vous avez raison de vous plaindre ! Qui eût dit, lorsque nous étions prisonniers de notre père, que sa mort ne serait pas pour nous le commencement du bonheur ? Ne désiriez-vous pas le pouvoir ? Ne souhaitais-je pas la liberté ? Vous êtes puissant et je suis libre, et voici que, si vous vous lamentez de votre sort, je ne suis pas, non plus, content du mien. Ni l'un ni l'autre nous ne sommes satisfaits. Cependant, depuis que vous êtes le maître, je n'ai eu qu'à me louer de vos bontés. L'amitié où vous voulez bien me tenir me vaut la considération de tous. Chacun s'efforce à me plaire et je jouis de tous les avantages du pouvoir, sans en supporter le fardeau. Pourtant, je ne suis pas heureux ou, du moins, je ne crois pas l'être, ce qui revient au même. J'éprouve un ennui sans cause et

dont je ne puis me défaire, si bien que je ne peux plus me souffrir à Bagdad. C'est pourquoi j'étais venu vous demander la permission de m'en éloigner pendant quelque temps. J'ai envie de voir le monde. J'ajouterai à ces raisons que l'on vient de m'apprendre qu'il y a, à Damas, un homme qui s'y est établi marchand de bonheur. Il en tient une boutique au bazar. On m'a rapporté qu'il procure, à ceux qui le consultent, la joie et le repos de l'esprit. Il n'est pas d'inquiétude et de mélancolie qu'il ne guérisse. J'ai donc conçu le projet de l'aller visiter, avec votre agrément. Je compte voyager sous un déguisement, car il ne faut pas laisser savoir au commun des mortels qu'un prince puisse se sentir, hélas! la curiosité d'être heureux ; il suffit bien assez que nous soyons comme eux exposés à la maladie et à la mort pour ne nous en rabaisser que trop aisément à leur rang. Sur ce, mon frère, donnez-moi votre congé. Peut-être rapporterai-je de là-bas quelque chose qui nous sera utile à l'un comme à l'autre. Mais j'aperçois la belle Fatime qui s'approche, et, à l'air que je lui vois, il convient que je vous laisse avec elle. »

★

Le premier soin du prince Ali, à Damas, fut de

s'enquérir auprès de l'hôtelier du chemin du bazar. Ali commença par en parcourir les sombres et fraîches galeries. Sans s'arrêter aux belles armes et aux belles étoffes que l'on y vend, il se hâtait vers l'endroit qu'on lui avait indiqué. Le marchand de bonheur était installé entre le souk des confiseurs et celui des selliers. Le prince reconnut tout de suite la boutique à la foule qui s'y pressait. Il y avait là toutes sortes de gens et Ali dut jouer des coudes pour s'approcher du comptoir. Derrière l'éventaire, un gros homme joufflu, enveloppé d'une robe rose et tenant un œillet jaune à la main, était assis sur un tapis. En échange de leur prix, il distribuait aux acheteurs des petites boîtes rondes, qui contenaient, chacune, trois pilules, une verte, une rouge et une noire. Ali, à son tour, tendit sa pièce d'or, mais au moment où le marchand lui remettait sa boîte, le prince se pencha vers lui et lui dit quelques mots à l'oreille. Aussitôt, le marchand se dressa debout, les yeux écarquillés et, soulevant une tenture, fit passer Ali dans son arrière-boutique. Une fois là, il se prosterna à ses pieds.

Le prince Ali venait de révéler tout bas au marchand sa qualité. Au lieu d'acheter simplement les pilules, il lui semblait préférable d'acquérir le

secret pour les fabriquer.Mais il ne voulait pas être dupe. La drogue de félicité était-elle efficace? On n'oserait tromper le propre frère du khalife de Bagdad! A mesure qu'il parlait, la figure du gros marchand se dilatait. Tout à coup, il n'y put tenir et éclata d'un rire sonore, d'un rire d'homme heureux, dont il s'excusa en embrassant de nouveau les genoux du prince :

— Ah! illustre et charmant seigneur, pardonnez-moi mon hilarité, mais elle vient que vous ayez pu croire un instant à la vertu de mes pilules. Si j'avais l'imprudence de vous entretenir dans cette illusion, je me considérerais comme le dernier des hommes ; or, tel que vous me voyez, je n'ai pas été toujours un charlatan et, avant d'en arriver où j'en suis et de me résoudre à spéculer, comme je le fais, sur la crédulité de mes semblables, j'ai connu des fortunes différentes et essuyé bien des traverses. L'origine en a été qu'Allah m'a fait naître pauvre et a manqué à me pourvoir des biens nécessaires à rendre la vie le moins désagréable qu'elle peut être. Dès ma jeunesse, j'ai tenté de remédier à cet inconvénient. Pour y parvenir, je n'ai pas ménagé mes peines et j'ai exercé tour à tour les métiers les plus singuliers. Hélas ! je n'y ai point réussi et je le regrette moins puisque

je m'aperçois que la richesse ne fait pas le bonheur. Du reste, le bonheur est-il de ce monde? N'en êtes-vous pas une preuve, illustre prince, puisque vous êtes venu jusqu'à Damas dans le but d'y apprendre peut-être le moyen d'être heureux?

« Ah! noble seigneur, je l'ai cherché, moi aussi, cet état de félicité, et j'ai même cru plus d'une fois y atteindre. Oui, j'ai pensé le découvrir, tantôt dans l'amour, tantôt dans la sagesse, mais je me trompais cruellement et il m'en coûta d'avoir voulu être un amant passionné et un philosophe sans passion. Je ne vous ferai pas le récit de mes déconvenues. Tout ce que je puis vous dire, c'est que je leur dois l'expérience à laquelle je suis parvenu et qu'elles m'ont suggéré le parti que j'ai pris, c'est-à-dire de renoncer à prétendre à cette chimère pour laquelle l'homme n'est point fait, car je suis persuadé que le plus puissant comme le plus humble n'atteint jamais à ce contentement sublime après lequel nous courons tous vainement, et que le mieux est de mettre de côté cette folie.

« Tel fut, ô mon prince, le résultat de mes recherches. Elles m'ont convaincu que l'homme a pour principales ressources et pour seul refuge, hélas! de bien manger et de bien dormir. C'est dans la gourmandise et le sommeil qu'il trouve les

plus solides satisfactions. C'est pourquoi mes pilules jouissent d'une vogue prodigieuse. Elles sont délicieuses au goût et elles facilitent les longs repos. Pour moi, d'ailleurs, je n'en use jamais, mais je leur suis reconnaissant qu'elles me permettent, par l'argent qu'elles me procurent, de me livrer à mes deux passe-temps favoris. Je viens ainsi, chaque jour, m'asseoir quelques heures dans cette boutique, après quoi je me retire dans la belle maison que je me suis fait bâtir à quelque distance de Damas, où j'emploie mon loisir comme je viens de vous le dire. Mon cuisinier est remarquable et les coussins de mon divan sont gonflés du duvet le plus fin. Si vous daignez me faire l'honneur d'user, ce soir, de l'un et des autres, j'ajouterai au bonheur que je leur dois celui d'avoir abrité le frère du khalife de Bagdad, et la preuve que vous n'en voulez pas à un pauvre marchand d'illusion de vous avoir dit la vérité. »

★

Quand le prince Ali revint à Bagdad, il rapporta au khalife Akbar un beau fouet acheté au bazar de Damas. « C'est là, mon frère, paraît-il, un des secrets du bonheur, car il est différent pour

chacun de nous. Essayez la vertu de ce talisman sur la belle Fatime, peut-être aura-t-il d'heureux effets, mais ne lui dites pas d'où il vous vient. » Et le prince Ali, pour se remettre des fatigues de son voyage, s'en alla dormir, après avoir finement dîné de friandises, tout en vidant un flacon de vin de Chiraz, de la couleur du soleil couchant.

LE PORTRAIT D'AMOUR

Je n'ai pas connu le fameux Antoine Watteau, de Valenciennes, car il avait déjà cessé de vivre, lorsque mon père, honnête marchand drapier, à l'enseigne « l'Habit d'Or », m'envoya d'Etampes à Paris pour y développer un certain penchant que j'avais manifesté, dès l'enfance, à dessiner des figures et à les représenter au naturel. Ces dispositions avaient paru heureuses à ce brave homme, et il ne doutait pas qu'elles ne contribuassent, tôt ou tard, à me faire un nom dans les arts. Il se montrait assez fier de mes petits essais pour n'en épargner la vue à aucun des clients qui entraient dans sa boutique. Chacun s'en déclarait fort content et mon père ne l'était pas moins. Mais ce qui le décida principalement à me faire quitter l'aune pour le pinceau, ce fut l'approbation que donna à son projet M. le marquis de La Guérangère.

M. de La Guérangère possédait, à petite distance d'Etampes, un fort beau château, réputé dans le pays pour l'excellence de ses bâtiments et pour l'agrément de ses jardins et de ses eaux. Malgré l'or-

gueil qu'il en eût pu tirer, M. de La Guérangère n'en demeurait pas moins le plus accueillant seigneur qui fût au monde. Sa richesse et sa naissance l'égalaient aux plus considérables du royaume, et il se jugeait si naturellement au-dessus du commun qu'il ne lui fût pas venu à l'idée de le faire sentir à qui que ce fût. Aussi traitait-il chacun avec beaucoup de bonté. Quand il venait à Etampes, M. de La Guérangère faisait arrêter son carrosse pour parler à l'un ou l'autre. J'ai vu bien souvent ce carrosse à la porte de mon oncle, M. Chenu, miroitier de son état, et à celle de notre boutique, et, à chaque fois, M. de La Guérangère ne manquait pas de s'informer auprès de mon père de mes progrès.

Or, il vint un moment où ces progrès parurent à M. de La Guérangère assez notables pour qu'il conseillât à mon père de me donner des maîtres et de me fournir les moyens de me perfectionner. Notre petite ville n'offrant guère de ressources à cet effet, M. de la Guérangère détermina donc mon père à m'envoyer à Paris. Aimant les arts, il avait eu recours, à plusieurs reprises, aux talents de M. Daveret, peintre d'un certain renom et le meilleur des élèves de feu M. Watteau. M. de La Guérangère proposa de me faire agréer de M. Daveret. J'avais seize ans, et il était grand temps que

j'étudiasse. M. Daveret consentit à me recevoir. Il me donna un galetas pour y coucher et m'admit à son atelier.

Les ouvrages de M. Daveret ne manquaient ni de science, ni de grâce. M. Daveret peignait avec esprit des scènes de fêtes galantes dans la manière de M. Watteau, dont il possédait plusieurs morceaux qu'il admirait sincèrement. Bientôt je partageai son sentiment, auquel j'apportai tout le feu de la jeunesse. Le dessin de M. Watteau, le coloris de M. Watteau, je n'avais que cela dans l'esprit! Je m'exerçais à composer des concerts champêtres, des assemblées rustiques, à la façon de cet excellent peintre dont s'inspirait aussi M. Daveret, qui me faisait travailler à ses fonds et me confiait parfois quelque petite figure.

M. Daveret était un gros homme, joyeux et bon. Sa mine et ses goûts contrastaient quelque peu avec les sujets qu'il choisissait. M. Daveret aimait la bonne chère et le bon vin, les repas plantureux et les longues beuveries. Ce penchant l'eût rendu plutôt propre à peindre des kermesses et des bambochades à la flamande, car il prisait davantage les agréments de Ramponneau que les plaisirs de l'Ile Enchantée. Aussi me fallait-il prendre part aux divertissements de bouteilles qu'il ne méprisait

point. Ces agapes me valaient parfois de menus accidents qui égayaient fort M. Daveret. Je les supportais parce que j'aimais M. Daveret et qu'il était mon maître, et aussi parce qu'en sortant du cabaret il m'emmenait parfois à la comédie.

M. Daveret en était grand amateur. Les farces et les bouffonneries l'amusaient, et il y riait à gorge déployée. Quant à moi, je leur préférais de beaucoup les pièces des Comédiens Italiens. Là, mon bonheur était complet, Les personnages d'Arlequin et de Gilles, de Colombine et de Lelio me causaient un plaisir infini. J'aimais leurs costumes bigarrés, leurs masques et leurs guitares, leurs gambades et leurs gestes. Il y avait en eux quelque chose de délicat et de fantasque qui me rappelait les tableaux de mon cher Watteau. Ces spectacles me communiquaient une rêverie douce et légère à laquelle s'abandonnait volontiers mon naturel quelque peu enclin à la bergerie.

Au retour de ces spectacles, j'essayais d'en rendre de mon mieux la couleur et le mouvement. Quelques-uns de mes essais en ce genre tombèrent sous les yeux de M. de La Guérangère, qui m'en fit faire compliment, et, un beau jour, je reçus de lui l'ordre de l'aller trouver en son château, avec mes pinceaux et mon chevalet. Cet appel m'étonna,

mais je ne pouvais qu'obéir, et, ayant pris congé de M. Daveret, je montai dans le coche d'Etampes, en me demandant ce que M. de La Guérangère pouvait bien vouloir de moi.

Quand j'arrivai au château, j'y trouvai tout sens dessus-dessous et dans le plus grand remue-ménage. Pour plaire à sa fille, qui souhaitait de jouer la comédie, M. de La Guérangère avait fait bâtir un petit théâtre des mieux agencés. La pièce était choisie, la troupe composée. Mlle de La Guérangère devait tenir le rôle de Colombine et M. le marquis s'était réservé celui du Docteur Bolonais. Quant aux décors et aux costumes, c'était à moi que M. de La Guérangère avait songé pour les peindre et les dessiner. Je n'avais plus qu'à me mettre à l'ouvrage. Mlle de La Guérangère brûlait de juger de mon savoir.

Je me souvenais d'avoir entrevu parfois Mlle Antoinette de La Guérangère à travers la vitre de son carrosse, mais ces quatre années d'absence l'avaient singulièrement transformée. Je fus ébloui de sa beauté. Elle m'accueillit fort bien, s'empara de moi, et me montra ce qu'elle attendait de mes talents. A partir de cet instant, je ne m'appartins plus. Vingt fois par heure, elle entrait dans l'endroit où je travaillais, l'emplissait de sa pétulance

et de sa gaîté. Elle me traitait avec la plus vive familiarité, m'appelant son cher peintre, son cher habilleur. Puis elle repartait dans un tourbillon pour revenir un moment après. A chaque fois, mon cœur battait plus vite dans ma poitrine. J'étais éperdument amoureux de Mlle de La Guérangère, oui, moi, humble fils d'un drapier d'Etampes, amoureux de la fille du plus riche seigneur du pays !

Cependant, la représentation eut lieu. Toute la noblesse des environs y assista. Les décors et les costumes furent jugés beaux et plaisants. Mais les applaudissements allèrent surtout à M. de La Guérangère, admirable en Docteur Bolonais, et à la charmante Antoinette. Elle était vraiment délicieuse en Colombine et jouait le rôle à ravir. Son triomphe fut éclatant et mérité. J'y assistais derrière un portant. Ah ! l'heure douce et cruelle que j'y passai ! Une seule chose apaisait ma souffrance. C'était l'idée que je m'en retournerais bientôt à Paris. Là j'y retrouverais M. Daveret, et je me promettais bien de tâcher d'oublier l'étrange folie à laquelle j'étais en proie. Quelque bon repas chez le traiteur m'y aiderait sûrement et je comptais sur le vin de Ramponneau pour combattre les effets du philtre que m'avaient versé les yeux de Mlle de La Guérangère !

Quelle ne fut donc pas ma contrariété, quand, le lendemain de la représentation, M. de La Guérangère me vint prévenir que sa fille désirait que je fisse son portrait dans le costume de Colombine. A peine m'eut-il annoncé cette nouvelle que mes sentiments changèrent soudain. La pensée de passer plusieurs jours en compagnie de Mlle de La Guérangère me remplissait d'une joie imprévue. J'allais donc pouvoir, tout à l'aise, contempler ce charmant visage dont j'aurais à reproduire les traits ! Et je n'eus de cesse que je fusse installé à mon chevalet, devant ce modèle adoré que j'aurais voulu peindre à genoux.

On m'assigna pour travailler un des salons du château dont les fenêtres donnaient sur les jardins. Elles encadraient une de ces perspectives d'arbres et de parterres si chères à M. Watteau, et il me semblait que quelque chose de son esprit et de sa main était passé en moi. Je peignais dans une sorte de ravissement. Le costume à l'italienne que portait Mlle de La Guérangère la transportait, pour moi, dans un monde d'enchantement et de comédie où la vie a des facilités et des accommodements qu'elle n'a point dans notre société. Là, aucune entrave à nos sentiments et à nos fantaisies. C'est la seule loi du cœur qui règne en ces lieux heureux. Les obs-

tacles s'y surmontent avec des déguisements et des stratagèmes. Là, tout est masques et chansons. Rien n'y empêche qu'un roi n'épouse une bergère et que la princesse n'y favorise un pauvre batelier. En ce pays de roman, l'amour établit une douce égalité, et il se fait un jeu d'unir les destins les plus séparés...

Le temps que je passai ainsi à peindre Mlle de La Guérangère a été le plus beau de ma vie. Que n'ai-je imaginé durant ces semaines et que d'aveux muets j'adressai à mon idole ! Quoique j'eusse parfois peine à cacher mon trouble, je crois bien que Mlle de La Guérangère ne s'en aperçut jamais. D'ailleurs, comment eût-elle pu supposer le sentiment qui m'agitait? Il y avait si loin d'elle à moi ! Et puis, à quoi bon lui faire part de ma folie ! Ne valait-il pas mieux employer l'état où elle me mettait à tracer de celle que j'aimais une image digne d'elle ? C'était le seul hommage que me permît mon humble condition, puisque nous ne vivions pas en l'une de ces Iles Enchantées où devisent auprès des fontaines des amants toujours fortunés !

J'ai fait depuis beaucoup d'autres portraits que celui de Mlle de La Guérangère, car je m'adonnai à ce genre lorsque j'eus quitté l'atelier de M. Daveret et j'y gagnai quelque réputation, mais aucun n'a

jamais valu ce premier ouvrage par l'éclat du coloris et la pureté du dessin. Ce portrait de Mlle de la Guérangère est mon portrait d'amour. On n'en rencontre guère qu'une fois l'occasion et l'on ne réussit plus jamais rien de pareil. C'est ce qui m'est arrivé pour cette toile que je n'ai point revue, mais qui, si mon souvenir ne me trompe pas, est ce que j'ai fait de meilleur. Et je ne crois pas mentir en disant qu'elle n'était pas tout à fait indigne de feu M. Watteau, dont je regretterai toujours de n'avoir pu recevoir les enseignements qui, joints à ceux de la nature, m'eussent aidé à m'approcher davantage de la perfection.

LE PETIT VISAGE

J'ai beaucoup connu feu Mme la maréchale de Brévannes, et j'allais souvent la visiter en son hôtel du Marais, où elle s'était retirée après la mort de son mari, c'est-à-dire assez jeune encore, car le maréchal, qui était déjà sur l'âge quand il l'épousa, n'avait guère joui que durant une dizaine d'années des délices de cette union tardive, tué qu'il fut, comme l'on sait, au siège de Terwinden, par un boulet qui lui défonça la poitrine et mit fin à sa glorieuse carrière.

Mme de Brévannes avait été, en sa jeunesse, la plus jolie personne du monde, et sa jeunesse, en s'éloignant d'elle, n'avait pas emporté tout le charme dont elle l'avait parée. D'avoir été charmante, Mme de Brévannes était demeurée infiniment agréable, et, bien qu'elle ne fût plus en âge de plaire, elle n'avait pas cessé d'intéresser. On ne la pouvait approcher sans éprouver quelque chose qui vous attirait vers elle et vous donnait l'envie d'en être remarqué.

J'avais eu cet insigne bonheur, non pas certes à cause de mon mérite personnel, mais en vertu de

certains liens de parenté qui existaient entre notre maison et celle de Brévannes. Il n'en avait pas fallu davantage pour me valoir les bonnes grâces de Mme la maréchale, qui m'avait fait le meilleur accueil et m'avait engagé à la visiter aussi souvent que je voudrais. Quelques-unes de mes réponses lui avaient plu, sans doute par leur naïveté et leur franchise, et elle avait adopté, du coup, ce petit parent qui ne lui semblait pas trop sot.

Fort de cette bienveillance, je ne manquai pas de me rendre assez souvent à l'hôtel de Brévannes. A l'époque dont je parle, Mme la maréchale ne quittait déjà plus guère son logis. Sa santé n'était pas bonne, aussi la ménageait-elle extrêmement. On trouvait le plus souvent Mme de Brévannes abritée dans une sorte de guérite capitonnée, car elle craignait les vents coulis. Mme de Brévannes avait toujours été fort délicate. Cela se voyait assez à l'exiguïté de sa taille, au peu d'importance de son corps, mais elle devait à cette délicatesse les plus fines mains du monde et le plus agréable petit visage que l'on pût voir. Certes les roses et les lis n'y fleurissaient plus, mais la figure de Mme de Brévannes avait conservé la gentille perfection de ses traits, à laquelle s'ajoutait un air d'enjouement et de bonté.

Sa conversation ne démentait pas sa physionomie. Mme la maréchale de Brévannes avait beaucoup d'esprit, du plus vif et du plus nuancé. Elle l'avait plaisant et malicieux, mais sans méchanceté. Elle contait admirablement. Ses histoires étaient célèbres et elle les accompagnait des mines les plus divertissantes et les plus comiques. Elle excellait aux portraits; quant aux anecdotes, elle en possédait tout un trésor, où elle puisait volontiers.

Parmi ces anecdoctes, il s'en trouvait un certain nombre qui se rapportaient à M. le maréchal de Brévannes, et c'était de celles-là, je l'avoue, que j'étais le plus friand. J'avais une ardente admiration pour ce grand homme de guerre et n'ignorais aucun de ses exploits. Je savais par cœur les campagnes qu'il avait conduites, les places qu'il avait assiégées, les victoires qu'il avait remportées, et j'étais curieux de toutes les particularités qui le concernaient. Mme de Brévannes, qui s'était aperçue de ma prédilection, la satisfaisait volontiers. Quand il nous arrivait de nous trouver seuls, elle entamait d'elle-même le chapitre de M. le Maréchal et m'en contait mille histoires, aussi bien d'héroïques que de plaisantes, car M. le maréchal, tout héros qu'il fût, n'en était pas moins bon vivant et aimait à rire autant qu'à vaincre. Il avait même été quelque

peu libertin, si bien qu'à cinquante ans il n'était pas encore marié et qu'il eût fort risqué de ne jamais l'être, s'il n'avait rencontré à temps l'occasion qui le détermina inopinément à prendre femme.

La sienne, avant de le devenir, s'appelait Mlle de La Blanchère et elle habitait avec ses parents un château situé au bord de la Meuse. Elle avait alors seize ans et remplissait la demeure paternelle de ses caprices et de ses enfantillages. Son père et sa mère l'adoraient, aussi furent-ils quelque peu anxieux, quand ils apprirent que la guerre menaçait la contrée. L'ennemi s'avançait à marches forcées, et nous n'avions pour arrêter ses progrès qu'un faible rideau de troupes. M. et Mme de La Blanchère pensaient déjà à se réfugier à la ville, quand on annonça l'arrivée de renforts sous le commandement de M. le maréchal de Brévannes. Cette nouvelle changea les dispositions de M. de La Blanchère, et, au lieu de mettre la clé sous la porte, il ordonna de tout préparer pour le cas où M. de Brévannes voudrait prendre ses quartiers au château.

Ce fut, à la lueur des torches, car la nuit était venue, que M. le maréchal descendit de son carrosse au perron du château. M. de La Blanchère, ayant salué son hôte, l'introduisit au salon où se trou-

vaient sa femme et sa fille. Mlle de La Blanchère lui fit sa plus jolie révérence, sans se laisser intimider par les grosses bottes, par la grosse perruque et par le cordon bleu. Puis, après les compliments d'usage, M. le maréchal fut mené à son appartement, où on le laissa seul à ses pensées.

Elles furent assez surprenantes, car, le lendemain matin, M. de La Blanchère, mandé auprès de M. le maréchal, crut que les oreilles lui tintaient quand celui-ci lui déclara à brûle-pourpoint qu'il était éperdument amoureux de Mlle de La Blanchère et qu'il ne quitterait pas la place qu'il n'emportât la promesse que Mlle de La Blanchère consentît à l'accepter pour époux.

Le bon M. de La Blanchère, en allant porter à sa fille cette étrange proposition, s'attendait à ce qu'elle lui éclatât de rire au nez et son étonnement fut au comble lorsque Mlle de La Blanchère, ayant écouté ses propos avec un grand sérieux, lui assura que M. le maréchal était tout à fait l'époux qu'il lui fallait et qu'elle saurait bien, lui, ses grosses bottes, sa grosse perruque et son cordon bleu, les mener comme elle voudrait. Bref, que, la campagne terminée, elle se sentait disposée à faire une très bonne petite maréchale.

— Et c'est ce qui arriva, me disait-elle en riant.

Mon mari et moi, nous vécûmes en fort bonne intelligence. Nos humeurs s'accordaient parfaitement bien et notre union fut heureuse en tous points. Certes, mon cher maréchal eut bien à me passer quelques étourderies, mais ma jeunesse n'était-elle pas là pour les excuser? D'ailleurs, il me les pardonnait de bon cœur, car sa bonté était extrême, comme son courage. Et cependant, il y avait une chose dont il ne put jamais s'empêcher de me garder une curieuse rancune. Quelquefois, quand il tombait dans de longs silences et que son sourcil se fronçait, je savais très bien quelle était la cause de ses réflexions. Alors, je me mettais à rire. Il se sentait deviné, et la belle balafre qu'il portait à la joue en rougissait de colère.

Et Mme de Brévannes, du fond de sa guérite capitonnée, levait les yeux vers le portrait de son mari, qui pendait à la muraille et qui semblait lui enjoindre de se taire, du geste immobile de son bâton fleurdelisé.

— Ah! poursuivait-elle, mon pauvre maréchal, je sais bien que je vous ai causé un grand souci! Vous souvenez-vous de ce matin où vous partîtes en emportant à votre doigt l'anneau pareil à celui que vous laissiez au mien? Vous alliez commander la bataille qui devait disperser les ennemis du roi.

Toutes vos dispositions étaient prises et vous étiez sûr de la victoire. La gloire vous tendait de nouveaux lauriers, mais vous n'étiez guère pressé de les cueillir. Vous laissiez derrière vous un visage aimé que vous ne reverriez peut-être pas. Pour la première fois, votre brave cœur ne battait pas uniquement de l'amour des combats. Pour la première fois, vous songiez que les boulets, les bombes, les mousquets, les épées sont de bien vilains engins et qu'ils font une méchante besogne. Vous vous aperceviez tout à coup que notre corps humain est une machine bien fragile et qu'il suffit de quelques onces de plomb ou de fer pour y accomplir de grands ravages. Et, pour la première et la seule fois de votre vie, vous eûtes peur, monsieur le maréchal, peur, peur, au point qu'il vous fallut faire effort, jusque dans le feu de l'action, pour ne point courber le dos au passage des mousqueteries. Vous eûtes peur en songeant que l'on vous rapporterait peut-être sanglant à mes pieds et que vers vous se pencheraient peut-être des yeux en larmes qu'il vous eût été si doux de voir sourire à votre gloire.

« Et cette peur que vous éprouvâtes, vous me l'avez avouée, le soir où vous revîntes vainqueur, parmi les torches, au pas de votre beau cheval,

parmi les trophées de drapeaux, et votre cuirasse toute faussée de balles. Ah! vous ne me l'avez jamais pardonnée, mon pauvre maréchal ! »

Et Mme de Brévannes, menaçant du doigt le portrait du héros de Terwinden et de Holrecht, ajoutait en tournant vers moi sa menue figure si gentiment ridée :

— Convenez, Monsieur, que c'était là un joli succès pour un petit visage comme le mien.

LA REQUÊTE DE M. DE LARGERIE

Parmi les qualités qui firent de M. le maréchal de Brévannes un des plus remarquables hommes de guerre de son temps, il faut compter l'empire qu'il exerçait sur le soldat et la confiance qu'il inspirait à tous ceux qui avaient l'honneur de servir sous ses ordres. M. le maréchal de Brévannes possédait à un haut degré l'art de commander. Il ne craignait pas d'exiger beaucoup d'autrui, ne s'épargnant guère lui-même. M. le maréchal de Brévannes ne se passait rien et n'en passait pas davantage à qui qui se fût.

Aussi, sur le chapitre de la discipline, se montrait-il particulièrement intraitable. Sa sévérité était extrême. Le moindre manquement au service était durement réprimandé et la moindre faute plus durement punie, car M. de Brévannes estimait que la discipline est la principale force des armées et sans quoi les troupes les plus brillantes ne sont que vaine fumée, et que le courage, même le plus vaillant, ne tient pas lieu de la bonne exécution des ordres et de la parfaite observation de la consigne.

Il ne faudrait pas croire pourtant que M. le ma-

réchal de Brévannes ne prisât pas le courage, dont lui-même avait donné des preuves éclatantes, mais il ne pouvait s'empêcher de trouver aux actions les plus aventureuses et les plus héroïques quelque chose de simple et de naturel. Aussi n'hésitait-il pas plus à les accomplir qu'à les ordonner. Sur ce dernier point, sa réputation était si bien établie que d'avoir servi sous lui constituait une sorte de brevet de vaillance, tant il était avéré que M. de Brévannes ne ménageait pas plus la vie du soldat que la sienne propre.

Cette opinion était déjà répandue du temps où M. de Brévannes était encore colonel du régiment de Royal-Thiérache, si bien qu'en toutes les rencontres le régiment de Thiérache, placé aux postes les plus périlleux, payait largement en morts et en blessés sa part de gloire. Mais nulle part qu'à Royal-Thiérache les vides n'étaient si aisément comblés. On se disputait l'honneur d'y servir sous M. de Brévannes, qui était fier de cet empressement et en tirait des arguments sur ce qu'il est permis d'exiger du soldat, quand on sait profiter de ses qualités de bravoure et que l'on a l'honneur d'en conduire au feu qui soient Français. Là-dessus, M. le maréchal de Brévannes abondait en anecdotes et voici une de celles qu'il racontait le plus volontiers.

Il y avait donc au régiment de Thiérache un vieux capitaine nommé M. de Largerie. M. de Brévannes l'avait trouvé au corps à son arrivée et l'avait assez vite remarqué pour le bel état dans lequel il entretenait sa compagnie. M. de Largerie était un grand gaillard, sec et dégingandé, avec de longues jambes et une toute petite tête, où ne tenait guère rien d'autre que le règlement. Cela rendait M. de Largerie assez taciturne, comme s'il eût craint de perdre en paroles ses connaissances militaires. Au demeurant, c'était un excellent officier, ponctuel et attentif, mais que M. de Brévannes dut bientôt reconnaître comme de la capacité la plus bornée. M. de Largerie, d'ailleurs, songeait à prendre sa retraite, car il était probable qu'il ne franchirait jamais le grade que lui avaient valu ses longs services.

Il était probable aussi qu'il n'eût laissé qu'un souvenir bien incertain dans la mémoire de M. de Brévannes, si le régiment de Royal-Thiérache n'eût été envoyé au siège de Altdorff. M. le duc de Vorailles, qui commandait l'attaque, voyant que la place tenait bon, décida de brusquer les choses. Avant tout, il fallait s'emparer d'un retranchement qui gênait fort les nôtres. Et le régiment de Thiérache fut chargé de cet office.

Cette nouvelle causa une grande joie à M. de Brévannes. L'assaut devait avoir lieu au petit jour, et M. de Brévannes, ses dernières dispositions prises, se reposait dans sa tente, quand M. de Largerie fit demander à lui parler. M. de Brévannes, surpris, ordonna d'introduire l'officier. Que pouvait bien lui vouloir M. de Largerie à cette heure avancée ?

Aux premières interrogations de M. de Brévannes, M. de Largerie se troubla. Sa longue figure montrait l'embarras le plus cruel. Il rougissait et pâlissait tour à tour. Enfin, il se décida. Il venait demander pour sa compagnie l'honneur d'aborder le retranchement ennemi par l'endroit le plus dangereux.

A cette requête, M. de Brévannes avait froncé le sourcil :

— Tudieu, monsieur de Largerie, vous nous la baillez belle !... Voudriez-vous dire que les autres compagnies seront moins capables que la vôtre de faire leur devoir ? Sachez que...

Le pauvre M. de Largerie avait baissé la tête sous la semonce... Tout à coup, il la releva. Il avait l'air si malheureux que M. de Brévannes n'acheva pas sa phrase. M. de Largerie avait repris courage :

— Hélas ! ce que je sais, monsieur le colonel, c'est qu'il y a vingt-cinq ans que je sers le Roi et que je n'ai jamais pu répandre pour lui une goutte de mon sang, c'est que, par une espèce de défaveur, jamais balle de mousquet ne m'effleura la peau. Et pourtant, Monsieur, je ne me suis guère épargné, et il n'est pas une action à laquelle nous avons pris part où je n'aie été présent. Mais rien n'y a fait. Je ne m'y suis point conduit plus mal qu'un autre. Les balles et les boulets n'ont pas voulu de moi. Je ne compte pas une seule blessure, monsieur le colonel, et c'est la honte de ma vie.

Et M. de Largerie levait avec désespoir ses longs bras :

— Eh oui, Monsieur ! Comment voulez-vous que je m'en retourne à mon foyer dans l'état où vous me voyez ? Quelle y sera ma vieillesse ? Et moi qui avais rêvé de finir mes jours avec quelque bonne jambe de bois ou quelqu'une de ces belles cicatrices qui sont la parure du soldat ! Que dira-t-on de moi, quand on me verra revenir avec tous mes membres, lorsque tant de braves officiers ont péri pour la gloire du Roi ? Alors, Monsieur, j'ai pensé que vous ne me refuseriez pas de faire un dernier essai, de jouer ma dernière carte. Et voilà, Monsieur, ce que j'avais à vous dire. Ne ferez-vous

pas droit à la requête d'un vieil officier qui ne demande qu'à réparer le tort que lui a fait la fortune?

M. de Largerie, éloquent pour la première fois de sa vie, s'était tu et s'essuyait le front avec angoisse, en attendant la réponse de M. de Brévannes. Celui-ci s'était levé. Gravement, il ôta son chapeau et salua M. de Largerie en s'inclinant devant lui :

— Il ne sera pas dit, Monsieur, que je vous aurai privé d'une si belle chance. Vous marcherez en tête de l'attaque, car l'intérêt du Roi se confond en cette affaire avec le vôtre.

« Le lendemain, ajoutait M. le maréchal de Brévannes, l'assaut fut donné à l'heure dite et ce fut une des plus sanglantes mêlées auxquelles j'aie eu l honneur d'assister. Le régiment de Thiérache s'y couvrit de gloire, car l'ennemi fit une résistance acharnée ; mais, au bout d'un furieux corps à corps, nous demeurâmes maîtres du retranchement. Chaque compagnie y perdit les trois quarts de ses hommes et de ses officiers, et ce fut là où je reçus cette belle balafre que Mme la maréchale de Brévannes comparait plus tard en riant au bandeau de l'Amour. Quant au bon M. de Largerie, il avait été servi à souhait. On le retrouva sous un monceau de cadavres et à demi nu, tant son uniforme

n'était plus que des lambeaux. Nous le crûmes mort, mais, tandis que le chirurgien comptait ses plaies, il rouvrit les yeux et ses lèvres remuèrent. Sa voix était si faible qu'elle ne parvenait pas à mes oreilles. J'avais compris ce qu'il voulait savoir, et, penché sur lui, je lui criai :

— « Allons, monsieur de Largerie, tout va bien : la redoute est prise et vous avez quatorze blessures.

« Une expression de joie singulière parut sur son visage labouré, et, lorsqu'il eut expiré peu d'instants après, il conservait encore cet air de satisfaction héroïque qui faisait de lui comme l'image même du vrai soldat, content de mourir pour le service du Roi et de la France. »

Et M. le maréchal de Brévannes, en achevant son récit de l'anecdote de M. de Largerie, se grattait toujours le coin de l'œil, soit que sa balafre le démangeât, soit qu'il fût plus ému qu'il ne le voulait paraître au souvenir de ce brave homme dont les balles et les baïonnettes avaient comblé, en une fois, les humbles ambitions militaires.

ANECDOTE SUR LE DUC D'ALÉRIA

Ce fut un fort magnifique et singulier seigneur que ce duc d'Aléria qui vient de mourir à Naples, où je l'aperçus, déjà vieux, lorsque j'y passai en l'an 1663. La Providence avait pris soin de lui donner des aïeux illustres et la Nature s'était appliquée à faire de lui une de ses créatures les plus accomplies, car il avait été dans sa jeunesse un des plus beaux hommes du royaume dont il était parmi les principaux personnages, aussi bien par son nom que par ses richesses.

Tant de terres, ses palais de Naples et de Palerme, ses villas de plaisance en divers lieux lui eussent rendu facile d'occuper une des premières places à la Cour et dans l'Etat, et nul doute qu'il n'y fût parvenu aux charges les plus importantes s'il lui avait pris fantaisie de les briguer, mais, au lieu de s'employer au service de son ambition, le duc d'Aléria parut au contraire mettre tout en œuvre pour s'épargner, le plus possible, les soucis de la vie publique, ce dont certains censeurs le blâmaient, car il n'eût pas manqué d'y exceller, ses ennemis mêmes s'accordant pour reconnaître la

force et la souplesse de son esprit, non moins que la solidité de son jugement.

Le duc, en effet, était né avec tous les talents et tous les dons. Son éducation, confiée aux soins des meilleurs maîtres, en avait fait une des lumières de son temps. Il savait à merveille l'histoire et le blason et était même versé en physique et en théologie. Il manifestait également un penchant très vif pour les arts. Des statues et des bustes ornaient à profusion les vestibules et les galeries de ses villas et de ses palais. En fait d'antiquités, d'ailleurs, il ne se contentait pas de celles que lui apportaient les marchands. Il les faisait rechercher lui-même et l'on fouillait la terre sur ses ordres pour y découvrir ces nobles débris du passé. En ces entreprises, plus d'une fois, la chance l'avait favorisé et particulièrement dans la trouvaille d'une Vénus victorieuse, due au ciseau de Praxitèle et qui était l'honneur de ses collections. Cette Vénus, il l'avait placée dans les jardins de sa villa de Baïda et, pour l'abriter, y avait fait construire un temple de marbre soutenu par des colonnes. Souvent, le duc passait de longues heures devant la Déesse, tandis que des musiciens, cachés dans un bosquet, exécutaient des airs voluptueux.

Mais si le duc d'Aléria admirait avec ferveur la

beauté des Déesses, il ne se montrait pas insensible à celle des femmes. Le duc d'Aléria, cependant, né pour inspirer l'amour, ne semblait pas des plus capables à le ressentir.

On ne le vit jamais s'attacher à aucune des beautés célèbres de son temps. Il évitait jalousement d'engager son cœur dans ses aventures. De même, il n'entendait point devoir les faveurs qu'il sollicitait à ces mille petits soins par lesquels les plus promptes et les plus galantes veulent excuser à leurs propres yeux l'abandon qu'elles consentent d'elles-mêmes. Mais, si les résistances n'étaient pas le moyen de s'attirer les hommages du duc, les complaisances que l'on pouvait avoir eues pour lui ne le retenaient pas davantage. On ne lui connut jamais un sentiment assez fort pour qu'il n'en brisât les liens à son heure et à sa convenance, et sans que rien ne l'en pût détourner. Enfin, pour tout dire en un mot, le duc d'Aléria, s'il savait être l'amant le plus empressé et le plus pressant, l'était aussi le plus insaisissable, une fois qu'il avait jugé bon de s'affranchir des chaînes qu'on lui voulait faire porter et que son indifférence ne se souciait point de supporter. A ce moment, il devenait capable des défenses les plus farouches et des procédés les plus durs.

Il en vint même sur ce point, et plus d'une fois, à des façons si impitoyables que plusieurs des plus belles dames de Naples s'en plaignirent ouvertement, de telle sorte qu'il en acquit la réputation d'un cruel et d'un insensible. Il s'en éleva contre lui une espèce de rumeur publique dont il ne fut pas sans s'apercevoir. Ce fut alors que le duc d'Aléria, ennuyé de ces criailleries, prit le parti de se retirer pour quelque temps dans la villa qu'il possédait près de Palerme. Cette résidence de Baïda était, d'ailleurs, une des siennes qu'il préférait. Aucune ne lui plaisait davantage, tant à cause des jardins qui l'entouraient que pour sa construction à l'orientale, ses salles spacieuses, revêtues de faïences magnifiques et l'élégance sarrasine de l'architecture qui datait du temps où les Arabes étaient les maîtres du Pays palermitain.

C'est à l'époque de cette retraite à Baïda que se place l'événement que je vais relater et qui me fut conté jadis, lors de mon voyage à Naples, par un des meilleurs amis du duc, Don Annibale Catanco. Don Annibale se trouvait justement à Baïda quand le duc d'Aléria reçut avis qu'une sienne cousine, Donna Anna delle Volmere, était dans l'intention de se rendre à Palerme, de Florence où elle habitait. Donna Anna était de santé délicate, et les médecins

lui recommandaient la douceur et l'égalité du climat de Sicile. A cette nouvelle, le duc envoya sur le champ un courrier à Donna Anna, la priant qu'elle lui permît d'être son hôte. Sa famille avait eu jadis des obligations à celle de Donna Anna, qui était maintenant orpheline, et le duc désirait montrer sa reconnaissance à sa jeune parente en lui faisant le meilleur accueil possible. Il commanda donc de préparer pour elle l'appartement le mieux exposé de la villa, et, quand il sut qu'elle approchait de Palerme, il se porta à sa rencontre. Don Annibale l'accompagnait dans cette expédition familiale.

Tous deux s'attendaient à voir descendre du carrosse qui amenait Donna Anna quelque chétive et dolente créature, aussi leur surprise fut-elle grande lorsque, ayant arrêté leurs chevaux à la portière, ils aperçurent la demoiselle. Donna Anna montrait au contraire le plus charmant et le plus souriant visage que l'on pût imaginer. Toutes les grâces florentines étaient répandues sur la personne de Donna Anna. Elle présentait aux yeux l'image véritable de la perfection et de la beauté. Don Annibale ne tarissait pas en me décrivant l'effet que produisit sur le duc et sur lui cette radieuse apparition. Aussi fut-ce en devisant le plus agréablement du monde que l'on parvint à Baïda.

Par la suite, Don Annibale se rappela que le duc, tout en répondant avec empressement aux gentillesses de sa cousine, semblait quelque peu rêveur et contraint, mais Donna Anna ne parut s'apercevoir de rien, non plus que les jours suivants, où le duc se rembrunissait d'heure en heure. La jeune demoiselle était toute au plaisir que lui causait la nouveauté des lieux, et elle ne se lassait pas d'admirer les commodités de toutes sortes qui faisaient de Baïda le plus délicat des séjours. Le luxe des appartements, l'agrément des jardins la ravissaient et elle battit des mains devant le petit temple qui abritait la fameuse Vénus de Praxitèle. Elle ne se sentait plus des fatigues du voyage et ses joues se coloraient déjà d'un léger incarnat. Quant au duc, elle le traitait avec la familiarité la plus affectueuse, mais sans nulle coquetterie, et elle lui imposait sans façon ses petits caprices. Il s'y soumettait de bonne grâce, mais, en dehors des moments qu'il passait avec Donna Anna, il demeurait si sombre, si taciturne, si renfermé dans ses pensées que Don Annibale, qui commençait à s'inquiéter de cette mine bizarre, se résolut à l'interroger sur les causes de sa tristesse.

Don Annibale guettait donc une occasion, ce dont il fut dispensé par le duc lui-même. Un

soir, après que Donna Anna s'était retirée dans son appartement, et comme ils se promenaient ensemble dans les jardins, du côté du petit temple de la Vénus victorieuse, le duc s'arrêta tout à coup et, saisissant Don Annibale par la manche, lui dit à brûle-pourpoint : « Mon cher Annibale, tu as devant tes yeux le plus malheureux des hommes. J'aime Donna Anna, et je l'ai aimée dès l'instant où je l'ai vue. Tu me diras qu'il n'y a peut-être point là de quoi se désespérer et, cependant, tu me plaindras, quand, sachant comme je suis, tu apprendras ce que j'éprouve. Certes, je ne me lamenterais pas ainsi que je fais, si le sentiment que j'ai conçu pour Donna Anna n'était si différent de celui qui m'a porté vers tant d'autres femmes, mais je l'aime comme je n'ai jamais aimé créature vivante, d'un amour à remplir tout ce qui me reste de vie et à me rendre désormais insensible à toute autre beauté que la sienne. Désormais, mon cœur ne pourra plus battre que selon le mouvement du sien. Je serai à jamais l'esclave de ses moindres désirs. Et ne pense pas, Annibale, que rien me puisse délivrer de cet amoureux servage! Eussé-je à vivre quatre vies au lieu d'une, que leur quadruple durée ne suffirait pas à en user les liens ! Je n'aimerai jamais plus que Donna Anna. Je serai l'éternel

captif d'un immuable amour. Annibale, je suis un homme perdu, un homme fini, si quelque événement imprévu ne vient à mon secours ! »

A ce singulier discours, Don Annibale s'était mis à rire. Il y voyait l'angoisse d'un libertin qui regimbe sous le collier et il le dit franchement au duc. N'était-ce point là un plaisant châtiment de ses habituelles inconstances ? Certes, les belles dames de Naples le railleraient d'une fidélité si nouvelle, mais l'amour de Donna Anna valait bien quelques brocards. Néanmoins, Don Annibale s'était arrêté soudain de plaisanter. Le duc venait de lui tourner brusquement les talons et de le laisser seul. Don Annibale craignit de l'avoir offensé. Il se promit de le raisonner le lendemain. Pour l'instant, le mieux était de s'aller coucher.

Cependant Don Annibale était demeuré inquiet de l'étrange confidence du duc. Aussi, une fois dans son lit, tarda-t-il à s'endormir. Il se tournait et se retournait sur son matelas, sans pouvoir trouver une place à sa convenance. Pourtant, après assez longtemps, ses yeux commençaient-ils à se fermer, lorsqu'il s'aperçut, à la piqûre des paupières, qu'une âcre odeur de fumée remplissait la chambre. A ce même moment, des cris éclatèrent. Don Annibale bondit hors des draps et se préci-

pita vers la porte, mais, l'ayant ouverte, il se trouva face à face avec les flammes qui consumaient déjà les tentures du vestibule. La villa brûlait.

Alors Don Annibale courut à la fenêtre, l'ouvrit et sauta. Quand il revint à lui, sur un banc de pierre où on l'avait transporté, une jambe cassée dans sa chute, Baïda n'était plus qu'un vaste brasier. Le feu avait pris aux abords de l'appartement de Donna Anna, qui, surprise en son sommeil, avait trouvé la mort dans l'incendie. « Quant au duc d'Aléria, il était sain et sauf », ajoutait Don Annibale avec un sourire prudent et sans vouloir en dire davantage, mais sans empêcher que l'on pensât ce qu'on voulait d'un accident survenu si curieusement à point pour rendre au duc une liberté dont il considérait la perte avec tant d'effroi que l'on pouvait tout de même supposer qu'il n'était pas entièrement étranger au mystérieux et tragique hasard qui la lui avait ainsi conservée.

LE TESTAMENT DU COMTE ARMINATI

A M. Paul Alfassa.

Giovanni, le gondolier, qui se retirait en desservant le café, se retourna vivement à la voix d'Antoine Terlier. Les attitudes du barcarol m'amusaient infiniment. Soit qu'il se tînt, la rame en main, sur la poupe de la gondole, soit qu'à l'intérieur du palais il accomplît quelque office domestique, Giovanni me semblait toujours un personnage de la comédie italienne. Avec son long nez, ses yeux mobiles, sa bouche bridée, avec sa ceinture à franges, ses souliers blancs, il avait l'air de figurer dans une pantomime. Sa marche dansée, ses gestes cérémonieux et comiques complétaient l'illusion. Giovanni m'apparaissait comme le carnaval en personne. Son visage lui tenait lieu de masque, et, de rôle les moindres incidents de la vie. Sa présence égayait la vieille demeure patricienne que mon ami Antoine Terlier habitait dans un des quartiers les plus solitaires de Venise, et qui, malgré les restaurations indispensables que Terlier avait dû lui faire subir, n'en conservait pas moins, avec sa façade verdie mirée dans l'eau d'un étroit « rio », avec ses vastes appartements quel-

que peu délabrés, un aspect fort mélancolique et même assez inquiétant. Il s'en exhalait une odeur de vétusté et de décrépitude, et les murs semblaient pénétrés des relents de pourriture et de fièvre qui montaient, à marée basse, de la vase puante du petit canal sur lequel s'ouvrait la porte marine du Palazzo Arminati...

— Giovanni, la gondole pour quatre heures !

Giovanni salua et disparut dans une pirouette que n'eût pas désavouée Arlequin ou Brighella, pendant qu'Antoine Terlier déposait dans le cendrier le bout de sa cigarette, et, ouvrant le buvard placé sur la table, en tirait plusieurs feuilles de papier.

— Voici donc, mon cher, le singulier document dont je vous parlais. Vous jugerez de mon étonnement quand je le découvris ici, au fond d'une armoire ! J'ai fait à son sujet certaines réflexions que je vous communiquerai. Pour l'instant, je vais vous traduire, de mon mieux, le grimoire. Vous excuserez mes hésitations.

Et Antoine Terlier, rajustant son lorgnon, commença ainsi :

« Moi Ettore-Juliano-Alvise, comte Arminati, sain d'esprit, mais malade de corps au point que je sens venu le terme proche de ma trop longue vie,

j'écris ceci pour que ces feuillets soient considérés comme ma confession sincère et tenus pour mon valable testament, que je date d'aujourd'hui, le deuxième jour du mois de mars de l'an mil huit cent quatre-vingt-dix-sept. Donc, et en premier lieu, je désire que ma dépouille soit portée au cimetière de l'île San Michele, non avec la pompe ordinaire, mais sans apparat et pauvrement, comme il convient à un misérable pécheur. Je prie mes amis -- si j'en conserve encore après l'aveu que je vais faire — de ne pas m'accompagner en cette suprême sortie, la première depuis de longues années où j'ai vécu strictement enfermé dans mon palais. Je les remercie d'avoir avec bonté cherché à adoucir la solitude de ma réclusion, et je leur demande pardon de n'avoir pas eu le courage de les éloigner de moi. Ma main, qu'ils ont serrée tant de fois, n'était pas digne de toucher les leurs !

« J'aurais aimé à les dédommager de la souillure secrète que je leur ai infligée, mais je ne puis rien distraire de mes biens, que je lègue intégralement à mon arrière-cousin Sebastiano Arminati, de Bergame. Ce sera pour lui une faible compensation à la honte de porter un nom qui nous est commun. Il fera procéder à la vente du palais que j'habite et des meubles et objets d'art qui le garnissent. Je

fais exception pour le portrait de mon aïeul Pietro Arminati, procurateur de la Sérénissime République, peint par Tiepolo, qui sera offert, pour son Académie, à la Cité de Venise, si elle daigne accepter ce legs d'un fils indigne. Je souhaite aussi que ma collection d'anciens costumes vénitiens soit donnée au Musée Civique, parmi lesquels je comprends expressément les deux accoutrements complets d'homme et de femme, en habits de carnaval, qui revêtent les deux mannequins placés dans ma chambre à coucher. Quant au troisième, celui qui est debout dans l'alcove, au chevet de mon lit et qui, pendant que j'écris, me regarde à travers les trous de son masque, ah ! celui-là que n'eût-il jamais dressé devant mes yeux sa molle stature de fantôme !

« Oui, qui que tu sois, toi qui t'approcheras de lui pour écarter les plis de sa baüta de satin noir et qui t'aviseras de soulever son faux visage de carton, prépare ton cœur à la surprise et à l'horreur ! Car c'est une tête de mort, avec son crâne poli, ses orbites vides, ses dents affreusement souriantes, que tu découvriras derrière, une tête de mort dont le squelette tout entier, caché dans l'ampleur de l'étoffe, sert d'armature au simulacre qui le dissimule. Et ce squelette, sache-le bien, n'a pas

été placé là par quelque jeu macabre. L'homme dont la chair a recouvert jadis ces os desséchés, à qui a appartenu cette carcasse, n'est pas pour moi un inconnu. Le vivant qui est devenu cette ossature m'a appelé par mon nom. Il m'a dit des paroles d'amitié ; bien plus même, il m'a adressé des prières. Ces vertèbres, maintenant rigides, se sont courbées devant moi ; ces sèches rotules se sont traînées à mes genoux, mais je n'ai écouté ni paroles, ni supplications. Je l'ai frappé là, entre les côtes; la pointe de mon poignard a touché son cœur palpitant. Cet homme, c'est moi qui l'ai tué; moi, Ettore Arminati; lui, Stefano Capparini!

« Car je l'ai tué, Stefano ! Stefano mon parent, mon ami, presque mon frère ! et nul n'a songé que je pourrais être l'auteur de ce meurtre impuni. Lorsque, Capparini ayant disparu depuis un certain temps, la police commença à s'inquiéter de cette absence anormale, qui donc eût supposé que je fusse pour quelque chose dans une disparition dont je semblais, tout le premier, mortellement affligé ? Pensez donc, Capparini, Arminati, deux inséparables ! Les recherches entreprises dans toute l'Italie, le monde entier, demeuraient vaines. Qu'avait bien pu devenir Capparini? Noyé dans la lagune ? Suicidé dans quelque coin ? Les hypothèses allaient leur

train. Moi seul, je savais la vérité et comment Stefano, ayant cessé de vivre, avait cessé aussi d'être un cadavre reconnaissable et était devenu ce blanc squelette dont, morceau par morceau, fibre par fibre, j'avais patiemment dénudé les os !

« Ne comptez pas que je vous dise au prix de quelles ruses atroces et de quelles atroces précautions j'ai accompli cette besogne de funèbre Shylock dans laquelle j'étais soutenu par la peur et par la haine. Car je le haïssais, ce Capparini. Je le haïssais d'être aimé passionnément de celle que j'aimais en secret, et c'était cela qui m'avait poussé au crime. Oui, j'espérais follement que je parviendrais peut-être, un jour, à prendre dans le cœur de cette femme la place qu'y avait occupée un rival détesté. Elle sentirait obscurément que j'avais commis pour elle une de ces actions monstrueuses qui forcent l'amour et qui exercent, même inconnues, leur mystérieux sortilège. Et ce fut dans cette pensée maudite que je préparai le guet-apens où j'attirai ma victime pour l'assassiner lâchement, car Capparini ne sut rien de la rivalité qui était la cause de sa mort. Il crut tomber sous le poignard stupide et inconscient d'un fou, et son dernier regard fut un regard de reproche et de pitié !

« Il ne me restait donc plus qu'à tâcher de pro-

fiter de mon forfait, quand, un jour, je fus mandé chez le magistrat chargé de l'enquête relative à la disparition de Stefano Capparini. Je me rendis à la convocation. On semblait ne vouloir de moi que certains renseignements complémentaires concernant les habitudes de vie de Stefano ; mais l'air singulier avec lequel ils me furent demandés, certaines intonations, certaines réticences du juge me parurent suspects et me plongèrent dans une angoisse inexprimable. Était-on sur la piste du mystère ? Les soupçons se portaient-ils sur moi ? Une peur affreuse me saisit. Que l'on s'avisât de perquisitionner chez moi, et l'on y trouverait le squelette dénonciateur. Il fallait m'en débarrasser coûte que coûte, mais j'étais sans doute observé, surveillé. La moindre imprudence me perdrait. Sûrement mes domestiques m'épiaient. Ce fut alors que je songeai à ces mannequins revêtus de costumes de carnaval. Je les avais fait dresser en souvenir d'une fête travestie où Capparini, sa maîtresse et moi, nous nous étions amusés à paraître en authentiques personnages des tableaux de Longhi. N'était-ce pas là justement la cachette souhaitée ? Sous les plis de la baüta de satin noir, à l'abri du masque de carton blanc, le dangereux témoignage de mon crime serait enfin en sûreté.

« Une nuit, j'effectuai le travestissemnt funèbre. Maintenant, ce qui restait de Stefano Capparini se dressait à mon chevet. Je dormis rassuré, mais, dans mon sommeil, je rêvai qu'au matin, en me réveillant, je voyais le masque du mannequin arraché et que la tête du mort me regardait. Son sourire narquois semblait me railler de mes précautions inutiles. La curiosité d'un valet indiscret suffirait à les déjouer. Or, ce que j'avais imaginé en rêve pouvait se produire en réalité. Aussitôt mon parti fut pris. A partir de ce moment, je ne quittai plus ma chambre que le plus rarement possible.

« J'en interdis absolument l'entrée à qui que ce fût, sous divers prétextes, et je ne sortis plus du palais. J'alléguai à cette réclusion le mauvais état de ma santé, que mes amis attribuèrent au chagrin profond que me causait la mort de plus en plus probable du pauvre Stefano Capparini. Leur amitié s'ingénia à m'en consoler, mais mes bizarreries ne laissaient pas de les inquiéter. Combien de fois m'ont-ils vu, lorsque je causais avec eux dans la galerie, leur fausser brusquement compagnie! Le cœur battant, les mains glacées, je me glissais dans ma chambre. Je soulevais le masque, et un soupir de soulagement s'échappait de mes lèvres, quand j'apercevais le blanc rictus dont m'accueillait mon geôlier!

« Car, désormais, j'étais son prisonnier et je lui appartenais. Il avait confisqué ma vie et m'interdisait d'en user. Pas une fois je n'ai osé enfreindre sa défense, contrecarrer sa muette volonté. J'étais l'esclave docile de ce tyran impitoyable. Il m'a obligé à renoncer à l'amour, à cet amour qui avait fait de moi un criminel, et les ans ont passé sans que j'aie revu celle qui en avait été l'objet si farouchement convoité. Et maintenant, voici que mon terme approche. Je ne redoute pas la mort. Je pourrai enfin me reposer en paix, sans craindre qu'une main étrangère soulève le masque de carton qui cache le douloureux et coupable secret de mon existence. Si je l'avoue à cette heure, au lieu d'en laisser après moi l'énigme inexplicable, c'est que j'y sens une mystérieuse leçon. Tout homme a pour rival la moitié de soi-même, et ce n'est jamais que soi que l'on tue en lui. En frappant Stefano Capparini, c'est Ettore Arminati que j'ai frappé. Ainsi fut-il, et comme je l'atteste par ces présentes, faites, je l'ai dit, à Venise, le deux mars mil huit cent quatre-vingt-dix-sept, signées de ma main et scellées de mes armes. »

Antoine Terlier avait enlevé son lorgnon, et, me tendant le papier, il ajouta :

— La signature y est bien, mais le sceau man-

que. Il fermait sans doute l'enveloppe, mais j'ai trouvé le testament sans elle et tel que le voici. Il était roulé et jeté dans le bas d'une armoire avec de vieilles notes de droguiste et de menuisier. Maintenant, je dois vous dire que Stefano Capparini n'est pas un mythe. Il a parfaitement bien existé, et sa disparition mystérieuse est relatée dans les journaux du temps. Quant au comte Arminati, beaucoup de gens l'ont connu, puisqu'il n'est mort qu'en 1897. A sa mort, le palais fut mis en vente, ainsi qu'il l'avait prescrit. Il resta assez longtemps sans acquéreur, car il est beau, mais mal situé, en ce quartier abandonné de la Madonna del Orto. Je l'ai acheté en 1905, et c'est en procédant aux réparations que j'ai découvert le bizarre testament en question. J'ajoute que le comte Arminati passait pour une espèce de toqué et pour un maniaque invétéré. J'ajoute encore que le portrait de son aïeul par Tiepolo figure à l'Académie et que vous pourrez voir au Musée Civique sa collection de costumes et ses deux mannequins en baüta noire et en masque blanc. Quant au troisième, celui à la tête de mort, j'ignore ce qu'il est devenu. L'a-t-on fait discrètement disparaître, à moins qu'il n'ait jamais existé que dans l'imagination maladive de l'auteur de l'élucubration saugrenue dont je vous ai donné

lecture? Sur ce point, le comte Arminati, le cousin de Bergame, pourrait peut-être nous renseigner, mais j'ai préféré garder pour moi ma singulière découverte. Son mystère est très vénitien. J'aime assez à penser qu'il se passait, hier encore peut-être, à Venise, une histoire tragique qui a plus l'air d'un récit d'autrefois que d'un fait contemporain, et ce vieux Palais Arminati en prend pour moi une certaine étrangeté qui ne me déplaît pas... Mais voici Giovanni qui vient nous avertir que la gondole nous attend. Tenez, voulez-vous qu'elle nous conduise au cimetière San Michele, voir la tombe du comte, après quoi nous irons faire un tour sur la lagune, avant de revenir prendre des sorbets au café Florian. Ils sont excellents, comme à l'époque où, pour les déguster, les Vénitiens, en baüta noire, soulevaient le carton blanc de leurs masques de carnaval.

LE SECRET
DE LA COMTESSE BARBARA

L'homme dont vous lirez plus loin l'étrange confession était de bonne famille vénitienne. Je dis était, car, au moment où j'eus connaissance du document en question, le rédacteur de ce curieux écrit venait justement de mourir, quelques semaines auparavant, à l'hôpital de l'île San Servolo, où on le tenait enfermé depuis plusieurs années.

Ce fut sans doute cette circonstance qui détermina l'aimable directeur de l'asile des aliénés, M. C., à me faire part de cette élucubration symptomatique. Il est vrai aussi que j'étais chaudement recommandé à M. C. et que l'enquête psychologico-médicale que j'étais venu poursuivre dans le « Manicomio » de Venise l'assurait de mes intentions. Il savait bien que je n'abuserais pas des confidences de son défunt pensionnaire. Aussi n'eut-il aucun scrupule à me laisser copier la pièce que l'on va lire et que je livre aujourd'hui au public.

Je le fais, d'ailleurs, avec d'autant plus de liberté que les événements qui y sont relatés remontent à près de vingt-cinq ans. Il y en a juste douze maintenant que les études auxquelles je m'appliquais,

et que j'ai abandonnées depuis, m'avaient amené à Venise. En ce temps-là, elles me passionnaient tellement que je ne songeais guère alors à goûter les poétiques et pittoresques beautés de la Cité des Doges. C'était à peine si j'en visitais à la hâte les monuments et je ne pensais pas une minute à jouir du repos que nous offre la seule ville au monde où l'on puisse oublier à peu près complètement la vie moderne.

Parmi tant de belles choses que je voyais pour la première fois, je ne m'occupais que de mon travail. Il n'en est plus de même aujourd'hui et je ne me souviens pas sans quelque dédain du jeune visiteur d'autrefois qui vivait à Venise comme il eût vécu n'importe où, à qui la basilique de Saint-Marc semblait un lieu quelconque et qui n'avait pour le Palais Ducal que des regards négligents. Oui, je poussais si loin cette indifférence que j'habitais en face de la gare! En adoptant ce logis, je n'en avais considéré que la commodité et le prix modeste. Il résulte de ces aveux que le sens de la beauté était, à cette époque, tout à fait atrophié en moi. De telle sorte que les endroits les plus intéressants de Venise me paraissaient le café Florian, dont j'appréciais fort les sorbets, le Lido, où j'aimais à prendre mon bain, et l'île San Servolo, dont l'aimable

directeur, intéressé par mes recherches, m'éclairait de ses lumières.

Ah! le brave homme que le signore C.!... J'ai conservé bon souvenir de nos conversations dans le cabinet de travail qu'il occupait dans son île d'aliénés. Les fenêtres de cette pièce s'ouvraient sur une terrasse plantée de trois cyprès inégaux et qui dominait l'étendue de la lagune, du côté de Malamocco et de Chioggia. Nous nous asseyions souvent là pour discuter. Il y faisait un silence admirable, à peine troublé par quelque hurlement qui s'élevait parfois du quartier des agités et aussi, à marée basse, par le grouillement des rats dont la foule innombrable s'ébattait dans la vase au pied des murailles.

Ce fut à la suite d'un de nos colloques sur la terrasse que M. C. me communiqua le document que l'on va lire et que je recopie en le traduisant.

★

Manicomio de San Servolo, le 12 mai 18...

« Maintenant que je suis bien et dûment considéré comme fou et que me voici enfermé dans cet asile, très probablement jusqu'à la fin de mes jours,

rien ne m'empêche plus de relater, en toute exactitude et vérité, les événements qui ont amené mon internement.

« N'allez pas vous imaginer, surtout, vous qui parcourrez peut-être ces lignes, que vous vous y trouverez en présence d'un de ces maniaques qui rédigent d'interminables récriminations contre l'erreur médicale dont ils ont été victimes ou qui dénoncent les sombres machinations de famille et les drames intimes qui ont eu pour suite la perte de leur liberté. Non ! loin de moi l'idée de me plaindre de mon sort et de réclamer contre la mesure prise à mon égard. Nul projet d'évasion, depuis que je suis ici, ne m'a traversé l'esprit. Au contraire, ma cellule de San Servolo n'est pas pour moi un cachot, mais un refuge. Elle m'assure une sécurité que je ne trouverais pas ailleurs et je n'ai aucune envie d'en sortir. Je bénis les épaisses murailles et les grilles solides qui me mettent désormais à l'abri, et pour toujours, de la société des hommes et en particulier de ceux qui font profession de juger les actions humaines.

« En effet, même si ces lignes tombaient sous les yeux des magistrats, elles seraient sans valeur pour eux, et pour moi sans danger, par la bonne et simple raison que je suis légalement et médicale-

ment tenu pour fou. Cette qualité me donne toute licence de parler librement. Ma folie est ma sauvegarde. Aussi, à mon arrivée ici, ai-je fait tout ce qu'il fallait pour bien établir mon cas. Je me suis roulé par terre, j'ai fait mine de vouloir étrangler un gardien, j'ai déraisonné avec un soin scrupuleux et un art auquel j'aurais pu me tromper moi-même. N'importait-il pas de bien assurer ma situation afin de jouir en paix des avantages qu'elle confère ?

« Car vous l'avez déjà deviné, j'en suis sûr. Je ne suis pas fou du tout, mais j'ai été victime d'une effrayante aventure, d'une de ces aventures que l'on se refuse à croire et qui pourtant sont vraies, bien qu'elles dépassent la portée de notre faible entendement. Ecoutez la mienne et jugez-en.

« Le premier malheur de ma vie fut que je naquisse pauvre, et le second, que la nature m'eût créé paresseux. Mes parents sont de bonne race, mais peu favorisés de la fortune. Néanmoins ils me firent donner une excellente éducation. Je fus donc mis en pension dans le meilleur institut de Venise. Des jeunes gens de familles y fréquentaient. Ce fut là que je fis connaissance du comte Odoardo Grimanelli, de qui j'aurai à parler tout à l'heure.

« Nos études furent médiocres et, les miennes

achevées tant bien que mal, mes parents me mirent en demeure de choisir une profession. A ce moment, ma maudite paresse intervint. Elle était insurmontable et, en cela, je suis un vrai Vénitien. A quoi bon être né dans la plus douce cité de l'univers, s'il faut y travailler comme ailleurs ? Venise à elle seule m'était une occupation suffisante. J'aimais à jouir d'elle dans son présent et dans son passé. J'eusse volontiers employé mon temps à fouiller les antiques archives de son histoire, mais, pour cela, il eût fallu de l'argent et j'en étais extrêmement dépourvu. Comment suppléer à cette pénurie, qui mettait obstacle à mes goûts de flâneur et d'historien amateur ?

« Ce fut un jour où je réfléchissais à ces difficultés que la fatale idée qui m'a amené ici me traversa soudainement la cervelle. J'étais entré à Saint-Marc. Assis sur un banc, je considérais les marbres précieux et les mosaïques qui ornent ce chef-d'œuvre des arts. Tout cet or répandu m'hypnotisait, et toute cette richesse étincelante, qui fait de l'intérieur de l'église une grotte pleine de sortilèges. A cette vue, le sentiment de ma pauvreté m'accabla, quand, soudain, je me rappelai, je ne sais pourquoi, la teneur de vieux papiers d'État, que, le matin même, j'avais feuilletés aux Archives. C'é-

tait un rapport des inquisiteurs, au sujet d'un certain aventurier allemand nommé Hans Glucksberger, qui prétendait posséder l'art de la transmutation des métaux. Il était venu opérer à Venise, au milieu du XVIIIe siècle, où il avait fait beaucoup d'adeptes !...

« A ce moment, une illumination subite me parcourut l'esprit. Les voûtes d'or de Saint-Marc se mirent à tourner sur ma tête et j'eus un éblouissement. Puisque ce merveilleux secret avait existé, pourquoi serait-il entièrement perdu ? Il devait avoir eu des dépositaires. Il devait être possible de retrouver leurs traces, de parvenir jusqu'à eux, et d'en obtenir à mon tour la lucrative initiation.

« Mon parti était pris. J'obtins de ma famille un nouveau délai, et je me plongeai fiévreusement dans l'étude des ouvrages d'occultisme et des traités d'alchimie. Bientôt je fus convaincu que le pouvoir de faire de l'or n'était nullement une fable. Hans Glucksberger l'avait détenu certainement. Il avait dû en communiquer la formule à quelques-uns de ses adeptes vénitiens. Cette conviction décupla mes forces. Je continuai mes investigations. Tout à coup la piste apparut.

« Parmi les adeptes de l'Allemand, on citait une certaine comtesse Barbara Grimanelli. Cette dame,

de grande intelligence, au dire des contemporains, avait rétabli en peu d'années la fortune de sa famille, fort ébranlée. C'était elle qui avait fait rebâtir le palais Grimanelli et qui l'avait fait décorer de fresques par Pietro Longhi. Pour moi, il n'y avait pas de doute. Les prospérités soudaines de la comtesse Barbara étaient dues à la possession du secret merveilleux dont son petit-fils Odoardo devait être l'actuel légataire !

« Ah ! cette comtesse Barbara, mais son visage m'était familier ! Je la revoyais, au centre de la composition où Longhi avait représenté divers personnages de la famille Grimanelli, assis à des tables de jeu. La scène était amusante et très vivante, avec ses figures de grandeur nature et son décor en trompe-l'œil. Au milieu des joueurs, se tenait debout la comtesse Barbara. C'était une grande femme à l'air dur et hautain. Sa main déroulait un papier couvert de signes cabalistiques. Comment ces signes ne m'avaient-ils pas mis plus tôt sur la voie ?

« Et l'existence que menait Odoardo depuis sa majorité ne s'expliquait-elle pas soudainement ? Il était de notoriété publique que le père d'Odoardo était mort ayant dissipé ses biens ; or, depuis deux ans, Odoardo se livrait à des dépenses exagérées. Le

palais Grimanelli avait été restauré et remis sur un grand pied. Odoardo faisait à Londres et à Paris de coûteux séjours. N'était-ce pas la preuve qu'à son tour il détenait le secret de la comtesse Barbara et de Hans Glucksberger, le secret merveilleux que je voulais, moi aussi, m'approprier?

« Car ce secret, il me le fallait à tout prix. Pourquoi Odoardo refuserait-il de le partager avec moi, puisque ma perspicacité en avait découvert l'existence? Mais comment arriver à mes fins? La première condition était de revoir Odoardo. Il était en ce moment à Venise, et, le lendemain, je me rendis au palais Grimanelli. On m'introduisit justement dans la galerie où se trouvait la fresque.

« Comme Odoardo tardait à paraître, j'eus le temps d'examiner l'ouvrage de Longhi. Un seul personnage m'intéressait, celui de la comtesse Barbara. Je fus frappé de son air de dureté et de menace. Sa main semblait serrer avec colère son grimoire, d'ailleurs sans signification, et vouloir le dérober aux indiscrets.

« L'entrée d'Odoardo mit fin à mes réflexions. Odoardo m'accueillit avec amitié. Il me parla de son récent séjour à Londres, puis il m'interrogea amicalement sur moi-même. Est-ce que je m'étais enfin décidé à prendre un métier? A cette question,

je répondis évasivement ; j'alléguai, pour justifier mon indécision, mon goût pour les travaux d'archives.

« Odoardo m'écoutait avec bienveillance. Évidemment, pour lui, les voyages, le jeu, les femmes, étaient les seules occupations admissibles ; certes, je comprenais cela, mais, néanmoins, les recherches d'érudition avaient bien leur intérêt. Ainsi dernièrement, par exemple, j'avais découvert de curieux détails sur son aïeule, la comtesse Barbara. En disant cela, je désignais le portrait. Odoardo parut quelque peu embarrassé, puis il se mit à rire bruyamment :

« — Allons, je suis sûr que tu as découvert quelques frasques de ma respectable aïeule. Ah ! vous autres érudits, vous êtes tous les mêmes. Imagine-toi qu'il a dernièrement paru à Paris une brochure, où un jeune chercheur français prétend avoir mis la main sur une correspondance des plus compromettantes entre la comtesse et l'aventurier Casanova de Seingalt.

« Il me regardait en dessous. Je me mis à rire à mon tour :

« — Eh ! eh ! mon cher Odoardo, cela ne m'étonnerait pas et il se pourrait fort bien que ce soit Casanova qui ait contribué à initier ton aïeule aux

manipulations d'alchimie et aux opérations de magie. Venise, à ce moment, était pleine de cabalistes. Il en venait même de l'étranger.

« Odoardo ne riait plus, il semblait en proie à un malaise visible et détourna brusquement la conversation. Il revint sur la question de la carrière qu'il était urgent que je choisisse. Il m'offrit même de m'aider de ses relations. Si j'avais besoin de lui, il était à ma disposition. Tout en parlant, il faisait discrètement tinter quelques pièces d'or dans le gousset de son gilet.

« Pauvre Odoardo, ce n'était pas cela que je voulais de toi ! Ce qu'il me fallait, c'était le merveilleux secret de transmutation dont tu étais certainement possesseur, et j'étais bien résolu à l'obtenir de toi, de gré ou de force. Il ne me restait plus qu'à trouver le moyen de t'arracher, par persuasion ou par violence, la formule mystérieuse et souveraine !

« Ces moyens, j'employai plusieurs semaines à les combiner. Chaque jour, je passais de longues heures à les méditer dans la grotte d'or de Saint-Marc. Souvent, je prenais une gondole et me faisais conduire au plus désert de la lagune. Le silence de ses eaux muettes est propice à la réflexion. Ce fut un soir que ma gondole longeait les vieux murs

de l'île San Servolo que j'arrêtai le plan suivant : je demanderais à Odoardo un entretien particulier ; puis, une fois enfermés seul à seul, je saurais bien le faire parler. J'étais doué d'une force musculaire peu commune, et déterminé à tout pour parvenir à mon but.

« Il me fallut attendre le retour d'Odoardo, qui était allé à Rome pour assister à une représentation théâtrale. Enfin, le jour fatidique arriva. Odoardo devait me recevoir à six heures. A cinq heures et demie, je me dirigeai vers le palais Grimanelli.

« Toutes mes dispositions étaient prises. J'avais dans ma poche un bâillon et de solides cordelettes et je n'avais pas oublié mon revolver. J'étais très calme. Une seule chose me préoccupait. Odoardo me recevrait-il dans son fumoir ou dans la galerie des fresques? J'eusse préféré le fumoir, plus isolé, mais je saurais m'accommoder de la galerie. Quoi qu'il en fût, j'étais sûr de réussir. Odoardo ne m'opposerait pas grande résistance et, une fois son secret livré, il me pardonnerait même peut-être bien le sans-gêne de mon procédé.

« Ce fut dans ces sentiments que j'arrivai au palais Grimanelli et ce fut dans la galerie que l'on me conduisit. Au haut de l'escalier, le domestique qui m'accompagnait se retira. J'entrai doucement.

Odoardo se trouvait justement devant la fresque de Longhi qu'il semblait examiner avec une telle attention que je pus m'approcher de lui sans qu'il remarquât ma présence. Avant qu'il eût pu pousser un cri, faire un mouvement, il était bâillonné et étendu sur le pavage. Je m'essuyai le front, tirai mon revolver et me mis en devoir de lui expliquer ce que j'exigeais de lui. A mesure que je parlais, Odoardo devenait d'une pâleur livide. Il ne paraissait pas m'écouter et ses yeux demeuraient fixés sur un point de la muraille. Machinalement, je suivis son regard. Ce que je vis était si terrible que le revolver me tomba des mains et que je demeurai paralysé d'épouvante.

« Lentement, mais sûrement, dans la fresque où l'avait peinte Longhi, la comtesse Barbara s'animait d'une vie mystérieuse. Ce fut d'abord un doigt qui remua, puis la main, puis un bras, puis l'autre bras. Soudain, elle tourna la tête, elle avança un pied, puis l'autre. Je vis l'étoffe de sa robe s'agiter. Oui, la comtesse Barbara quittait la muraille où, depuis cent cinquante ans, son image immobile était demeurée prise sous les couleurs et les enduits. Et il n'y avait pas de doute possible. A la place qu'elle occupait dans la fresque une large tache blanche se dessinait. La comtesse Barbara

venait défendre le secret pour lequel sans doute, jadis, elle avait vendu son âme au Diable. Maintenant, elle était à deux pas de moi. Tout à coup, je sentis sur mon épaule sa main lourde et glacée, tandis que ses yeux me regardaient impérieusement et longuement.

« Quand je repris connaissance, j'étais couché sur un lit auquel me retenait une sangle solide. Dans un coin de la chambre, Odoardo causait avec un monsieur à barbe grise. C'était l'excellent directeur de l'asile San Servolo. A mon chevet, mon père et ma mère pleuraient. Sur une petite table étaient déposés le bâillon, les cordelettes et le revolver. Heureusement que j'étais désormais considéré comme fou, sans quoi ces pièces à conviction eussent pu m'attirer bien des ennuis.

« C'est égal, j'ai été bien près de savoir le grand secret, et sans cette maudite comtesse Barbara... »

★

J'avais relégué depuis longtemps dans mes paperasses les confidences du pensionnaire de l'île San Servolo, quand, le mois dernier, je vins passer une quinzaine à Venise.

Un jour que je me promenais place Saint-Marc, je rencontrai mon ami Jules d'Escoullac.

— Venez donc, me dit-il, voir les fresques du palais Grimanelli, que l'on me propose d'acheter. Le comte Grimanelli est mort récemment à Londres et ses héritiers vendent ses Longhi. Ils sont dans le genre de ceux du palais Grassi.

Grimanelli! ce nom attira mon attention. Où donc l'avais-je entendu prononcer?

Je suivis mon ami d'Escoullac, qui ajoutait :

— Seulement, c'est ennuyeux, la fresque est détériorée et il manque un personnage. Il paraît que l'accident date d'une vingtaine d'années. Quelque fissure ou quelque écaillement de la muraille. Ces Vénitiens sont si négligents et puis le comte n'habitait plus son palais!

Nous arrivâmes au palais Grimanelli. Il est situé à San Staà, tout près du Grand Canal. Le gardien nous fit monter.

La fresque de Longhi couvrait tout un panneau de la galerie. Elle représentait des personnages assis à des tables de jeu. Au milieu, il y avait en effet une grande place blanche.

Je me souvenais, maintenant. C'était là que se trouvait jadis l'image de la comtesse Barbara...

Et pendant que Jules d'Escoullac jargonnait italien avec le gardien, j'éprouvais, devant ce curieux hasard, une singulière impression de trouble et de malaise.

LE REGRET

— Alors, monsieur Carlozzi, c'est bien convenu. Vous m'enverrez l'objet, par petite vitesse, à Paris, à l'adresse que je vous ai donnée...

Pendant que M. de Mauléon et le signore Carlozzi achevaient leur conversation, la gondole, dans laquelle j'étais déjà allongé sur le coussin de cuir noir, oscillait vivement entre les « pali », à la vague produite par le passage d'un vaporetto du Grand Canal. L'eau, remuée par l'hélice, clapotait. Une des marches de l'escalier, que le flot avait recouverte, ruisselait de toutes ses petites algues mouillées. Au haut de l'escalier, dans l'encadrement de la porte marine, j'apercevais M. de Mauléon et l'antiquaire Carlozzi. De la gondole, ils avaient l'air de danser. Derrière eux, deux statues mythologiques, une Flore et une Pomone, imitaient leur cadence. Sur la poupe, le gondolier, avec sa longue rame, semblait battre la mesure et maintenait adroitement la barque accostée.

Le magasin du signore Carlozzi est un des mieux fournis de Venise en curiosités de toutes sortes. Dans les vastes salles du palais que le signore Car-

lozzi occupe à San Staè s'entassent les objets les plus disparates. Certes, toutes les antiquités que vous propose l'honnête Carlozzi ne sont peut-être pas absolument antiques et il faut apporter quelques précautions au choix que l'on y fait; mais, ces réserves établies, il est certain que l'on rencontre chez Carlozzi d'agréables occasions. J'y ai vu souvent de beaux morceaux d'étoffe ancienne, des verreries qui présentaient de réelles présomptions d'authenticité. J'y ai acheté quelques-uns de ces vases en faïence blanche de Bassano ou de Udine qui font de si jolis bouquets. Carlozzi tient aussi des tableaux, des dessins et des gravures, ainsi que mille brimborions amusants, tels que coffrets et plateaux de laque, de ces laques à figures chinoises que les Vénitiens fabriquèrent au XVIIIe siècle et dont ils revêtirent des mobiliers entiers. Carlozzi a une spécialité de ces meubles laqués, si joliment décoratifs en leur charmant mauvais goût, en leur attrait baroque et exotique. C'est pourquoi, à chacun de mes séjours à Venise, je ne manquerais pour rien au monde d'aller faire un tour chez Carlozzi, dans l'espoir de découvrir quelques-unes de ces chinoiseries vénitiennes, à la tentation desquelles je ne sais guère résister.

J'étais donc venu, ce jour-là, chez Carlozzi, en

vue de quelque trouvaille. La saison des étrangers n'était pas encore commencée, aussi le magasin de l'antiquaire était-il à peu près désert. J'avais déjà fureté çà et là, quand, au seuil d'une des salles, je m'étais trouvé face à face avec M. de Mauléon. Je le connaissais pour l'avoir quelquefois rencontré dans le monde et je l'avais croisé, l'autre soir, sous les Procuraties. Nous nous étions salués sans nous parler, mais, cette fois, le hasard nous mettait en présence de telle sorte que nous ne pouvions nous dispenser d'échanger quelques paroles... M. de Mauléon, d'ailleurs, m'était sympathique. C'est un homme d'une quarantaine d'années, d'aspect distingué et de tournure élégante, avec quelque chose en lui de nonchalant et de désabusé.

Après avoir causé pendant quelques instants, nous avions continué, de conserve, notre visite à travers les galeries du bon Carlozzi. Je n'y avais rien trouvé à ma convenance, lorsque, dans un recoin, je remarquai un de ces meubles de laque que je recherche volontiers. C'était une vitrine laquée de rouge et toute peinte d'extravagants et de méticuleux Chinois d'or. Je m'étais tourné vers le signore Carlozzi pour en savoir le prix, lorsque je m'étais senti saisir au bras par M. de Mauléon. Cette familiarité subite m'avait étonné et j'avais

regardé M. de Mauléon avec une surprise qu'avait augmentée celle de le voir soudain fort pâle. Sa voix tremblait en me demandant si cela me contrarierait beaucoup de le laisser acquérir cette vitrine. Il y avait dans sa requête un accent d'anxiété qu avait décidé de ma réponse. Je ne songeais, au reste, nullement à acheter l'objet en question. Je connaissais les prix de Carlozzi et mes ressources du moment ne me permettaient pas une pareille folie.

Je ne m'étais pas trompé sur ce dernier point, mais M. de Mauléon n'avait fait aucune objection aux prétentions exagérées de l'antiquaire. L'affaire conclue, il s'était approché de moi en me disant : « Je vous dois, Monsieur, quelques explications sur l'incorrection que je viens de commettre. Je vous les donnerai, si vous voulez bien accepter une place dans ma gondole, qui nous conduira où vous souhaiterez d'aller. »

M. de Mauléon venait de prendre place à côté de moi. Le gondolier dégagea sa barque des « pali » et s'éloigna, en virant, de l'escalier du haut duquel le signore Carlozzi nous adressait ses derniers saluts. M. de Mauléon demeura un instant silencieux. Avait-il oublié sa promesse de tout à l'heure? Cherchait-il une entrée en matière? Tout à coup, il se décida:

— Je ne sais pas, Monsieur, si, ailleurs qu'à Venise, j'oserais vous dire ce que je vais vous confier, mais il me semble qu'ici, dans cette ville chimérique et insolite, on est quelque peu en dehors des conventions. Je l'ai bien prouvé en agissant avec vous comme je l'ai fait. Mais je suis sûr que vous me comprendrez et que vous m'excuserez...

Je fis un signe d'assentiment et d'attention. M. de Mauléon continua :

— Il y a un moment dans la vie, Monsieur, où certains événements de notre passé nous apparaissent avec leurs conséquences véritables. Longtemps nous avions cru y échapper; un jour, nous nous apercevons enfin de ce qu'ils ont créé d'irréparable. C'est ce sentiment qui m'a ramené à Venise, où je n'étais pas revenu depuis quinze ans. C'est ici que s'est produit un de ces événements auxquels je fais allusion et dont cette visite chez Carlozzi vient de raviver l'amer souvenir.

« Il y a quinze ans, j'étais un jeune homme, et un jeune homme jouissant de sa première liberté. Mon père m'avait élevé fort durement. Sa mort venait de me mettre en possession de ma fortune. Désormais, j'étais libre d'agir à ma guise, et ma première initiative fut d'entreprendre un voyage en Italie. Je comptais visiter toute la péninsule, et

Venise était naturellement marquée sur mon itinéraire. J'y étais, de plus, appelé par une vieille amie de ma famille, lady Ebbington, qui y habitait, depuis de longues années, le palais Alvenigo, devant lequel nous allons passer. »

M. de Mauléon regarda l'une après l'autre les deux rives du Grand Canal, puis il reprit :

— Mon arrivée fut un enchantement. Songez donc, arriver à Venise, un soir de printemps, et, au lieu de descendre dans un hôtel, être reçu dans une de ces riches demeures vénitiennes comme le palais Alvenigo. Lady Ebbington l'avait restauré et meublé de beaux vieux meubles. C'était un logis admirable. Je me sentais tout à coup dans un lieu privilégié. Tout me charmait. J'étais ivre de liberté, de lumière, de pittoresque. Ajoutez à cela que la société la plus agréable était réunie chez lady Ebbington. Le palais Alvenigo retentissait de frais rires. La nièce de lady Ebbington, lady Herward, et ses trois filles y apportaient une gaieté délicieuse.

« La seconde des trois filles de lady Herward était particulièrement exquise ; elle avait dix-neuf ans et s'appelait Mary. Nous fûmes bientôt les meilleurs amis du monde. Miss Mary était pleine à la fois de vivacité et de langueur. Sa fine beauté brune

était tantôt langoureuse, tantôt passionnée. Elle était l'âme des fréquentes parties de plaisir que nous organisions, car nous menions une véritable existence de Décaméron. Ce n'était que promenades en gondole sur la lagune et excursions en terre ferme, à moins que nous nous contentassions, après une visite à quelqu'une des curiosités de la ville, d'aller goûter dans le beau jardin que lady Ebbington possédait dans l'île de la Giudecca. Ce fut un soir, en nous promenant au clair de lune, dans la grande allée de cyprès du jardin, que je m'aperçus que j'aimais miss Mary.

« Cette découverte redoubla ma joie à vivre, d'autant plus que je me rendis vite compte que miss Mary partageait le sentiment que j'éprouvais pour elle. Décidément, la destinée me comblait. Je n'avais qu'un mot à dire pour que miss Mary consentît à lier sa vie à la mienne et à l'embellir de sa délicieuse présence. Aucun obstacle ne s'opposait à mon bonheur. Je n'avais qu'à étendre la main pour le saisir. Pourquoi donc hésitai-je à prononcer les paroles définitives et pourquoi laissai-je passer les jours sans risquer un aveu que je savais devoir être bien accueilli? Peut-être y eut-il, dans tout cela, un peu de cette fatuité dont les hommes ne sont jamais dépourvus? Peut-être éprouvais-je

un secret plaisir à laisser miss Mary dans l'attente d'un événement que c'était cependant à moi de provoquer ?

« J'étais pourtant résolu à ne point quitter Venise sans emporter la certitude dont j'avais besoin, mais je remis à la veille de mon départ le moment d'interroger miss Mary sur ses sentiments à mon égard. Ce soir-là, après dîner, on fit de la musique au palais Alvenigo. Lady Herward jouait le Mozart à la perfection. Ce fut pendant qu'elle exécutait dans la galerie sa sonate préférée que j'emmenai miss Mary dans un petit salon voisin, sous prétexte de lui faire voir une coupe de vieux verre de Venise que lady Ebbington avait achetée dans l'après-midi. Cette coupe était renfermée dans une vitrine de laque rouge, peinte de Chinois d'or. Miss Mary et moi nous étions debout, l'un devant l'autre. J'étais ému et elle était troublée. Je n'avais qu'à prendre sa main et à la porter à mes lèvres. Elle aurait compris.

« Pourquoi ne l'ai-je pas fait ? Pourquoi la pensée me vint-elle soudain qu'il valait mieux, une fois parti, écrire à miss Mary? Encore aujourd'hui je ne puis m'expliquer la raison de ce revirement inutile. Fut-ce timidité inconsciente, fut-ce un effet de cette fatuité de jeune homme dont je vous parlais?

Toujours est-il que je quittai Venise, le lendemain matin, sans avoir revu miss Mary autrement qu'en présence de lady Ebbington, de sa mère et de ses sœurs, au moment des adieux. Mais à peine arrivé à Rome j'écrivis à la jeune fille une lettre où je lui avouais tout mon amour. Je ne reçus pas de réponse. A Naples, je tombai malade et, de retour à Paris, j'appris les fiançailles de miss Mary avec le comte Cantarini, qui avait été un des assidus de nos parties de gondole et de nos goûters dans le jardin de la Giudecca. Plus tard, je sus par lady Ebbington que ma lettre de Rome n'était jamais parvenue à son adresse... »

M. de Mauléon se tut un instant, puis il reprit:

— Le temps a passé, Monsieur, depuis les faits que je vous raconte. J'ai vécu et j'ai vieilli. J'ai aimé. Je n'ai pas le droit de me plaindre de l'existence. Je peux même dire, à la rigueur, que j'ai été heureux, et, cependant, il a manqué quelque chose à ma vie. Je n'ai pas connu ce mystérieux bonheur que donne l'amour d'un être jeune, d'un être pur! Je n'ai pas retrouvé une autre miss Mary. Je n'ai jamais porté à mes lèvres la belle coupe d'amour, transparente et fraîche, pareille à la verrerie de la vitrine rouge, de cette vitrine que je viens justement de vous demander de me laisser acheter

chez Carlozzi et qui est celle même qui ornait jadis le petit salon du palais Alvenigo. On a dû la vendre, avec le reste du mobilier et des collections, il y a cinq ans, à la mort de lady Ebbington. Quant au palais, je ne sais pas à qui il appartient à présent... »

Le cri rauque et mélancolique du gondolier interrompit M. de Mauléon. La gondole quittait le Grand Canal, tournait l'angle d'un petit « rio » et s'enfonçait dans son ombre longue...

LE COLLIER DE VERRE

Lorsque l'aînée des sœurs Baccoli eut disposé mon bagage dans la chambre que je devais occuper durant mon séjour à Venise et qu'elle m'eut annoncé, avec une aimable satisfaction, que j'avais pour voisin d'appartement un peintre français, installé depuis plusieurs mois dans la pension que ces dames tiennent sur les « Zattere », non loin du Ponte della Calcina, je n'éprouvai, dois-je l'avouer, de cette nouvelle qu'un assez médiocre contentement.

Ce que j'appréciais, en effet, principalement, de la pension Baccoli, c'était, outre sa situation, que l'on ne risquait guère d'y rencontrer de touristes parisiens. Les hôtes les plus ordinaires des sorelle Baccoli étaient des gens du pays ou de silencieuses et hagardes vieilles Anglaises. Cette particularité y assurait d'une parfaite indépendance et vous évitait ces promiscuités de compatriotes que je n'aime guère en voyage. Aussi fus-je plutôt dépité de ce que m'apprenait la signora Baccoli.

Néanmoins, ie fus un peu rassuré, quand elle eut

ajouté que le susdit peintre français était le plus discret et le moins gênant des voisins, qu'il était dehors toute la journée et ne rentrait guère qu'à l'heure des repas. Or, comme j'allais prendre les miens au restaurant, la présence de M. Jules Plantier aurait peu d'inconvénients. D'ailleurs, j'étais enclin à l'optimisme. La signora Baccoli venait de lever le store de grosse toile jaune et j'avais de nouveau devant moi l'admirable vue qui si souvent me ramenait à ce logis des Zattere. Elle n'avait pas changé depuis mon dernier séjour. Elle offrait toujours à mes yeux le canal de la Giudecca avec ses gros bateaux amarrés le long du quai, et, au delà du canal, dominant les façades bariolées de l'autre rive, les nobles architectures palladiennes de l'église du Redentore, dont les cloches mêlent si, bien leurs harmonies aériennes aux sifflets des vaporetti et au gémissement des sirènes marines. Tout cela avait suffi à me rasséréner. Et puis j'avais retrouvé avec tant de plaisir le vieil escalier de la casa Baccoli, son vestibule, et ma grande chambre habituelle avec son mobilier démodé et son pavimento vert et gris!

La signora Baccoli n'avait pas menti. M. Plantier, peintre français, était le voisin modèle. Au bout d'une semaine, je l'avais à peine entrevu. C'é-

tait un garçon d'une trentaine d'années, modeste et effacé. Il ne paraissait nullement désireux de faire ma connaissance. Je lui en sus gré. Je m'étais organisé une vie charmante de loisirs et de promenades. Le charme de Venise m'avait repris tout entier. J'y éprouvais cette sorte d'exaltation romantique qui se dégage de son atmosphère surchargée de mélancolie et de fièvre. Venise n'est-elle pas la ville où l'on rêve le mieux de belles et chimériques aventures?

Celle qui m'arriva fut des plus ordinaires et même des plus bêtes. Un jour, en descendant les marches d'un pont, mon pied glissa sur une peau de citron. On me rapporta, la jambe cassée, à la casa Baccoli, et M. Plantier, qui se trouvait là, aida à me monter dans ma chambre. Le lendemain, il fit prendre de mes nouvelles. Comme je prévoyais que ma réclusion serait longue, et que j'en craignais l'ennui, je chargeai la signora Baccoli d'engager M. Plantier à me faire visite. Je voulais le remercier de la sympathie qu'il m'avait témoignée. M. Plantier y consentit de bonne grâce. Chaque jour, il venait passer quelques instants auprès de ma chaise longue. Nos conversations avaient naturellement pour sujet Venise.

Or, chose singulière, Venise ne semblait guère

intéresser M. Plantier. Son indifférence à cet égard m'étonnait. Alors qu'y faisait-il depuis trois ans qu'il l'habitait? D'ailleurs, M. Plantier paraissait ne pas s'intéresser davantage à l'art qu'il pratiquait. Il en parlait avec une lassitude marquée. J'avais beau lui vanter les beautés de Venise et les merveilles de la peinture vénitienne, il m'écoutait avec une tristesse découragée. A mesure que je fréquentais ce garçon, il me paraissait de plus en plus inexplicable ; cependant, il ne manquait ni d'intelligence, ni de culture, mais quelque événement sur lequel je n'osais l'interroger avait sans doute paralysé en lui d'heureuses dispositions, détruit le ressort de sa vie. Peu à peu, M. Plantier m'apparaissait comme un héros de roman.

Cependant, ma fracture allait mieux, et je pouvais faire quelques pas à travers la chambre. Ce fut à cet exercice que me surprit, un jour, M. Plantier. J'étais allé chercher dans un coffret quelques-uns de ces colliers de verre que l'on fabrique à Murano et je regagnais ma chaise longue, quand il entra. A la vue des colliers que je tenais à la main, il rougit. Lorsqu'il se fut assis près de moi, il demeura un moment silencieux. Il avait l'air fort troublé et regardait avec émotion les chaînes de verre coloré. Tout à coup il me dit :

— Ah ! Monsieur, excusez-moi, mais je ne puis voir de ces colliers de verrerie sans qu'ils me rappellent la triste histoire qui a fait de moi le malheureux que je suis et que je n'ai pas toujours été ; car je n'ai pas toujours été, Monsieur, le pauvre sot que je dois vous paraître. Il y a trois ans, quand je suis venu à Venise, j'étais plein d'enthousiasme et de beaux projets. Je voulais être un grand peintre, surprendre le secret des maîtres et tenter de les égaler. J'avais toutes les nobles ambitions, et, de plus, j'étais amoureux. La jeune fille que j'aimais et que j'espérais épouser était pauvre comme moi-même, mais la pauvreté ne m'effrayait pas et ne semblait pas non plus lui faire peur. Nous avions échangé nos promesses. Une commande que m'avait faite un ami de la famille de ma fiancée devait aider à notre établissement. Il s'agissait d'une copie de *l'Enlèvement d'Europe*, de Véronèse, et j'étais venu à Venise pour l'exécuter.

M. Plantier était lancé et je sentais que le pauvre garçon éprouvait un soulagement à se confier à moi. Il reprit :

— Vous pouvez vous imaginer avec quel zèle je plantai mon chevalet devant la toile du Palais Ducal. Je travaillais avec acharnement. Hors mon travail, je n'avais qu'une pensée : celle de mon

amour. Le doux visage de Juliette me souriait du fond de l'absence. Que n'était-elle auprès de moi pour jouir, elle aussi, des beautés de Venise! Que ses yeux eussent bien reflété la divine lumière de la cité magique! Que ne pouvais-je lui en rapporter le doux éclat irisé dans un de ces beaux colliers de perles orientales, pareils à ceux que nouent les Véronèse et les Tiepolo au cou de leurs Europe et de leurs Cléopâtre? A défaut de ces joyaux, j'avais choisi pour elle les plus brillantes de ces perles de verre que façonnent si gentiment les verriers vénitiens.

M. Plantier avait pris un des colliers étalés sur mes genoux et le regardait la tête basse. Soudain, il éclata d'un rire douloureux :

— Hélas! ce n'était pas, voyez-vous, Monsieur, de ces humbles verroteries qu'il fallait à Juliette. Oh! je ne lui en veux pas de ce qu'elle a fait! Ce n'est pas sa faute si elle a agi ainsi. Tous les torts sont de mon côté. De quel droit, au nom de mon amour, la condamnais-je à la pauvreté, à une vie médiocre et hasardeuse! Elle a eu raison, seulement il ne fallait pas me donner l'espoir du bonheur. Il y a des chagrins dont on guérit, des douleurs même dont on est fier, mais mon aventure est de celles dont on ne se relève pas. Elle a je ne

sais quoi de piteux et de ridicule. Oui, de ridicule, car dans la lettre où Juliette m'annonçait sa décision, où elle me rendait ma parole et reprenait la sienne, elle m'apprenait en même temps son prochain mariage. Juliette épousait M. Lavaret, riche banquier, M. Lavaret, ce vieil ami de la famille, qui avait feint de s'intéresser à nos amours, et qui, pour mieux en venir à ses fins, m'avait éloigné de ma fiancée en m'envoyant ici copier à ses frais cet *Enlèvement d'Europe* de Véronèse, qui prenait dans ma destinée un sens symbolique et dérisoire! M. Plantier s'était tu un instant. Il reprit :

— Tel est, Monsieur, la banale aventure dans laquelle a sombré ma vie. Je sais bien que vous allez me dire que j'aurais dû me défendre, résister, tenter quelque chose. Hélas! Je suis un faible et j'ai manqué de l'énergie nécessaire. Mais la trahison de Juliette m'a anéanti. Depuis lors, je suis resté à Venise. J'ai renoncé à toutes mes ambitions. J'ai abandonné mon art. Je vis de menus travaux que j'exécute en manœuvre et non en artiste. Comme je ne veux pas que l'on sache ma déchéance, j'ai rompu toutes relations avec mes amis d'autrefois. Trois ans ont suffi à me faire complètement oublier. Quant à Juliette, je n'ai plus jamais entendu parler d'elle ; mais, l'autre jour, étant allé, poussé par je ne

sais quel regret de mon passé d'artiste, à l'Exposition de peinture qui a lieu aux Jardins publics, je me suis trouvé, dans la salle française, en face de son portrait. Oui, Monsieur, elle était là, souriante et belle, en ses atours de femme élégante, peinte par Flameng, et, à son cou, elle portait un de ces somptueux colliers de perles orientales qui sont comme les insignes du Grand Ordre de l'Opulence, et contre lesquels ne pouvaient pas lutter, n'est-ce pas, quelques boules en pâte de verre, émaillées au petit feu de leur réchaud par les modestes artisans de la Lagune ?

M. Plantier avait cessé de parler. Une grosse larme coulait sur sa pauvre joue. Il avait croisé les mains sur son genou et demeurait immobile dans une attitude résignée.

A la fenêtre, le vent agitait le store de toile jaune. Du quai, montaient des bruits de pas et de voix. Au loin, la pompeuse façade du Redentore se dressait par delà l'eau lumineuse. Je me sentais ému d'une mélancolique pitié. Certes, l'histoire de M. Plantier, peintre français, manquait de romanesque et n'était pas d'une riche couleur vénitienne; les héros n'en portaient ni le masque énigmatique, ni la mystérieuse baüta; mais, au milieu du somptueux et magique décor qui nous entourait, elle me

semblait plus pitoyable encore, car elle exprimait le pauvre désastre d'un cœur d'homme,et sa banalité n'empêchait pas d'en sentir toute la profonde et douloureuse amertume.

EN PASSANT PAR RAVENNE

J'aime beaucoup l'Italie à l'époque où la chaleur en a éloigné les touristes. Les musées déserts, les églises closes, les hôtels vides permettent de mieux goûter la mélancolie du voyage. On se sent mieux isolé dans le passé et l'on y vit en plus étroite compagnie avec les ombres illustres dont le souvenir vient nous hanter de plus près dans les lieux où elles furent des figures vivantes. Elles nous font comme un glorieux cortège auquel se mêlent ces fantômes familiers que chacun de nous emmène partout avec soi et qui sont nos bonheurs manqués et nos joies perdues, toutes ces images du désir et du regret qui nous regardent si douloureusement du fond de nous-mêmes !

Ce fut ce goût pour l'Italie estivale et pour le genre de rêveries auquel elle provoque qui m'y retint, l'an dernier, assez tard dans la saison et me conduisit à Ravenne, où je comptais passer une partie de la dernière semaine qui précédait la date obligée de mon retour. Du reste, ce séjour à Ravenne était pour moi l'accomplissement d'un vieux projet. J'avais déjà visité l'antique cité des

mosaïques et des tombeaux ; j'en avais gardé une forte impression de détresse et de morosité, et pourtant cette première visite à Ravenne avait eu lieu au printemps, alors que la ville dressait ses dômes et ses campaniles dans un ciel frais et léger. Néanmoins, le souvenir que j'avais conservé de cette Ravenne printanière était celui d'une morne tristesse, et j'étais curieux de voir à quel degré de désolation atteindrait la Byzance de l'Adriatique sous les pesantes ardeurs de l'été.

Souvent, j'avais imaginé cette Ravenne caniculaire, accablée de torpeur, anéantie de silence, veillée comme une morte par les grands pins de la Pineta, mais la réalité dépassait mes prévisions. Lorsque j'arrivai à Ravenne, il y régnait une température étouffante. Le ciel était lourd et orageux, sans couleur et sans soleil. Aucun souffle n'agitait l'air embrasé. On se sentait comme enveloppé d'une chape de plomb. L'atmosphère était vraiment dantesque. Et quel abandon, quelle solitude en ces rues où poussait entre les dalles une herbe desséchée ! Oui, cette Ravenne torride avait véritablement l'aspect d'une ville délaissée après quelque épidémie de peste, d'autant plus qu'il y rôdait des odeurs de marais, des miasmes de cloaque ; mais, malgré tout, le lieu était d'une saisissante beauté,

et j'en éprouvais le sombre enchantement, quand, après en avoir revu les principales curiosités, dans une course rapide et suffocante qui m'avait mené du tombeau de Galla Placidie au mausolée de Théodoric, je rentrai à l'hôtel pour l'heure du dîner.

Cet hôtel de Ravenne n'était pas moins désert que la ville même. Je m'en aperçus en pénétrant dans la salle à manger. Toutes les tables étaient inoccupées, excepté une. A celle-là était assis un convive solitaire. Avouerai-je qu'instinctivement je m'intéressai à lui? Que ce monsieur se trouvât à Ravenne en cette saison, cela me prédisposait à lui attribuer des goûts analogues aux miens. Comme moi, sans doute, il était enclin aux rêveries mélancoliques et aux méditations moroses que le voyage favorise si bien. Cette pensée me le rendait sympathique, et je me mis à l'examiner avec une certaine attention.

C'était un homme entre deux âges, plutôt vieux que jeune, convenablement habillé et sûrement d'une condition aisée. Il était assez probable qu'il fût Français. La façon dont il était placé m'empêchait de distinguer son visage, mais, au bruit que je fis en laissant tomber ma fourchette, il se retourna et je vis, hélas! que ce visage était des plus ordi-

naires. C'était une figure insignifiante et placide, médiocre et contente de vivre, qui, soudain, ne m'inspira rien d'autre qu'une complète indifférence.

Ce brave homme n'éprouvait pas à mon égard le même sentiment, car, le dîner fini et m'étant réfugié dans le petit jardin de l'hôtel, il m'y suivit et ne tarda pas à s'approcher de moi. Il avait lu mon nom sur le registre des voyageurs, et il connaissait les articles que j'avais publiés sur le Bernin. M'en ayant fait compliment, il me demanda la permission de s'asseoir auprès de moi. La conversation était à peine engagée qu'il s'agita et me dit :

— Excusez ma distraction, Monsieur, j'ai oublié de me présenter à vous. Je m'appelle Maurice Courteux.

D'ordinaire je fuis assez volontiers les importuns, mais, ce soir-là, j'étais d'humeur sociable. Certes, M. Courteux ne semblait pas devoir m'offrir de bien grandes ressources, bien qu'il eût lu mes articles, mais il avait l'air d'un excellent homme, et la tristesse de cette Ravenne désolée me pesait si lourdement sur le cœur ! Toute la journée, j'y avais traîné des pensées désespérées. Ma vie m'était apparue soudain, si vaine, si misérable, si manquée ! De vieilles douleurs s'étaient réveillées

en moi... Je sentais ce que certains événements de mon existence avaient eu d'irréparable. L'un d'eux surtout, un amour de jeunesse, que des obstacles avaient contrarié et dont ma faiblesse m'avait empêché de réaliser les magnifiques promesses, m'était revenu à l'esprit avec une affreuse amertume. A quoi bon vivre si c'est pour accumuler en soi une stérile cendre de souvenirs !

Quoique ces pensées risquassent de n'être pas très bien comprises du digne M. Courteux, dont les bonnes joues rebondies se gonflaient à l'aspiration méthodique d'un gros cigare, je me hasardai à les lui exprimer en insistant surtout sur l'impression de tristesse de cette Ravenne déprimante et torride, toute roidie en son passé hiératique, avec ses mosaïques où la vie s'est immobilisée dans la pierre brillante en longues figures extatiques et taciturnes. M. Courteux m'écoutait avec attention. Au bout d'un instant, il m'interrompit en me touchant amicalement le bras :

— Tenez, mon cher Monsieur, j'aime mieux vous dire tout de suite que je crains bien que nous ne soyons pas du même avis sur cette Ravenne où un hasard dont je me félicite nous a fait nous rencontrer. Pour vous, Ravenne est une ville morte ; vous n'y retrouvez que des fantômes de votre

passé, et d'un passé qui n'est ni sans regret, ni sans mélancolie. Pour moi, au contraire, Ravenne n'est rien de pareil. Une seule image m'y accompagne, et cette image est parée à mes yeux de toutes les grâces de la vie et de l'amour.

M. Courteux avait jeté son cigare et son visage avait pris soudain une expression toute nouvelle. M. Courteux avait perdu tout à coup son air de bon bourgeois paisible. Une flamme inattendue illuminait son regard.

— Oui, Monsieur, c'était il y a eu, cette année, vingt-cinq ans. J'étais alors un jeune homme, et mon père qui, quoique gros industriel, était un homme instruit, m'avait envoyé en Italie, afin de compléter mon éducation. Ce voyage, vous l'avouerai-je, ne me plaisait qu'à demi. Je n'avais pas alors beaucoup de goût pour les arts et mon cœur était plus développé que mon esprit. C'est vous dire que, lorsque j'arrivai à Ravenne, je m'aperçus que j'aurais quelque peine à en supporter le séjour. J'avais hâte de quitter un lieu aussi sévère et qui donnait aussi peu d'aliment à mes rêveries juvéniles. Ah ! Monsieur, je ne me doutais guère que c'était là que devait se décider le sort de ma vie sentimentale.

M. Courteux sourit et continua :

— Ce fut à Sant-Apollinare in Classe que l'événement se produisit. Comme je considérais, d'un œil assez indifférent, les célèbres mosaïques qui sont l'ornement de l'église, un bruit de voix me fit tourner la tête. Un groupe de visiteurs venait d'entrer et, parmi eux, une jeune fille qui les précédait. A sa vue, je demeurai ébloui et comme frappé de stupeur. Jamais je n'avais imaginé une beauté pareille à celle de cette inconnue. Elle était si éclatante, si douce, si divine, que je ne tenterai pas de vous la décrire, mais ce que je puis vous affirmer, c'est que jamais plus brusque et plus foudroyant amour ne s'empara d'un cœur que celui dont je me sentis atteint.

M. Courteux croisa ses mains sur sa poitrine, et il reprit :

— Vous vous attendez peut-être, Monsieur, à ce que je vous conte maintenant quelque romanesque aventure. Vous espérez, je le sens, quelque récit dramatique, plein d'intrigues et de manèges. Vous imaginez des enlèvements, des complications. Eh bien ! non, Monsieur. Cette jeune fille, je ne l'ai jamais revue ; je n'ai même jamais cherché à la revoir. Je n'ai jamais tenté de savoir son nom, son pays, mais j'ai gardé son image dans mon cœur et dans mon âme, et c'est cette image radieuse et

inaccessible que j'ai adorée durant toute ma vie et qui a fait mon bonheur. Car j'ai été heureux, Monsieur, en cet amour immatériel et secret, qui n'a jamais subi ni diminution, ni lassitude. Tandis que les autres hommes, qui aiment, sont sujets à tous les tourments de l'amour, moi je n'en ai connu que les joies. Ma passion a été merveilleusement à l'abri des outrages du temps et de ces atteintes que porte la réalité à nos sentiments les plus profonds. Rien n'a terni la pure image que j'ai conservée de ma bien-aimée. Elle vit en moi d'une immortelle et triomphante jeunesse, et c'est cette image que je viens, chaque année, évoquer pieusement en cette Ravenne où vous errez si mélancoliquement, vous, Monsieur, et où vous amenez avec vous tant d'amers et de moroses souvenirs, parce que vous avez demandé à l'amour ses réalités éphémères, au lieu de vous contenter de son illusion éternelle.

M. Courteux s'était tu. Lentement, soigneusement, il ralluma un nouveau cigare. Son visage avait perdu l'éclair qui l'avait illuminé un instant et était redevenu celui d'un bon bourgeois qui voyage en Italie et qui est bien aise, en passant par Ravenne, d'abréger sa soirée solitaire en liant conversation avec un compagnon d'hôtel.

LE DOUBLE CONSEIL

Ce fut à leur retour d'Italie que je m'aperçus qu'il y avait quelque chose de changé entre ma gentille amie, Louise d'Auvigné et son flirt habituel, Jacques de Roissin.

Depuis un certain temps, en effet, Jacques de Roissin faisait la cour à Louise d'Auvigné et une cour ouverte et assez assidue. Il eût fallu être aveugle pour ne pas se rendre compte que la charmante femme qu'est Mme d'Auvigné ne se montrait pas tout à fait insensible aux attentions de l'aimable homme qu'est M. de Roissin; mais, malgré tout, il paraissait bien que les manèges de M. de Roissin ; n'avaient eu encore d'autre résultat que d'intéresser Mme d'Auvigné à ce qu'elle considérait comme un agréable hommage adressé à sa grâce et à sa beauté. Louise d'Auvigné s'en trouvait flattée dans sa coquetterie, mais son cœur n'avait pas l'air de s'être mis de la partie.

Il n'en était pas de même du côté de Jacques de Roissin. Celui-ci semblait, comme on dit, « sérieusement pincé », et tout en lui décelait qu'il était sincèrement et passionnément amoureux. Certes, je comprenais ce sentiment, sans pourtant l'avoir

jamais partagé. Je connaissais Louise d'Auvigné depuis son enfance et jamais nos relations n'avaient dépassé le ton de la confiance et de l'amitié. J'étais, d'ailleurs, beaucoup plus âgé qu'elle ; aussi, de tout temps, m'avait-elle raconté volontiers ses « petites affaires ». C'est ainsi que j'avais été, des premiers, informé de son mariage avec le baron d'Auvigné, et, des premiers aussi, mis au courant des divergences de caractères et de goûts qui s'étaient assez promptement manifestées entre eux. Sans être un mauvais ménage, celui que formaient les d'Auvigné n'était point des plus unis. Sans souffrir de cette désunion, Louise pouvait y trouver un prétexte à des compensations dont son mari aurait payé les frais et dont elle-même, hélas ! eût peut-être subi, un jour, les conséquences. Vingt fois, j'avais été sur le point d'avertir d'Auvigné de l'imprudence qu'il y a de pousser à bout une femme, honnête, certes, mais jeune et qui n'était dépourvue ni de coquetterie, ni de sensibilité. L'attention qu'elle prêtait aux soins que lui rendait Jacques de Roissin était une preuve du danger de la situation.

Elle me sembla s'aggraver singulièrement lorsque Louise d'Auvigné m'annonça qu'elle se disposait à partir pour l'Italie en compagnie d'une bande d'amis. On devait voyager en automobile. M. d'Au-

vigné, retenu à Paris, rejoindrait les touristes à leur retour par Gênes; par contre, Jacques de Roissin faisait partie de la petite troupe. Louise d'Auvigné m'expliqua son projet avec un naturel parfait. Aussi prit-elle l'air fort étonné quand j'en manifestai quelque surprise et lorsque je lui signalai les inconvénients que pouvait avoir pour sa réputation la présence compromettante de Jacques de Roissin.

Comme j'insistais, elle se mit à rire. Comment, c'était moi qui lui tenais ce langage de barbon ? Quelle importance pouvaient bien avoir les assiduités auprès d'elle de M. de Roissin ? Vraiment, je la jugeais bien mal! Certes, M. de Roissin lui plaisait beaucoup. Il était gentil et attentionné et il serait un agréable compagnon de route, à moins qu'il ne se révélât, en chemin, comme un insupportable raseur. On a de ces surprises-là en voyage. De toute façon, ce n'était pas encore lui qui vaudrait à M. d'Auvigné le sort qu'il méritait si bien !

Je laissai partir Louise d'Auvigné assez rassuré. Pour changer ses dispositions, il faudrait des événements inattendus qui, bien probablement, ne se produiraient pas. En effet, les cartes postales et les lettres que je reçus d'elle, durant son absence, ne contenaient rien d'inquiétant. Quelle ne fut

donc pas ma surprise, lorsque, au retour de Louise d'Auvigné, je me trouvai en présence d'une personne extraordinairement transformée. Elle qui m'avait toujours montré tant de confiance et d'amitié, semblait maintenant avec moi contrainte et embarrassée. Elle me parla de son voyage, s'étendit sur des circonstances insignifiantes. De mon côté, je me sentais gêné. Nous en étions là, quand on annonça M. de Roissin. A sa vue, je n'eus plus de doutes. Lui aussi était un homme transformé. Le bonheur le plus évident éclatait dans ses moindres gestes, dans ses moindres paroles. Ce n'était plus le Roissin attentif et discret d'il y avait deux mois. C'était un Roissin triomphant, heureux, aimé!

Comment en était-il parvenu à ses fins? Comment Louise d'Auvigné en était-elle arrivée à se démentir elle-même? Et une phrase me revenait à l'esprit, de la conversation qui avait précédé cet amoureux voyage d'Italie : « Pour que j'aime M. de Roissin — m'avait dit en riant Mme d'Auvigné — il faudrait un miracle. » Eh bien, le miracle s'était donc produit? Que s'était-il passé entre eux ?

★

J'en eus l'explication par la lettre que je reçus de Louise d'Auvigné, le lendemain. Mme d'Auvigné m'écrivait :

« Oui, mon cher, mon vieil ami, j'aime Jacques de Roissin et il m'aime. C'est vous qui aviez raison de me prévenir du danger où je me hasardais, car l'amour, je le sais, est périlleux. Il l'est parce que nous ne savons jamais ce qu'il fera de nous. C'est un Dieu puissant et secret. Il est le grand transmutateur et le grand magicien. Je m'en suis aperçue bien vite. Quand je suis partie pour l'Italie avec Jacques, je croyais n'emmener avec moi qu'un aimable et gai compagnon, un de ces hommes qui nous plaisent et nous amusent parce qu'ils savent nous parler de nous-mêmes, qui ne tiennent dans notre vie que la place que leur donnent notre vanité et notre désœuvrement. Ah! comme je me trompais, mon ami, et comme Jacques m'est apparu bientôt différent de ce que je le croyais être! C'est qu'à mon insu l'amour était en lui.

« Je l'ai compris quand, durant les heures que nous passions chaque jour ensemble devant les plus beaux paysages et les plus beaux décors du monde,

j'ai vu cesser sa feinte gaieté, quand j'ai vu ses yeux se remplir de feux et de larmes, quand j'ai vu son visage s'animer de passion, s'éclairer d'espoir ou s'obscurcir de tristesse, quand j'ai entendu sa voix trembler d'angoisse et d'émotion et me dire de ces paroles brûlantes et persuasives qui vibrent longtemps aux échos du cœur et qui dissolvent la volonté. Ah ! qu'avait de commun ce Jacques de Roissin avec le spirituel et galant flatteur qui excellait à vous glisser à l'oreille quelque tendresse ou quelque malice !...

« C'est celui-là que j'ai écouté et celui-là qui m'a charmée ; c'est celui-là qui m'a convaincue. C'est à ses yeux, à ses mains que j'ai cédé. C'est parce que l'amour parlait par sa bouche que je lui ai répondu.

« Et, cependant, j'ai hésité avant d'obéir à sa voix. Oui, car je sais aussi que cette voix si mélodieuse peut avoir d'autres accents. Je sais que si la passion a ses enchantements, elle a aussi ses ruines ; que ses roses, parfois, se changent en ronces ; que ses feux les plus éclatants ne laissent parfois que des cendres empoisonnées. Oui, j'ai hésité avant d'obéir à la voix merveilleuse. J'attendais un signe qui me déterminât, j'attendais un geste du destin. Il ne m'a pas manqué.

« A Florence, au fond d'un vieux palais, on m'a montré un portrait. C'est celui d'une jeune femme qui me ressemble un peu. Elle a l'air triste et très douce. Elle est beaucoup plus belle que moi, mais les mortes sont toujours plus belles que les vivantes, parce que le passé leur ajoute un charme immortel. Elle s'appelait, paraît-il, Nina Adalanti, et elle est morte de regret et de mélancolie pour avoir dédaigné l'amour de l'homme qui l'aimait. Je l'ai regardée longtemps et il m'a semblé que ses beaux yeux me considéraient avec envie et me faisaient signe de ne pas imiter sa douloureuse, son irréparable erreur. Jacques était auprès de moi et tenait ma main dans sa main. Je n'ai pas retiré la mienne.

« Donnez-moi la vôtre, mon cher, mon vieil ami, et n'en veuillez pas à l'amour.

« Louise. »

J'ai replié lentement la lettre de Louise d'Auvigné. Ne me parlez pas des voyages en Italie...

LA PORTE FERMÉE

Dès mon arrivée, ils avaient attiré mon attention ; lui, par sa prestance encore belle d'homme sur le retour ; elle, par sa grâce délicate, languissante et fanée. Ils formaient le couple « intéressant » de l'hôtel, où les voyageurs étaient rares à l'automne, en cette petite station de Riva, située à l'extrémité autrichienne du lac de Garde, et dont la solitude même m'avait donné le désir d'y demeurer quelque temps.

A cette époque de ma vie, j'étais fort mélancolique, par suite d'un amour malheureux que les circonstances avaient contrarié. Pour des raisons sur lesquelles je n'insisterai pas, j'avais été obligé de renoncer à celle que j'aimais. Ce sacrifice, imposé par de graves devoirs, m'avait été extrêmement douloureux, et je cherchais dans un voyage d'Italie un soulagement de mes peines. C'était en cet état d'esprit que j'avais accompli l'excursion du lac de Garde. La majestueuse beauté du spectacle m'avait distrait quelque peu de moi-même, et la position de Riva, à la pointe la plus resserrée du lac, au pied de hautes et sévères murailles de rochers, son vaste

hôtel presque désert, avec son jardin en terrasse sur l'eau, m'avaient déterminé à y essayer d'un séjour de quelques semaines.

Si absorbant que fût mon chagrin, je n'en avais pas moins remarqué, dès mon arrivée, comme je l'ai dit, le couple en question. Il avait même suffisamment excité ma curiosité pour que je m'informasse au bureau de l'hôtel du nom de ces deux voyageurs. Cette recherche ne m'apprit pas grand'chose, sinon qu'ils étaient Français et qu'ils s'appelaient M. et Mme Dorlange. M. Dorlange était un homme d'une cinquantaine d'années, robuste de corps, large d'épaules. Sa tête était forte, son visage énergique, sa barbe grisonnante. Sa femme, de tournure élégante, d'aspect distingué, avait une charmante figure et de beaux yeux tristes, avec en toute son allure je ne sais quoi de fragile, de las, de craintif. Le contraste était saisissant entre cette frêle et timide personne et le vigoureux gaillard qu'était encore M. Dorlange. D'ailleurs, M. Dorlange m'intriguait. Il me semblait que ses traits ne m'étaient pas inconnus. Où donc avais-je vu cette figure-là ?

C'est ce que je me demandais chaque fois que je rencontrais M. Dorlange, ce qui arrivait souvent, soit dans les corridors de l'hôtel, soit dans le jardin où M. et Mme Dorlange passaient la plus grande

partie de la journée, assis sur un banc de la terrasse qui dominait le lac. Mme Dorlange travaillait à quelque ouvrage, M. Dorlange fumait silencieusement. Parfois je le voyais se lever brusquement et s'enfoncer d'un pas rapide sous les ombrages du jardin. Plus d'une fois, je croisai M. Dorlange en ses promenades solitaires. Il marchait, la tête basse, les mains derrière le dos, comme quelqu'un en proie à une préoccupation violente. Un jour, même, au détour d'une allée, je le surpris parlant tout haut avec une animation singulière.

A l'heure du thé, je retrouvais chaque jour les Dorlange dans le hall de l'hôtel, assis à la même place, non loin de la porte. Cette porte semblait intéresser vivement M. Dorlange. Vers six heures, elle s'ouvrait; le portier paraissait avec le courrier et déposait une liasse de journaux devant M. Dorlange qui s'en saisissait avidement. Avec quelle hâte il rompait la bande et déployait les larges feuilles imprimées !... Pendant qu'il les parcourait, sa femme le considérait attentivement. Parfois, M. Dorlange lui passait un des journaux en lui indiquant du doigt quelque passage. Ce manège m'étonnait, chaque fois que j'en étais témoin. Qui était donc ce M. Dorlange pour se passionner à ce point aux nouvelles publiques? Il y a donc des gens à qui tout

n'est pas indifférent, excepté la pensée du bonheur perdu !

Cependant, le séjour de Riva commençait à me peser et je me décidai à continuer mon voyage. La veille de mon départ, je louai une barque et je passai une partie de la journée sur le lac. Il me semblait que la cadence des rames assoupissait mon chagrin et mes regrets. Je ne rentrai à l'hôtel qu'à l'heure du thé et je pénétrai dans le hall au moment où le portier remettait à M. Dorlange son paquet de journaux. A peine en eut-il ouvert un et y eut-il jeté les yeux que je le vis tout à coup pâlir. Ses mains tremblaient. Une violente émotion le bouleversait tout entier. Soudain, il se leva et disparut, suivi par Mme Dorlange. Le journal était resté sur la table. Je m'approchai. C'était un numéro des *Nouvelles politiques*. La manchette portait la mention d'une séance tumultueuse à la Chambre. Le ministre des Affaires étrangères avait prononcé un discours dont était résultée la chute du cabinet. De grandes difficultés extérieures motivaient cette crise ministérielle qui était aussi une crise nationale.

Les Dorlange ne parurent pas à dîner. Mon repas terminé, j'allai fumer un cigare au bord du lac. La soirée était tiède et douce et je restai long-

temps à écouter le clapotis de l'eau et à regarder une grosse lune jaune qui montait lentement à l'horizon. Mon cigare fumé, je me dirigeai vers l'hôtel. Dans le hall, deux Anglais, arrivés le matin même, buvaient des whisky-sodas. Sans réveiller le portier somnolent, je gravis le large escalier et je pris le couloir qui menait à ma chambre et qui passait devant l'appartement des Dorlange. Comme j'en approchais, j'entendis des éclats de voix inusités. Je m'étais arrêté et je prêtais l'oreille. C'était la voix de M. Dorlange, mais sa voix transformée, grossie. Elle remplissait le silence, de sa sonorité. C'était une voix d'orateur, de tribun, forte, martelée, faite pour remuer les foules. Et c'était étrange, je vous l'assure, de l'entendre ainsi, à travers cette porte fermée, dans cet hôtel désert et vide.

Et voici ce qu'elle disait, cette voix :

« Ah ! les malheureux, ils ne savent donc pas ce qu'ils font. Il n'y en a donc pas un parmi eux qui se soucie des destinées de la patrie ! Ils sacrifient tout au présent, à leurs vils petits intérêts d'une heure. Ils ignorent donc que l'avenir pèsera leurs actes dans ses balances impitoyables ? Il ne se trouvera donc personne pour les dénoncer à eux-mêmes et pour les rappeler à la pudeur de l'honneur ? Ah ! si j'avais été là, je leur aurais montré l'abîme

de honte où ils courent, et ils m'auraient écouté, car on m'écoutait, moi. Mais maintenant, c'est fini. Je me suis étranglé de mes propres mains. La porte de ma vie est fermée à jamais. Et qui même se souvient encore de moi, de Ranvier, de Maurice Ranvier! Ah! misère! misère!... »

Un poing brutal heurta un meuble qui se renversa avec fracas, tandis que venait jusqu'à moi le hoquet étouffé d'un sanglot de femme.

Maurice Ranvier! Soudain, je comprenais. Maurice Ranvier! Et ce vieux scandale, distant de vingt années, me revenait à la mémoire. Je me souvenais de ce nom, mêlé à un esclandre fameux dont j'avais entendu parler au temps de ma jeunesse. Ranvier, c'était cet homme politique dont le magnifique avenir avait sombré tout à coup dans une faillite irrémédiable. Orateur admirable et puissant, chef d'un groupe parlementaire important, Ranvier avait eu son heure de gloire, son heure de gloire sans lendemain. Et je me rappelais la gravité tragique des circonstances, la menace brutale de l'étranger, le désarroi du pays, la séance mémorable où la Chambre, galvanisée par la parole ardente de Ranvier, s'était reprise dans un magnifique mouvement patriotique. Et puis, au lendemain du triomphe, au moment où tous les espoirs se tournaient vers celui,

qui semblait désigné pour être le « maître de l'heure », la dérobade subite de Ranvier, sa disparition mystérieuse, sa fuite clandestine. Ranvier abandonnant tout, famille, devoirs, patrie, était parti en enlevant une jeune fille qu'il aimait et qu'il ne pouvait épouser, et à qui il sacrifiait, par amour, son honneur et sa gloire.

Et c'était ce même Maurice Ranvier, devenu M. Dorlange, que j'entendais, derrière cette porte fermée, évoquer sa vie passée, son pouvoir d'orateur, avec le regret du sacrifice insensé accompli jadis dans un moment de passion. Et je songeais avec angoisse à ce sanglot de femme qui maintenant s'était tu dans un double silence. De combien d'amertumes, de quels reproches muets avait-elle payé, sans doute, l'ivresse d'avoir été préférée à tout ? Ah ! les pauvres gens ! Que leur restait-il de leur amour, en leur existence d'errants et d'exilés, cachant sous un faux nom l'ancienne célébrité de leur aventure ! Quel destin, chaque jour, à l'heure des journaux, de s'asseoir autour d'une table à thé, dans quelque hôtel banal où, comme en ce coin perdu de Riva, ils formaient « le couple intéressant » dont on emporte en passant la mélancolique image !

Et je serais demeuré encore longtemps à rêver

devant leur porte fermée, si les deux Anglais du hall qui regagnaient leur chambre ne m'eussent rappelé qu'il était temps de rentrer dans la mienne, car je devais partir, le lendemain, de bon matin.

LE SABRE

La première fois que je le rencontrai, ce fut à une soirée, chez la comtesse de Bargelin. Mme de Bargelin habitait un vieil hôtel de la rue Vaneau, « entre cour et jardin », sur l'emplacement duquel s'élève maintenant une maison de rapport, mais qui, à l'époque dont je parle, c'est-à-dire il y a une quinzaine d'années, était encore le type de ces anciennes demeures patriciennes, de plus en plus rares aujourd'hui. Celle-là, située en plein « faubourg », eût mérité d'être décrite par un Balzac ou un Barbey d'Aurevilly. Un coin de passé s'y était conservé, non seulement dans le décor architectural, mais aussi par l'existence que l'on menait à l'abri de ces murs aristocratiques et vénérables. Le comte et la comtesse de Bargelin passaient six mois de l'année dans leurs terres et, durant leur séjour à Paris, ils y vivaient comme ils y eussent pu vivre en 1820, à l'époque où M. de Bargelin eût siégé à la Chambre des pairs et où Mme de Bargelin eût eu ses entrées au Château.

C'étaient, du reste, des gens charmants que ce

vieux ménage qui semblait dater du commencement du siècle. Ils se rendaient compte de leur anachronisme et s'en faisaient une coquetterie. Ils acceptaient en souriant la qualification de « fossiles ». Les bougies et les feux de bois régnaient en maîtres à l'hôtel Bargelin, et, si les salons n'étaient ni très bien chauffés, ni très brillamment éclairés, l'accueil que l'on y recevait était cordial et bienveillant. Les soirées n'y étaient pas peut-être extrêmement divertissantes, mais on y observait un ton de si parfaite politesse que l'on en sentait la rareté. Le principal attrait de ces soirées en était moins les tables de jeu et les modestes rafraîchissements que la causerie. Mme de Bargelin avait beaucoup d'esprit; M. de Bargelin, beaucoup de bon sens. Tous deux détestaient les disparates et les bigarrures, aussi prenaient-ils grand soin de ne réunir chez eux que des gens de même éducation qui pouvaient s'entendre à demi-mots et entre qui tout se passait en nuances et en allusions. C'est dire que l'hôtel Bargelin n'était guère ouvert aux étrangers.

Quelle ne fut donc pas ma surprise, un soir où je m'approchais du groupe que formaient autour de M. de Bargelin quelques habitués du lieu, de l'entendre me dire :

— Ah ! bonjour, mon cher Étienne... mais il faut que je vous présente à Ferdib bey...

Étonné, je m'inclinai devant Ferdib bey. Que pouvait bien faire ce Turc à l'hôtel Bargelin et pour quelle raison et par quel privilège en avait-il franchi le seuil ?

Ferdib bey était un grand jeune homme, d'aspect élégant et réservé ; au bout de quelques minutes d'entretien, mon étonnement s'atténua. La présence de Ferdib bey s'expliquait parfaitement bien par la correction de ses manières et la distinction de toute sa personne. Il parlait le français à merveille. Je sus bientôt qu'il avait été recommandé à M. de Bargelin par un parent de ce dernier, attaché à l'ambassade de Constantinople. Ferdib bey aimait la France, et Paris lui plaisait. Il comptait y faire un assez long séjour.

Quelques semaines après, Ferdib bey et moi étions une paire d'amis. J'allais le voir souvent dans le coquet appartement qu'il habitait rue de Castiglione. Cet appartement était meublé à l'anglaise, avec un confort discret. Rien n'y rappelait l'Orient. On n'y voyait aucune turquerie, pas le moindre divan, ni le moindre narghilé. Ferdib s'habillait chez un excellent tailleur, fréquentait la meilleure société, et, quand je le regardais, je ne

pouvais m'imaginer qu'il eût jamais porté le fez, qu'il possédât peut-être un harem et qu'il fît sa prière tourné dans la direction de la Mecque.

D'ailleurs, si Ferdib bey ne cachait rien de sa vie parisienne, il était fort réservé sur sa vie turque. Lorsque je l'interrogeais sur son pays, il détournait la conversation et, quand je lui témoignais le désir d'aller visiter un jour la Turquie, il secouait la tête tristement et demeurait silencieux.

★

Il y avait longtemps que Ferdib bey était retourné en Turquie, et je l'avais complètement, comme on dit, perdu de vue. Pendant quelque temps, nous nous étions écrit, puis nos lettres étaient devenues plus rares et notre correspondance avait cessé. Sans doute Ferdib avait été repris par son existence de là-bas; moi-même j'avais été très occupé par la vie. L'époque était déjà loin des soirées de l'hôtel Bargelin. Après la mort de M. et de Mme Bargelin, il avait été vendu et démoli comme bien d'autres. Tous ces souvenirs m'apparaissaient effacés. J'en avais de plus proches et, hélas ! de plus amers.

Ce fut pour les fuir que j'entrepris, il y a trois ans,

un voyage en Orient. J'avais besoin de distraction et d'oubli. Quoi de plus propice que la lumière de l'Asie à me rendre la paix perdue ! Par contre, le pittoresque des villes musulmanes m'offrirait mille spectacles divertissants. Constantinople, en particulier, m'attirait. Mon ami, le journaliste Jules Nervins, qui y avait séjourné à plusieurs reprises, m'en avait fait maints récits fort comiques et en avait rapporté des anecdotes savoureuses. Il fallait l'entendre parler de Péra et narrer les intrigues multiples qui se tramaient du haut en bas de la grande cité ottomane. Il en évoquait un étonnant mélange de comédie et de tragédie, de salamalecs et de bagchichs, toute une civilisation de décadence où des pratiques byzantines se greffaient à des manigances cosmopolites.

Sous cette impression je m'embarquai donc pour Constantinople. La croisière d'amis, dont je faisais partie, devait y demeurer environ un mois ; ensuite on reviendrait en longeant la côte d'Asie Mineure. Je m'étais réservé, au cas où le voyage me plairait, d'abandonner mes compagnons de route et de prolonger mon expédition en terre musulmane. Dès l'abord, je compris qu'il en serait ainsi, et cela, le matin même où, dans une brume ensoleillée, je vis s'élever au-dessus des flots de la

Marmara les coupoles et les minarets de Stamboul et se développer à ma vue l'admirable paysage de la Corne d'Or et du Bosphore. Il y a certains lieux qui nous séduisent à jamais et nous pénètrent d'une volupté et d'un charme invincibles. Ce fut ce que je ressentis du premier jour. Stamboul, ses mosquées, ses cimetières, ses fontaines me remplirent d'admiration. Dans ce décor magnifique et grandiose, mes rêves m'occupaient tout entier.

Cet état d'exaltation et de rêverie m'était si précieux que je me déterminai immédiatement à faire tout ce qu'il faudrait pour le conserver intact, et le meilleur moyen me parut de laisser agir librement en moi les impressions que me donnaient mes promenades solitaires à travers Stamboul. J'y respirais une atmosphère à la fois héroïque et barbare, pleine d'histoire et de passé. Que m'importait que les Turcs d'aujourd'hui fussent tels que me les décrivait humoristiquement mon ami Jules Nervins et ne ressemblassent plus guère à leurs braves et pieux ancêtres ! Le mieux n'était-il pas de les ignorer? Qu'avais-je besoin de vérifier par moi-même leur déchéance? Constantinople suffisait à m'enivrer de sa beauté. Aussi pris-je la résolution de ne fréquenter personne et de ne pas me servir des lettres de recommandation que j'avais emportées avec moi.

Je laissai mes compagnons se divertir à leur gré et je m'enfonçai de plus en plus dans le dédale de l'antique et séduisante Stamboul.

Cependant, à mesure que le temps passait et que mon séjour s'avançait, j'étais tourmenté d'un léger remords. Quitterais-je donc Constantinople sans avoir essayé de revoir mon ancien ami Ferdib bey? J'avais gardé excellent souvenir de nos relations d'autrefois et il y avait une sorte d'ingratitude à ne rien faire pour les renouveler. Aussi, quelques jours avant mon départ, me présentai-je chez Ferdib bey. Il habitait, à Beylerbey, un charmant vieux konak, entouré d'un jardin de roses et de cyprès; mais la maison était fermée. On me dit que Ferdib bey était absent depuis longtemps. Je lui laissai quelques mots d'amitié griffonnés sur ma carte.

★

Ce fut à Beyrouth que je me séparai de mes compagnons. Avant de revenir en France, j'avais l'intende visiter Alep et Damas et de gagner à cheval Jérusalem.

Après Stamboul et Brousse, Damas me remplit d'admiration. Comme on était en été, l'hôtel était presque vide. J'y vécus une semaine solitaire et

délicieuse. Ma chambre donnait sur une vaste cour dallée au milieu de laquelle miroitait un bassin. Au delà, j'apercevais d'innombrables toits en terrasses, dominés par des pointes aiguës de minarets et par des rondeurs de coupoles. Chaque jour, je faisais de longues promenades à travers Damas. Aux heures chaudes, je me réfugiais dans la fraîcheur silencieuse de la grande mosquée ou j'errais dans les galeries couvertes du Bazar.

Ah! ce Bazar de Damas, comme j'en aimais les longs couloirs obscurs et leurs boutiques pittoresques! J'y visitais tour à tour les parfumeurs et les brodeurs, les orfèvres et les confiseurs, mais une de ces boutiques m'attirait particulièrement. C'était celle d'un marchand d'antiquités. On y trouvait mille choses curieuses : des tapis anciens et d'anciennes faïences, de vieilles étoffes et des armes que je recherchais avidement. Damas n'avait-elle pas été la grande armurerie musulmane? et j'espérais découvrir quelque beau spécimen de son art guerrier.

C'était dans cet espoir que je m'étais rendu, ce jour-là, chez mon marchand du Bazar. Il m'avait promis, la veille, de me procurer un sabre de prix, d'une trempe exceptionnelle. Comme je parlementais déjà avec le marchand, un homme, assis dans

un coin de la boutique, se leva et vint à moi avec une exclamation de surprise. C'était Ferdib bey.

Il avait vieilli depuis notre rencontre de jadis à l'hôtel Bargelin, mais il avait conservé son élégance et sa distinction. Il était à Damas depuis quelques jours et il partait le lendemain pour Bagdad. Il m'interrogea discrètement sur les motifs de mon voyage. Je lui répondis en lui exprimant mon admiration pour tout ce que j'avais vu et pour la beauté de son pays, mais, comme jadis, il secouait la tête en souriant tristement. Notre conversation fut interrompue par le marchand qui me présentait le sabre que je voulais acquérir. Je le tendis à Ferdid bey :

— Voyez donc, mon cher, vous devez vous y connaître mieux que moi...

Ferdib prit le lourd fourreau de velours rouge, le considéra un instant, puis, d'un geste brusque, dégaîna la lame luisante et courbe. Ferdib s'était reculé d'un pas ; sa taille, un peu voûtée, s'était redressée. Son visage avait pris une soudaine expression de dureté héroïque. Ce n'était plus le Ferdib occidentalisé que j'avais connu ! C'était le fils de l'ancienne race conquérante. La vieille Turquie, héroïque et guerrière, renaissait en lui à ce fier geste héréditaire.

Cela ne dura qu'un instant, mais ce fut très beau. Ferdib avait abaissé la lame révélatrice et me la tendait avec un grave sourire :

— Vous pouvez acheter ce sabre, mon cher ami ; c'est une belle arme, une arme du bon temps... Ah ! pauvre Turquie !

Et de nouveau il secoua la tête avec tristesse.

Je le considérai un instant avec émotion ; Ferdib bey surprit-il ma pensée?... il détourna la tête, devenu tout à coup très pensif.

★

Je n'ai plus revu Ferdib bey et je ne le reverrai plus jamais. Je viens d'apprendre par mon ami Jules Nervins, qui revient de Constantinople, après avoir suivi comme correspondant de guerre la première partie de la campagne turco-bulgare, que Ferdib bey est mort héroïquement, en soldat, le sabre au poing, au début de la fatale journée de Kirk-Kilissé.

PROPOS DE GUERRE

Il n'y avait pas grand monde, ce soir-là, au restaurant du Pré-Catelan, quand j'y arrivai pour l'heure du dîner auquel m'avait convié mon ami, le sculpteur Jean Roberon. L'extrême chaleur de l'été que nous traversions avait éloigné de Paris tous les Parisiens que n'y retenait pas quelque occupation indispensable. J'étais dans ce dernier cas et je ne m'en plaignais point autrement. Je ne crains ni les fortes températures, ni la solitude, et le Paris désert de cet août brûlant m'avait paru un séjour très supportable. Néanmoins, j'avais accepté avec plaisir l'invitation bocagère de Roberon, et la perspective d'une soirée en sa compagnie me semblait une agréable distraction à la vie solitaire que je menais.

Roberon, lui non plus, n'avait pas quitté son atelier de l'avenue des Ternes. Il terminait un groupe important, et, pour l'achever, il avait dû renoncer à prendre des vacances. Il profitait de la longueur des journées pour avancer son travail ; mais, sa tâche faite et ses vêtements de « boueux » remplacés par un smoking élégant, il aimait assez

aller chercher un peu de fraîcheur sous les ombrages du Bois. Il dînait chaque soir dans l'un ou l'autre des restaurants qui offrent aux citadins de la ville estivale un semblant nocturne de villégiature. Il m'eût, certes, déjà invité à l'y venir rejoindre, s'il avait pu supposer que je ne fusse pas, à cette époque de l'année, sur quelque plage aérée ou sur quelque pic rafraîchissant. Il n'avait su ma présence à Paris que la veille ; son fils Jacques m'avait aperçu descendant en voiture les Champs-Élysées.

Dès le seuil du restaurant, je découvris bien vite la table où Roberon m'attendait. Du bout de la salle, il me faisait signe. Dans la lumière des nombreuses lampes qui éclairaient le vide à peu près complet du lieu, le crâne chauve de Roberon luisait magnifiquement et son opulente barbe blonde rutilait d'un éclat admirable. Auprès de lui, son fils Jacques, petit, maigre, noir, faisait contraste. Trois autres convives étaient assis à la table de Roberon. C'étaient trois jeunes gens, camarades de Jacques à la Banque Centrale, où il était employé. Ils s'appelaient Louis Nérac, Antoine Frobin et Charles Serlan. Comme Jacques, ils n'auraient un congé qu'à la mi-septembre. Lorsque Roberon me les eut présentés, il ajouta :

— J'attends aussi Paul de Léry, mais je ne sais

pas s'il pourra venir. Il doit être très pris en ce moment ; on travaille dur au ministère. Ah ! ces sacrés Allemands ! J'espère qu'on ne va pas les laisser nous embêter indéfiniment ainsi !

La grosse figure de Roberon était rouge de colère. Du poing, il frappa sur la table et froissa les journaux du soir qui s'y trouvaient dépliés. Les quatre jeunes gens acquiescèrent aux paroles et au geste du sculpteur, et Jacques, en ramassant un numéro de *la Patrie*, tombé sur le tapis, grommela rageusement :

— Pour sûr, qu'il faudra bien leur dire deux mots...

On était justement à l'un des moments « aigus » des négociations marocaines et congolaises, et une sourde rumeur de guerre emplissait Paris. L'idée d'un conflit armé entre la France et l'Allemagne occupait tous les esprits. D'abord vague et confuse, elle s'était précisée. Pour beaucoup, l'échéance redoutable approchait, imminente, inévitable. Ce n'était pas une menace lointaine, une possibilité problématique ; c'était un péril immédiat, actuel. Partout, le mot de « guerre » était prononcé. Tout à l'heure, dans la rue, j'en avais perçu l'écho dans les voix fiévreuses des camelots criant les dernières nouvelles. Demain peut-être, nous serions en pré-

sence de cette grave réalité. A cette minute même, elle existait peut-être déjà pour Paul de Léry. Dans son bureau du ministère, peut-être donnait-il les ordres nécessaires. Ah ! il ne pensait guère, sans doute, à venir dîner au Pré-Catelan, le chef d'escadron Paul de Léry, attaché au service de la mobilisation !

Tout à coup, Roberon s'écria :

— Tiens, voilà ce cher Léry ! Jacques, dis que l'on peut servir...

Paul de Léry s'avançait vivement. C'est un homme d'une quarantaine d'années, d'allures énergiques et élégantes. Roberon, lui et moi, nous nous connaissions de longue date. Roberon est notre aîné et c'est chez lui que Léry et moi, nous nous sommes rencontrés. Paul de Léry est un excellent officier. Il aime son métier. Il s'est distingué au Maroc avec le général d'Amade. Depuis un an, il a été appelé dans les bureaux du ministère. Avidement, Roberon l'interrogeait :

— Eh bien, mon cher, est-ce pour demain ?

Paul de Léry, en dépliant sa serviette, répondit simplement :

— Tout ce que je puis vous dire, c'est que ce n'est pas pour aujourd'hui.

Pendant tout le dîner, la conversation roule

naturellement sur la guerre prochaine. Roberon est un violent. Sa sculpture le prouve. Quelque chose d'héroïque et de brutal anime son art vigoureux et robuste. Il a tant modelé de torses solides, de muscles noueux, qu'il aime la force et la lutte. L'idée de guerre ne l'effraie pas; au contraire, elle le surexcite et réveille en lui de vieux instincts combattifs. Si l'on se bat, il compte bien, malgré ses cinquante ans, trouver moyen de s'employer; sûrement, il ne restera pas les mains dans les poches! Son fils, Jacques, l'approuve. Quant à lui, son rôle est réglé. Le premier jour de la mobilisation, il n'a qu'à boucler son paquet et à rejoindre son régiment à Rouen. C'est là qu'il a fait son service militaire. Il n'en a pas gardé mauvais souvenir et il ne lui sera pas désagréable d'être soldat pour de bon et d'envoyer avec son lebel quelques pruneaux à ces « sales Prussiens ». Non qu'il leur en veuille personnellement, mais on ne doit, sous aucun prétexte, se laisser embêter. C'est un principe essentiel.

C'est aussi le sentiment de Louis Nérac et de Charles Serlan; quant à Antoine Frobin, la gloire militaire lui semble au-dessus de toutes les autres. Antoine Frobin est beau parleur et ne manque pas d'une certaine éloquence. Roberon fait de grands gestes et a l'air de sculpter en pensée *la Marseil-*

laise de Rude. Cependant, Paul de Léry écoute en silence la discussion. Tout à coup, Roberon l'interpelle :

— Allons, Léry, vous ne dites rien. Avouez que la guerre est une belle chose !

Il y eut un silence, et, tous, nous regardâmes le chef d'escadron de Léry. Il tira doucement sa longue moustache, parut réfléchir un instant et dit :

— Hélas ! mon vieux Roberon, la guerre est une chose nécessaire et terrible, et elle m'a paru telle avant même que j'eusse pu me rendre compte par moi-même de ses dures réalités. J'étais alors tout jeune sous-lieutenant et je ne rêvais que plaies et bosses. Si j'avais été « le gouvernement », je vous jure que l'armée ne fût pas restée souvent l'arme au pied, et, quand je manœuvrais avec mon peloton, j'aurais bien voulu n'avoir pas en face de nous des « manchons » rouges ou blancs ! Ce fut durant l'une de ces charges inoffensives qu'un écart de mon cheval me jeta à terre. On me releva, le crâne fendu. Il s'ensuivit un assez long congé de convalescence que j'employai à faire une croisière en Méditerranée, sur le yacht de mon ami Hector Loisel.

« Je ne vous raconterai pas le détail de notre navigation. Nous visitâmes la Grèce, l'Archipel et,

avant d'arriver à Constantinople, qui était le terme de notre voyage, puisque j'y devais prendre l'Orient-Express afin de rejoindre ma garnison, nous nous arrêtâmes dans le petit port turc de Mudania. De Mudania, un chemin de fer mène à Brousse. Or, une pointe jusqu'à Brousse est de rigueur. Il faut avoir vu les Tombeaux des sultans, le Turbé octogonal de Mohammed Ier et la merveilleuse Mosquée Verte où, parmi les plus belles faïences persanes, chante, dans un bassin de marbre, la plus fraîche et la plus mystérieuse des fontaines... »

Paul de Léry s'arrêta un instant, puis il reprit :

— Ma foi, Brousse valait le déplacement. La Mosquée Verte m'enchanta, mais comme la salle à manger de l'hôtel de France manquait de gaieté, nous nous fîmes servir notre café dans le jardin. A l'ombre d'un platane, nous dégustions dans des tasses minuscules le noir breuvage, quand, appuyé au mur de l'hôtel, je remarquai un vieux Turc déguenillé qui se tenait là, en plein soleil. Devant lui, à ses pieds, dans une corbeille, il y avait des fume-cigarettes, des pipes taillées dans du bois. Hector Loisel avait fait signe au marchand d'approcher. Un à un, il nous tendait les objets que nous lui désignions. Il s'était accroupi auprès de sa corbeille et, quand il avait fini d'y fouiller, il levait

la tête vers nous. Malgré ses guenilles, il n'était pas laid, ce vendeur de pipettes. Il avait un visage régulier, encadré d'une longue barbe grise, l'air doux et digne ; mais ses yeux étaient d'une extraordinaire tristesse et parfois il y passait une impression d'indicible désespoir. Je n'avais jamais vu un pareil regard ! Lorsque nous eûmes terminé nos achats, l'homme enveloppa dans un chiffon les pièces d'argent que nous lui avions remises, puis il resta debout devant nous, absorbé dans une rêverie si profonde qu'il fallut que le domestique de l'hôtel, qui nous apportait de nouvelles tasses de café, le tirât à plusieurs reprises par ses haillons pour qu'il s'en allât. Comme il s'éloignait avec sa corbeille, le serveur se tourna vers moi et me dit en mauvais français : « Que voulez-vous, Monsieur, il est un peu (et il se touchait le front du bout du doigt), il est un peu... C'est qu'il avait un fils qui était soldat et qui a été tué au Yémen. »

Léry fit tomber la cendre de son cigare et ajouta :

— J'ai compris alors le regard des pauvres yeux et j'ai senti que la guerre, qui est une chose nécessaire, est aussi une chose terrible, parce qu'elle fait des milliers de regards comme celui-là. Et souvent, lorsque les balles marocaines pleuvaient dans nos rangs, j'ai repensé à mon vieux Turc de Brousse,

et, durant ces jours d'anxiété, sa tragique image ne cesse de me hanter...

Léry s'était tu. Roberon, la tête baissée, tapotait sur la nappe, de ses gros doigts velus et souples. Jacques, Nérac, Serlan et Frobin ne disaient rien. Au fond de la salle solitaire, les tziganes entamaient une valse ardente et sinueuse.

L'ÉVADÉ

La semaine dernière, nous dînions, avec quelques amis, chez Jacques de Bercourt. L'attrait de cette réunion était moins de nous retrouver autour d'une table largement et délicatement servie que de nous y rencontrer avec Hugues Lancenet, le célèbre conteur, à qui nous avions voué une fervente admiration. Jacques de Bercourt, depuis longtemps, souhaitait de faire la connaissance de Lancenet et nous partagions son désir, Raoul de Larçay et moi, au point que nous en portions quelque envie à Louis Durfort, qui était en relations avec l'écrivain. Plus d'une fois, Durfort avait promis à Jacques de Bercourt de le présenter à Lancenet, mais les circonstances ne s'y étaient jamais prêtées jusqu'alors Aussi fut-ce un événement important dans notre petit groupe que l'acceptation par Lancenet de cette invitation à dîner dont Durfort avait été l'intermédiaire.

Lancenet, grand amateur d'art oriental, avait manifesté à Durfort sa curiosité de certains vases rapportés par Jacques de Bercourt de son récent voyage en Chine. C'étaient des pièces de fouilles,

de toute rareté, comme il n'en avait pas encore paru sur le marché et comme il n'en figurait encore dans aucune collection parisienne. Durfort avait profité de l'occasion et rendez-vous avait été pris, auquel Jacques de Bercourt nous avait généreusement conviés, Larçay et moi.

Nous étions donc réunis dans le salon de Jacques de Bercourt, quand Lancenet, conduit par Durfort, y fit son entrée, et je dois dire qu'à sa vue nous éprouvâmes une satisfaction assez rare. Lancenet était exactement tel que nous l'avions imaginé d'après ses portraits et ses livres. Il est grand, robuste. Son visage régulier, aux traits forts et bien tracés, s'éclaire d'yeux vifs. Le regard est direct et franc. Voix calme et mesurée, gestes rares, Lancenet donne une impression de sérénité et de clairvoyance. C'est un de ces hommes qui possèdent une parfaite maîtrise d'eux-mêmes et une parfaite connaissance d'autrui. Ces qualités sont celles de son talent. On les retrouve dans ses admirables contes, d'une facture si stricte, d'une observation si juste, d'un réalisme si vrai...

Ce sens de la réalité lui assure une place particulière dans la littérature de notre temps. L'art de Lancenet y est une exception. De ses contemporains, il ne partage ni les complications, ni les

sensibleries, ni les curiosités. La représentation impartiale des êtres et des choses lui suffit. Il est bien l'homme de son œuvre. Sa conversation reflète également cet accord. Substantielle et précise, elle implique, du sujet abordé, une connaissance loyale et complète. Elle exclut le paradoxe et la fantaisie.

Malgré cela, le dîner n'en fut pas moins fort gai. Lancenet créait autour de lui une atmosphère de cordialité. Aussi l'entente était-elle faite entre nous, lorsqu'en sortant de table nous passâmes au fumoir pour examiner les fameux vases chinois de Bercourt. Lancenet les admira fort ; il avait allumé un cigare et il s'était assis dans un fauteuil à côté d'un guéridon de laque, quand, en déposant la cendre dans le cendrier, il fit tomber un objet placé sur le meuble. Il se baissa pour le ramasser. C'était une pipe à opium, en bois d'aigle, que Bercourt avait achetée là-bas. Lancenet l'avait reposée sur la petite table avec un geste de répulsion que Bercourt remarqua, car il dit en riant à Lancenet :

— Ne croyez pas, monsieur Lancenet, que je me serve de cet instrument. Je n'ai rapporté cette pipe qu'en souvenir d'une visite à une fumerie et de quelques nuits d'ivresse expérimentale. Mais je n'avais pas grand goût pour ces exercices et je m'en

suis tenu à ces tentatives. Et vous, monsieur Lancenet, avez-vous jamais essayé la drogue ?

Le visage de Lancenet avait pris une expression particulière et que nous ne lui avions pas encore vue. Une ombre passa dans ses yeux clairs. Il demeura un instant silencieux à regarder la pipe dont le bois rugueux luisait d'une antique usure. Soudain, il leva la tête et répondit, d'une voix changée :

— Mais oui, monsieur de Bercourt, et j'ai même été, pendant un temps, un fumeur enragé. Heureusement que tout cela n'est plus pour moi qu'un rêve noir dont je n'aime guère à parler...

Il s'était levé et marchait de long en large à travers la pièce, silencieusement. Tout à coup, il s'arrêta devant Jacques de Bercourt et reprit :

— Le plus curieux, c'est que ce n'est pas en Extrême-Orient que j'ai contracté cette terrible habitude. Peut-être y étais-je prédisposé par mon goût de l'art chinois, mais ce fut en Amérique que je fis connaissance avec l'opium. Cela remonte à une dizaine d'années. J'avais été envoyé par un journal pour faire une série d'articles sur la vie américaine. On avait confiance dans mes qualités de réaliste. Je partis donc; or, à peine arrivé là-bas, je fus pris d'une mélancolie spéciale que connaissent bien tous ceux qui ont fait ce voyage d'outre-mer.

Je crois qu'elle vient du spectacle d'une activité trop différente de la nôtre. Quoi qu'il en fût, je me sentais infiniment dépaysé et je ne trouvai un peu de répit à mon spleen que durant mon séjour à San-Francisco.

« San-Francisco est une ville admirable. Elle ressemble aux autres villes américaines, mais elle est située dans un décor merveilleux, et puis elle a une « curiosité » : son quartier chinois. Je ne vous le décrirai pas à vous, monsieur de Bercourt, qui venez de la vraie Chine, mais ce fut pour moi une révélation. Ah! elle n'a rien de très pittoresque, la « China-Town » de San-Francisco, rien que quelques boutiques, quelques enseignes, mais elle est peuplée de quarante mille individus à face jaune, vêtus de blouses bleues et qui portent une queue de cheveux nattés. J'éprouvais un bizarre plaisir à errer parmi cette foule asiatique. Le quartier chinois devint ma promenade favorite, le jour comme la nuit. Une nuit, des amis me conduisirent visiter une sorte de caravansérail qui servait de logement à des centaines de pauvres diables entassés en d'invraisemblables réduits. Nous arrivâmes ainsi à une soupente obscure, au seuil de laquelle une odeur étrange me prit la gorge. Sur un matelas sordide, à côté d'une petite lampe, un vieux Chinois était

étendu. Il était d'une singulière maigreur. Ses mains étiques et délicates faisaient grésiller à la flamme de la lampe, au bout d'une aiguille, une boulette noirâtre. Dans sa face plate, ses yeux bridés qu'il leva vers nous exprimaient une si lointaine et si parfaite béatitude que je reculai avec respect devant ce regard divinisé...

Lancenet s'arrêta un moment, puis, brusquement, il continua :

— Deux mois après, j'étais à Paris, étendu, moi aussi, auprès d'une petite lampe, en train de cuire au bout d'une aiguille des boulettes d'opium. J'étais parfaitement heureux. Cela dura plusieurs années. Je ne concevais pas d'autre but à la vie que cette occupation vraiment surhumaine. Je ne quittais ma pipe que pour prendre ma plume. Je travaillais avec une extrême facilité. J'ai composé, durant cette période, quelques-uns de mes meilleurs contes. Un jour cependant, en relisant la page que je venais d'écrire, j'eus une sensation d'inquiétude. La nouvelle que je terminais ressemblait bien, par le sujet et par le style, à des nouvelles dont j'étais l'auteur, et pourtant j'y constatais, dans la liaison des événements, dans le dessin des personnages, quelque chose d'imperceptiblement déformé. L'opium s'immisçait mystérieu-

sement dans ma vision du monde. Peu à peu, il la transformerait. Une force étrangère et secrète se substituerait à ma volonté. J'allais être dépossédé de moi-même. Il n'était que temps de réagir contre cette intruse, et, ayant fumé une dernière pipe, je bouclai ma valise et allai m'enfermer, à Neuilly, dans la maison de santé du Dr Garoix.

Lancenet avait pris un second cigare dans la boîte ouverte sur le piano.

— Alors, monsieur Lancenet, depuis ce temps, vous n'avez plus jamais fumé l'opium?...

Lancenet se tourna vers Jacques de Bercourt :

— Non... mais une fois, j'ai eu à soutenir un dernier assaut. C'était environ un an après ma guérison. Un jour d'hiver, je reçus un télégramme d'un ami me demandant de l'aller voir sur-le-champ. En sortant de chez moi, je m'aperçus qu'il n'y avait pas de fiacre à la station. Il pleuvait et justement passait le tramway. J'y montai. A peine étais-je installé à ma place qu'un autre voyageur vint s'asseoir à côté de moi. En s'asseyant, il me coudoya légèrement. Je le regardai. Le nouveau venu était un petit vieux, très proprement vêtu, décoré. Sa face rasée, très maigre, entre deux favoris en côtelettes grises, le désignait comme quelque ancien magistrat ou quelque officier de marine

en retraite. Soudain, je tressaillis. Du fond de tout mon être, quelque chose de profond, de despotique venait de surgir sourdement, quelque chose de si puissant et de si secret que j'en demeurai comme anéanti. Puis, je compris. De toute la personne de mon voisin, une odeur connue, une odeur inoubliable émanait. Elle sortait de ses vêtements, de sa peau, de son souffle, de son regard. Elle montait, m'enveloppait de ses effluves. Elle remplissait tout le tramway. C'était l'odeur irrésistible et souveraine de l'opium, l'odeur souterraine et royale de l'opium. Tout à coup, le vieux monsieur se leva, fit un signe au conducteur et disparut. Moi, j'étais resté à ma place, cramponné aux accoudoirs pour ne pas suivre l'appel du messager mystérieux et du tentateur imprévu qui s'en allait vers la pipe, l'aiguille, la pâte brune, la lampe, tandis que moi je demeurais dans la nuit et que des larmes de désespoir et de désir me coulaient silencieusement sur les joues...

Après un moment de silence, Hugues Lancenet ajouta :

— Ce fut ma dernière rencontre avec l'opium. Maintenant, le souvenir même de l'odeur sacrée est éteint en moi et ceci n'est plus pour moi qu'un bout de bois sans signification...

Disait-il vrai ?... Du doigt, il toucha dédaigneusement la pipe de bois d'aigle aux antiques montures qui gisait sur la table comme la mystérieuse flûte où se joue, pour certains, le noir poème de la fumée enchantée.

L'AVERTISSEUSE

— Ce n'est pas par orgueil, croyez-le bien, — me dit un jour Luc de Lérin, — que j'ai commandé mon portrait à Hugues Darnet, pas plus que pour m'amuser à jouer les Mécènes. D'ailleurs, Hugues Darnet n'a besoin ni de ma protection, ni de ma pratique. Il est assez célèbre pour se passer de l'une et de l'autre, et la postérité n'a que faire de mon effigie. Non, en demandant à Darnet de me peindre, j'ai obéi à un sentiment plus humble, mais où entre cependant une parcelle de vanité. Que voulez-vous? Chacun a ses faiblesses, et je puis bien vous avouer la mienne. Elle provient d'une nuance du sentiment paternel que vous comprendrez, je n'en doute pas.

Luc de Lérin, en parlant ainsi, avait allumé son cigare et, au même instant, la porte du fumoir s'ouvrait. Sa fille, la petite Jeanne, avant de partir pour la promenade, venait embrasser son papa. Elle lui offrit gravement, sous sa capote de toile à fleurs, sa mignonne figure rose et ronde, me tendit poliment sa main grassouillette et disparut dans un

frais éclat de rire. Quand l'enfant fut sortie, Luc de Lérin haussa les épaules :

— Eh bien oui, mon cher, c'est à cause de cette demoiselle que, pendant un mois, je suis allé, trois fois par semaine, poser dans l'atelier de Darnet. Sans elle, je n'aurais jamais songé à ce portrait. On n'a plus de ces fantaisies-là, à mon âge, car je ne suis plus jeune, mon bon, et cependant c'est cette constatation même qui m'a poussé à obtenir de Hugues Darnet qu'il fixât sur la toile ma médiocre apparence, maintenant que je suis encore présentable. Dans quelques années, je serai définitivement vieux et je ne pouvais supporter l'idée que, plus tard, quand je ne serais plus, ma petite Jeanne ne conserverait de moi que le souvenir d'un vieux bonhomme plus ou moins déjeté. Au moins, à présent, grâce au portrait que vous voyez là, je laisserai à cette enfant une image encore supportable qui rectifiera dans sa mémoire celle qu'elle aura gardée de moi. Alors, ma foi, j'ai avoué franchement mon cas à Darnet et je l'ai prié de m'avantager le plus possible, ce qu'il a fait de bonne grâce, le cher homme, car il sait, lui aussi, quelle misère c'est de vieillir !

Luc de Lérin avait poussé un profond soupir. La politesse eût voulu que je protestasse, et j'eusse

pu le faire sans hypocrisie, car Lérin, à cinquante ans, est encore presque beau, avec sa vigoureuse carrure d'ancien officier de cavalerie, sa figure régulière et avenante, ses manières élégantes et simples, mais il ne me laissa pas le temps de lui répondre que Darnet avait eu en lui un modèle qui valait tout de même le coup de pinceau.

— Du reste, voyez-vous, mon cher, ce portrait ne remplit pas seulement le but que je lui avais assigné, il m'a valu de faire connaissance avec Darnet. Pendant le mois que j'ai passé chez lui, nous sommes devenus de vrais amis. Ah ! les premiers temps, ce fut un peu dur. Nous manquions de sujets de conversation, mais bientôt nous nous familiarisâmes l'un avec l'autre. Nous avions un point commun sur lequel nous nous entendions à merveille : notre commune horreur de la vieillesse. Nous en détestions également les déchéances inévitables. Vous savez depuis longtemps ce que je pense à ce propos. L'idée que, peu à peu, je m'achemine sur cette pente m'est odieuse. Non pas que je redoute la mort, mais la vieillesse, la triste vieillesse ! Et Darnet est de mon avis. Ajoutez à cela que Darnet a été, en son temps, un sentimental et un voluptueux. Fort joli garçon, il a beaucoup plu et a été passionnément aimé. On s'en aperçoit à la

manière dont il parle des femmes et à la façon dont il les a peintes. Ses portraits féminins sont le meilleur de son œuvre.

« Or, depuis une dizaine d'années, vous avez pu remarquer que Darnet n'expose plus que des portraits d'hommes, et c'est ce qui fait que son succès a diminué auprès du public. Le public, en art, est féministe. Un jour que nous causions des diverses alternatives de sa carrière, je lui en fis l'observation et je lui demandai pourquoi il renonçait ainsi à un genre où il avait excellé. A ma question, Darnet sourit tristement. Il releva d'un geste brusque la longue mèche de cheveux blancs qui lui barre le front, puis il détourna la conversation.

« Le surlendemain, lorsque le domestique m'introduisit dans l'atelier, Darnet n'y était point. Il me faisait dire de bien vouloir l'attendre quelques minutes. Je me mis donc à me promener de long en large dans cette vaste pièce que je connaissais déjà en ses moindres détails, quand, soudain, mon attention fut attirée par une grande toile posée à l'écart sur un chevalet. Je m'approchai. C'était l'esquisse assez avancée d'une magnifique étude de femme, qui eût été certainement un des plus beaux portraits du peintre s'il l'eût terminée. Malheureusement, certaines parties du tableau étaient à peine

indiquées et tout l'ensemble en disait le travail interrompu. Quelle circonstance avait donc empêché Darnet de mener à bien un ouvrage si brillamment commencé? Pour quelle raison avait-il renoncé à y mettre la dernière main? Il avait fallu certainement quelque obstacle sérieux pour qu'il laissât cette toile inachevée, car jamais figure plus charmante et plus séductrice n'avait dû tenter son pinceau.

« Cependant, je m'étais approché davantage, et je considérais avec admiration le captivant visage dont les yeux vivants répondaient au regard des miens. Ces yeux, d'ailleurs, étaient la principale beauté de ce visage étrangement expressif et délicatement irrégulier. Les traits n'en étaient pas entièrement irréprochables, mais ils charmaient par leur accord. Le nez était un peu court, la bouche un peu grosse, mais on ne les eût pas souhaités autrement. Un teint éblouissant, des cheveux magnifiques complétaient l'attrait de cette figure à la fois pensive et malicieuse. L'inconnue était représentée à mi-corps, vêtue d'une robe un peu démodée, qui attestait que son image datait au moins d'une dizaine d'années. Qui pouvait être cette personne et pourquoi ce portrait était-il demeuré en la possession de Darnet? Pourquoi aussi l'avait-il placé aujourd'hui dans son atelier?

« J'en étais à ces interrogations, quand Darnet entra. Il s'excusa de m'avoir fait attendre, prit sa palette et commença à peindre. Je posais de mon mieux, mais j'étais distrait. Darnet travaillait en silence. Soudain, il jeta sa palette sur le divan et s'y laissa tomber lourdement. Je quittai la pose et je vins m'asseoir à ses côtés. Devant nous, l'inconnue nous regardait de ses yeux lointains. Tout à coup, Darnet me touche le bras et me dit: « Te- « nez, mon cher Lérin, vous me demandiez avant- « hier pourquoi je ne peignais plus que des por- « traits d'hommes. Eh bien! c'est à cette belle per- « sonne que je dois cette résolution que j'ai prise, « il y a dix ans, et que j'ai tenue. Cela vous étonne « mais vous comprendrez mieux, quand je vous « aurai raconté la scène qui eut lieu le jour où « Mme d'Arancy vint pour la dernière fois dans cet « atelier. »

« A l'époque où Darnet rencontra Mme d'Arancy, il était dans tout l'éclat de sa réputation. Après des débuts difficiles, il avait conquis dans son art une situation éminente. Il avait, à ce moment de sa vie, cinquante et un ans, et les années n'avaient encore ni courbé sa haute taille, ni dégarni son front. Vigoureux, actif, Darnet pouvait se croire encore jeune. En tout cas, il l'était resté extrêmement d'es-

prit et de cœur, si bien que quand, à une garden-party chez la marquise de Jonze, il fut présenté à Mme d'Arancy, il en devint, à première vue, fort amoureux. A la suite de cette rencontre, des relations de monde s'établirent entre Darnet et Mme d'Arancy. Celle-ci, intelligente et coquette, accueillit avec plaisir les hommages du peintre. Naturellement, Darnet offrit à Mme d'Arancy de la peindre. Elle accepta et les séances commencèrent. Darnet en profita pour pousser sa pointe. Mme d'Arancy écoutait ses déclarations avec intérêt. De jour en jour, Darnet s'éprenait davantage. Il retrouvait à cette passion naissante tout le feu de sa jeunesse. Il se montrait persuasif et pressant. De son côté, Mme d'Arancy semblait touchée de cet amour et Darnet, sans fatuité, pouvait espérer une victoire prochaine. A cette pensée, il tressaillait d'allégresse. La vie lui semblait belle, et on l'eût bien surpris si on lui eût rappelé qu'au point où il en était de la sienne ces victoires-là se font de plus en plus rares...

« Un jour donc que Darnet, tout en travaillant, essayait d'achever de convaincre Mme d'Arancy de ses sentiments, on apporta au peintre une carte de visite. Le fils d'un de ses vieux amis, le graveur Prothon, lui demandait un moment d'entretien. Il

s'agissait d'une communication urgente. Quoique ce visiteur interrompît une conversation fort animée, Darnet demanda à Mme d'Arancy la permission de recevoir quelques instants l'importun. Darnet l'avait perdu de vue depuis plusieurs années. Il se souvenait vaguement du jeune Marcel Prothon comme d'un adolescent malingre et gauche; aussi quel ne fut pas son étonnement en voyant paraître un beau garçon robuste et élégant qui n'avait plus aucun rapport avec l'étudiant embarrassé et dégingandé de jadis.

« Car il était beau, l'animal, beau comme la statue même de la jeunesse. Par quel sortilège Marcel Prothon s'était-il ainsi transformé en Antinoüs ? Où avait-il pris cette beauté inattendue ? Par exemple, si Marcel Prothon était devenu parfaitement beau, il était demeuré parfaitement bête. Il ne fallait pas longtemps pour s'apercevoir de sa complète stupidité. Elle éclatait dans ses moindres paroles. A une sottise plus forte que les autres qu'il débita, Darnet avait regardé Mme d'Arancy comme pour la prendre à témoin de la niaiserie du personnage. Mais Darnet n'avait pas rencontré les yeux de Mme d'Arancy. Mme d'Arancy, fascinée d'admiration, contemplait Marcel Prothon. Et il y avait dans la façon dont elle le considérait un tel aveu de l'im-

pression qu'il lui causait que Darnet en demeura douloureusement stupéfait. Subitement, il se sentait mis à l'écart, relégué dans le lointain. Il comprenait.

« Il comprenait, le pauvre Darnet, l'entente mystérieuse et soudaine qui venait de se faire entre ces deux êtres, de par le réciproque attrait de leur jeunesse. Oui, il était stupide, ce Marcel Prothon qui, assis sur ce même divan où nous étions, avait répondu si sottement aux questions que lui posait le peintre, mais il était jeune et il était beau, et ce double prestige lui valait l'attention admirative dont il était l'objet de la part de Mme d'Arancy. Tandis que lui, Darnet, quand bien même il convaincrait Mme d'Arancy de son amour, quand bien même il obtiendrait de la coquetterie et de la commisération de la jeune femme la faveur qu'il sollicitait d'elle, jamais elle n'aurait pour lui ce regard d'émotion et de désir qu'il venait de surprendre dans ses yeux! Et, brusquement, Darnet entendait l'avertissement donné à ses cinquante ans ; brusquement, il prenait conscience de son âge, et il en éprouvait une sorte de honte douloureuse, mêlée de colère et de regret !

« Et c'est pourquoi Darnet n'a pas terminé le portrait de Mme d'Arancy et pourquoi ce fut le dernier portrait de femme qu'il peignit. Telle est

l'histoire qu'il me raconta et que je vous rapporte. Elle m'a paru instructive. Il y a toujours un moment où l'on rencontre sa Mme d'Arancy, et ce moment est toujours cruel. Il le fut pour Darnet au point que, sous divers prétextes, il suspendit les séances. Mme d'Arancy se piqua et ne revint plus. Il a conservé l'image de celle qui fut son avertisseuse. Il avait les larmes aux yeux en me la montrant... Il y a certains hommes qui ont tant de peine à vieillir !... »

Et Luc de Lérin, à travers la fumée de son cigare, considérait au mur, avec mélancolie, le Lérin qui, du fond de son cadre, semblait braver ironiquement les atteintes du temps.

LE BAL

— Alors, mon ami, vous êtes venu pour m'interviewer ?

En disant ces mots, François Bérague ramenait sur ses genoux le plaid dont ses jambes étaient enveloppées. Un sourire bienveillant et quelque peu étonné rajeunissait sa maigre et fine figure. Puis, d'un geste, il me fit signe de m'asseoir.

Tout en prenant place sur le siège qu'il me désignait, je considérais avidement François Bérague. Soudain, je me sentais saisi d'une timidité particulière.

C'est que j'avais pour Bérague une admiration sans bornes. Son œuvre m'était familière et j'étais un lecteur assidu de ses poèmes et de ses contes. De plus, si l'œuvre de Bérague m'enchantait, sa vie m'inspirait une véritable vénération. Jamais le culte et le respect des lettres n'avaient été pratiqués avec plus d'intransigeance et de fierté que par ce docte et noble esprit.

Il en résultait qu'à soixante ans Bérague était pauvre, isolé, méconnu du grand public. Il en résultait aussi qu'à me trouver en sa présence

j'éprouvais une émotion que j'avais peine à dominer et à laquelle se mêlait un certain sentiment de honte. Oui, j'avais honte de déranger ce grand artiste et de lui faire perdre son temps à répondre à mes questions. Je souffrais d'avoir eu à monter les cinq étages de la vieille maison de la rue de Beaujolais où était situé son étroit logis. Tout n'y disait-il pas l'indigne façon dont l'existence avait traité ce rare écrivain, ce poète unique? Ce cabinet de travail aux murs nus, ce maigre mobilier, ce fauteuil banal, ce plaid usé dont il s'enveloppait, lui que les plus somptueuses étoffes eussent dû vêtir, que le plus beau palais eût dû abriter. Ah! quel contraste entre les décors de sa pensée et le cadre de sa vie!

Comme je demeurais silencieux, Bérague me dit :

— Donc, jeune homme, vous voulez savoir de moi quel est l'événement de ma jeunesse qui eut le plus d'influence sur ma vie et me révéla le mieux à moi-même?

Il sourit de nouveau, avec indulgence et bonté, tisonna la grille où brûlait un feu de coke et commença en ces termes :

— Le petit fait que je vais vous conter se passa vers ma onzième ou douzième année, lorsque j'habitais encore la ville de province où je suis né et

où je suis justement retourné, il y a quelques mois. La mort d'une très vieille amie de ma famille fut l'occasion de ce voyage, car, par goût, je suis assez casanier et j'ai feuilleté, certes, plus de livres que je n'ai vu de paysages.

« Cependant, j'avais conservé de ma ville natale un charmant souvenir. J'allais donc la revoir après une si longue absence... Mon cœur battait à cette pensée, mais, à mon émotion, se mêlait quelque anxiété pendant que le train m'emportait à travers les campagnes. Ce que je faisais n'était-il point bien imprudent ? Le temps embellit le passé de tant de prestiges que je risquais peut-être une cruelle désillusion !

« Ce fut dans cette appréhension que j'arrivai à Clerval. A peine descendu du train, j'éprouvais déjà des regrets, mais il était trop tard pour reculer et je me dirigeai vers la sortie de la gare. Le long du trottoir, deux ou trois omnibus étaient rangés et l'un d'eux attira immédiatement mon regard. C'était une antique guimbarde, attelée de deux vieux chevaux et qui portait, écrits sur la portière, ces mots : « Hôtel des Trois-Pigeons. » En les lisant, ces mots, je me sentis soudain rassuré. L'hôtel des Trois-Pigeons et son omnibus démantibulé, c'était tout le Clerval d'autrefois venu

à ma rencontre et j'aurais volontiers embrassé le cocher à qui je confiai ma valise ! »

François Bérague se tut un instant, puis il reprit :

— Je voulus faire mon entrée dans Clerval, à pied, pour mieux savourer cette première impression. A mesure que je m'avançais, je retrouvais mon Clerval de jadis, tel que je l'avais quitté. Certaines villes se modifient, ici rien n'avait changé. Je reconnaissais les rues, la place de l'Église et la place du Marché, la mairie, le petit pont sur la rivière, la boutique du pharmacien. Clerval était toujours le Clerval de mon enfance. Tout à coup, je tressaillis. Je me trouvais devant la maison où j'étais né, où avaient vécu mes parents. Elle aussi, elle était pareille à l'image que j'en avais emportée dans mes souvenirs, à tel point que j'eus toutes les peines du monde à m'empêcher de sonner à la porte. J'allais y être accueilli par des figures aimées et j'y dormirais sous le toit familial, dans mon étroit lit d'enfant !

« Cette illusion avait été si forte que je lui dus une soirée assez mélancolique. Rentré à l'hôtel des Trois-Pigeons, j'y revécus mes lointaines années. Elles avaient été douces et je les voyais défiler dans ma mémoire en leur chère monotonie, avec leurs

petits chagrins et leurs menues peines. Une fois pourtant j'avais été vraiment malheureux, et c'est justement cet épisode de ma vie enfantine que je veux vous rapporter. »

François Bérague remonta d'un geste lent le plaid glissé de nouveau de ses genoux :

— Mes parents menaient à Clerval une existence assez sévère, aussi fut-ce un événement d'importance que l'annonce d'un bal où les invitait M. de la Nérouse, dans sa propriété des Bréchamps. Pendant des semaines, j'entendis discuter devant moi les préparatifs de cette fête. Plusieurs fois, j'accompagnai ma mère chez la couturière. J'assistai avec curiosité aux essayages. J'accablai ma mère de questions sur ce que serait ce bal de M. de la Nérouse. Je m'y intéressais passionnément, si bien qu'un bizarre désir se formait dans ma petite tête.

« Enfin, le grand soir arriva. Ma mère s'habilla avant dîner, car il fallait partir de bonne heure, à cause d'un assez long trajet en voiture pour aller aux Bréchamps... Pendant le dîner, je fus fort silencieux, mais, au moment où ma mère s'apprêtait à me dire adieu, je me précipitai dans ses bras, en pleurant, et je déclarai que, moi aussi, j'irais au bal et qu'il fallait absolument qu'elle m'emmenât avec elle.

« Mes parents commencèrent par rire de mon caprice, mais bientôt les choses se gâtèrent. En vain m'offrait-on des récompenses si je voulais être sage; je m'obstinais. Impossible de me faire entendre raison. Je pleurais, je trépignais. A la fin, mon père s'impatienta. Les menaces n'eurent pas plus d'effet que les promesses. Cependant, le temps pressait. Alors, mon père s'emporta. Vivement, il me saisit par le bras, me déshabilla en un tour de main, me coucha de force dans mon lit, ferma la porte et disparut.

« Je fus d'abord stupéfait du procédé, puis je me mis à pousser des cris de rage et des sanglots de désespoir. La vieille bonne Lucie, accourue pour me consoler, y perdait ses peines. Je remplissais la maison de mes hurlements. Ne sachant que faire, la pauvre Lucie s'était mise à pleurer aussi. Au fond, je suis persuadé qu'elle en voulait à mes parents de n'avoir pas cédé au caprice de son « chéri ». Elle avait tiré de sa poche son grand mouchoir à carreaux et elle s'essuyait les yeux, quand, tout à coup, elle leva la tête avec surprise.

« Assis sur mon séant, je souriais maintenant d'un air satisfait et avantageux, de l'air de supériorité de quelqu'un qui a pris sa revanche. Et telle

était bien, justement, ma situation. Que m'importait, à présent, que mes parents eussent refusé de me conduire au bal de M. de la Nérouse! Moi aussi, j'allais me rendre à une fête, et à une plus belle fête que celle dont on m'avait privé. A peine endormi, le carrosse du marquis de Carabas viendrait me chercher pour me mener à la cour de Riquet à la Houppe. En route, nous prendrions avec nous Cendrillon et l'Adroite Princesse, le Chat Botté et le Petit Poucet. Puis, tous ensemble, nous entrerions dans un magnifique palais illuminé de girandoles. Peau d'Ane et la Belle au Bois s'avanceraient à notre rencontre et ouvriraient le bal avec le Prince Charmant. Il y aurait des révérences et des quadrilles, des pâtisseries et des feux d'artifice. On danserait jusqu'au matin et je rapporterais à ma bonne Lucie un gros gâteau saupoudré de diamants ! »

François Bérague riait de ce sourire qui rajeunissait si mélancoliquement sa fine et maigre figure et il ajouta :

— Tel fut, jeune homme, mon premier bal et l'événement qui me révéla pour la première fois les bienfaisantes puissances de l'imagination. Que de fois, dans ma vie, j'ai eu recours à ses prestiges pour oublier les tristesses de la réalité ! Vous pour-

rez conter cette histoire à vos lecteurs. Elle leur expliquera pourquoi François Bérague n'a jamais tenté d'être rien et comment il a suppléé par des rêves à la médiocrité de son destin. »

LA LETTRE

Comme toute cette grise journée d'automne avait été assez mélancolique, ce ne fut pas sans un certain plaisir qu'après une longue course par des chemins détrempés je retrouvai, en rentrant chez moi, le feu flambant et la lampe allumée. Une fois bien installé au coin de la cheminée, j'éprouvai une sorte de contentement égoïste. Mais cette impression fut de courte durée, et lorsque j'eus achevé l'excellent repas que m'avait préparé ma servante Claudine, je retombai en des pensées plutôt moroses et que pourtant rien de particulier ne motivait.

Il est vrai que la saison suffisait à expliquer le malaise d'esprit que je ressentais. Les soirées de novembre, dans une petite ville de province, ne sont pas faites pour égayer la solitude d'une vieille maison, d'autant plus que, ce soir-là, le vent sifflait lamentablement dans le corridor et malmenait la girouette du toit. J'entendais gémir les arbres du jardin et ces rumeurs automnales n'avaient rien de très folâtre. Si bien que je regrettais de n'avoir pas accepté l'invitation de mon client et ami le mar-

quis de Brégy à venir partager avec lui un rôti de bécassines, arrosé d'une bouteille de fin bourgogne.

J'en étais à ces réflexions et, remonté dans ma chambre, je m'apprêtais à me coucher, quand j'entendis retentir la trompe d'une auto. En même temps la sonnette s'agitait dans un branle furieux. On venait sans doute me chercher à cette heure relativement tardive pour me rendre auprès de quelque malade. Je dégringolai donc l'escalier et, la porte ouverte, je me trouvai en présence de Dominique, le chauffeur de M. de Brégy, qui me criait à pleine voix dans la bourrasque :

— Venez vite, monsieur le docteur... il est arrivé un malheur au château... Monsieur le marquis...

L'auto filait dans le vent. La nuit était obscure et gémissante. L'air humide et froid me cinglait le visage. Dominique, courbé sur le volant, observait la route. Les phares projetaient leurs faisceaux lumineux. Le château de Brainville est à vingt-cinq kilomètres environ de la petite ville de Serlon, où j'étais médecin depuis une dizaine d'années. Brainville est une belle demeure seigneuriale, entourée d'un parc magnifique qu'arrosent les eaux claires de la Vivette. A mon arrivée dans le pays, le château était inhabité. L'établissement du marquis de

Brégy y datait de quatre ans avant le fait que je rapporte. Le marquis était un homme de trente-cinq ans, de haute taille et d'aspect vigoureux, si bien que, la première fois que je le rencontrai, je pensai qu'un gaillard de son espèce risquait fort de ne pas fournir un client lucratif. M. de Brégy vérifia le pronostic. Néanmoins, quelques menus services que je lui rendis amenèrent entre nous des rapports amicaux. Nous nous voyions assez souvent. M. de Brégy ne dédaignait pas de venir goûter la cuisine de ma vieille Claudine. Nous faisions de longues courses en auto et, à l'ouverture de la chasse, j'allais passer, chaque année, deux ou trois jours à Brainville.

Malgré cette apparente intimité, M. de Brégy m'était demeuré fort inconnu. Comme on dit, il ne se livrait pas. Il menait une existence monotone et active. Il avait fallu remettre Brainville en état. Le soin de son domaine l'occupait. La chasse et la lecture formaient ses seules distractions. M. de Brégy possédait une belle bibliothèque. Il était taciturne et peu communicatif. Les menus événements du pays nous fournissaient de suffisants sujets de conversation. M. de Brégy ne parlait jamais de lui. Aussi était-ce par hasard que j'avais appris certaines circonstances de sa vie passée.

J'étais allé à Paris voir mon vieil ami le professeur Villelongue. Comme il m'interrogeait avec bonté sur mon existence provinciale, je prononçai le nom du marquis de Brégy. Villelongue le connaissait fort bien et voici ce qu'il m'avait raconté : M. de Brégy s'était retiré à Brainville à la suite d'un drame domestique. Marié par amour avec une demoiselle de Rincourt, les deux époux avaient d'abord vécu heureux, jusqu'au jour où, sur d'injustes soupçons, le marquis s'était brusquement séparé de sa femme. En vain celle-ci avait-elle essayé de faire revenir son mari sur sa décision. M. de Brégy n'avait rien voulu entendre et avait repoussé brutalement toutes les tentatives de réconciliation. Mme de Brégy, qui adorait son mari, était demeurée inconsolable de la dureté qu'il lui avait montrée. Peu à peu, le chagrin avait altéré sa santé et, ajoutait tristement Villelongue, qui avait été appelé en consultation auprès d'elle, « elle était devenue l'ombre d'elle-même... ».

Cependant nous approchions de Brainville et je commençais à éprouver ce genre d'impatience que je ressens toujours au moment d'aborder un malade, car je ne pouvais croire que le marquis fût réellement mort. On avait dû s'effrayer de quelque syncope et dépêcher en toute hâte Dominique et

l'auto. J'en serais quitte pour une alerte et pour une course nocturne et, quand la voiture s'arrêta devant le perron du château, je sautai à terre plein d'espoir et presque rassuré.

En entrant dans la bibliothèque, le spectacle que j'aperçus me montra que l'accident était sérieux. Le marquis était étendu sur le tapis, tombé à la renverse, les bras écartés. Vivement, je me penchai sur son corps. Le cœur ne battait plus. Dominique m'éclairait avec un des flambeaux de la cheminée. Le visage de M. de Brégy était d'une pâleur livide, où ses yeux grand ouverts faisaient deux taches vitreuses. M. de Brégy était mort, mais la mort n'avait pas détendu l'expression d'épouvante empreinte sur ses traits convulsés. J'avais vu déjà bien des cadavres ; aucun n'attestait d'une façon si tragique une pareille terreur. M. de Brégy avait été foudroyé au paroxysme de la peur !

Lorsque toutes mes tentatives pour le ranimer eurent échoué, j'interrogeai les domestiques sur les circonstances de l'accident survenu à leur maître. Ils ne purent me signaler rien d'anormal. Après être allé tirer des corbeaux dans le parc, M. de Brégy avait dîné comme de coutume. En sortant de table, il s'était retiré dans la bibliothèque. C'était

de là qu'avait retenti le cri affreux qui avait donné l'alarme. On était accouru et on avait trouvé le marquis gisant à la renverse sur le tapis.

Je demeurai sur pied tout le reste de la nuit, occupé aux soins funèbres que nécessitait l'événement. Je donnai des ordres. Je rédigeai un télégramme au professeur Villelongue, pour qu'il prévînt la marquise de Brégy de ce qui était arrivé.

Enfin l'aube parut. Je demandai une chambre pour y faire ma toilette matinale. Le vent s'était apaisé; le ciel était clair et, comme j'éprouvais le besoin de respirer, je descendis pour faire un tour dans le parc.

Ma promenade me mena assez loin et dura assez longtemps. J'étais en proie à un trouble singulier et je marchais la tête basse, en réfléchissant à ce qui venait de se passer quand, au détour d'une allée, une voix m'interpella:

— Bonjour, monsieur le docteur. Vous voilà donc au château aujourd'hui? C'est-il donc qu'il y a un malade chez M. le marquis?

Je mis le brave homme au courant. Il m'écouta avec stupéfaction. Puis, quand j'eus fini, il fouilla dans sa sacoche, et en tira une lettre qu'il me tendit en me disant:

— Tenez, monsieur le docteur, v'là justement une lettre pour ce pauvre M. le marquis. J'aime mieux vous la donner. Depuis que je l'ai dans mon sac, je me sens tout drôle. Vous savez, les lettres, nous autres facteurs, ça nous connaît... Y en a qu'on sent qu'ont mauvaise mine et celle-là ne me disait rien de bon. Allons, adieu, monsieur le docteur, faut que j'continue ma tournée...

Et le brave Pirou s'éloigna d'un pas rapide.

Resté seul, j'examinai l'enveloppe. Elle était timbrée de Nice et ne présentait rien de particulier, sinon qu'elle n'était que très imparfaitement close et portait la mention « urgente ». Cette recommandation me décida. Peut-être la lettre concernait-elle quelque affaire pressée ? Vivement je dépliai le papier et voici ce que je lus :

« Mon bien-aimé,

« Je ne peux plus vivre, loin de toi. J'essaye de me résigner, d'oublier. J'ai essayé de te haïr, et je t'aime. Je t'aime, malgré ton injustice et ta dureté. Quand tu liras ces lignes, j'aurai fini ma triste existence. Je meurs de toi. Tout est prêt, et il ne me reste à faire qu'un tout petit geste. Si tu fus impitoyable à la vivante, peut-être seras-tu accueillant pour la morte? Peut-être toléreras-tu autour de toi

la présence amoureuse de mon pauvre petit fantôme?... »

Mes mains tremblaient et, tandis que je lisais au bas du papier ces mots: « Madeleine de Brégy », je revis avec un frisson d'angoisse le visage spectral et terrifié du marquis de Brégy, sa face morte, aux yeux de surprise, aux yeux de détresse et d'épouvante.

JEUX MORTELS

Il y a des jours où nous aimons à mal penser des femmes. N'est-ce point une manière de nous porter envers nous-mêmes à une indulgence que nous ne méritons guère, car, si les femmes, outre les défauts qu'elles ont en commun avec nous, en possèdent qui leur sont propres, nous n'en manquons pas, non plus, qui nous soient particuliers?

En effet, si les femmes sont coquettes, les hommes sont vains. Je sais bien qu'en apparence la coquetterie et la vanité ne constituent que ce que l'on peut appeler des défauts véniels, mais, néanmoins, ces dispositions que, l'on traite volontiers d'inoffensives, ne peuvent-elles pas produire des conséquences graves et même mortelles, car il n'est rien dans la vie qui ne puisse avoir des répercussions inattendues et démesurées ? C'est pourquoi vivre m'a toujours paru une tâche difficile et scabreuse qui demanderait des précautions constantes, des délicatesses continuelles et des scrupules infinis.

Mais allez donc exiger des pauvres gens que nous sommes cette surveillance d'eux-mêmes! La

jeunesse surtout est imprudente et égoïste. Cependant, elle passe, et il vient un moment où nous commençons à nous rendre mieux compte des responsabilités quotidiennes qui nous incombent. Il se produit alors en nous une sorte de raffinement de la conscience qui nous avertit et nous refrène. Mais combien d'hommes et de femmes n'arrivent jamais à cet état de lucidité et de retenue ou, s'ils y parviennent, ce n'est qu'après une longue expérience de la vie et trop tard pour en tirer autre chose que des remords ou des regrets !

Lorsque eurent lieu les faits que je vais rapporter, j'étais bien loin d'avoir atteint cet état de prudence dans la vie qui me semble maintenant la première qualité de qui veut vivre honnêtement. J'avais alors vingt-six ans et je ne songeais guère aux scrupules de conscience et aux subtilités morales. J'étais jeune, c'est-à-dire égoïste et assez vain. A mes yeux, mon plaisir passait avant tout et rien ne me plaisait davantage que les satisfactions de vanité. Quelques succès artistiques que je devais à mon talent de peintre et quelques aventures amoureuses que m'avait procurées ma réputation commençante contribuaient à m'affermir dans le sentiment de ma valeur. J'étais donc assez vain de ces premiers sourires de la gloire et de l'amour et j'en éprou-

vais un contentement que j'essayais mal de dissimuler.

C'est dans ces dispositions que je fus invité par la comtesse de Bursay à venir passer l'automne dans son château de Touraine. Mme de Bursay m'avait commandé une décoration pour la salle de bal du château. Je m'installai donc chez Mme de Bursay et je me mis immédiatement au travail. Si absorbé que je fusse par mes occupations picturales, je ne laissais pas de participer à la joyeuse existence que l'on menait dans cette belle demeure tourangelle. Dès mon arrivée, Mme de Bursay m'avait traité le plus aimablement du monde et son bon accueil m'avait encouragé à me mêler à la vie commune. Aussi, si je renonçais habituellement aux parties de voisinage et aux excursions, je m'associais, mon travail fini, aux divertissements de la soirée. Après dîner, on faisait de la musique ou l'on jouait. La compagnie était nombreuse et agréable et Mme de Bursay excellait dans son rôle de maîtresse de maison. C'était une grande femme blonde, très élégante, très spirituelle, de la politesse la plus nuancée, mais aussi de la coquetterie la plus savante et je puis dire la plus impitoyable.

Oui, Mme de Bursay était le type même de la

coquette. Je m'en aperçus vite à la façon dont elle me fit comprendre qu'elle n'admettait point que l'on ne pas fût amoureux d'elle. Comme je n'avais aucune raison de me dérober aux soins qu'elle attendait de moi, je ne résistai pas à ses avances dont ma vanité s'accommodait fort, mais, malgré que j'en eusse adopté toutes les apparences, je n'étais pas véritablement épris de Mme de Bursay. Seulement j'étais flatté qu'elle me distinguât ainsi et des jalousies envieuses ou maussades que ce traitement favorisé suscitait autour de moi.

Parmi ceux que ma faveur auprès de Mme de Bursay exaspérait particulièrement était M. de Rauville, et, par une contradiction bien humaine, ce mécontent était le seul de mes rivaux pour qui je me sentisse une réelle sympathie. Bien plus, cette sympathie se mêlait de compassion et sincèrement j'eusse souhaité d'éviter à ce pauvre M. de Rauville le supplice qu'il endurait visiblement. Les coquettes sont souvent cruelles. C'était le cas de Mme de Bursay, car il y avait de la cruauté à torturer, comme elle le faisait, avec délices, ce malheureux M. de Rauville.

Nul homme moins que lui, d'ailleurs, n'était d'un caractère à supporter les tourments que lui infligeaient les manèges de Mme de Bursay. M. de

Rauville n'était plus jeune et, à son âge, les passions sont trop fortes pour se prêter à un pareil jeu. Elles vont devant elles avec trop de fougue et d'entêtement. Ajoutez à cela que M. de Rauville était de tempérament violent et sanguin, aussi peu propre que possible à la diplomatie amoureuse et incapable de se rendre compte que la conduite de Mme de Bursay à mon égard n'était peut-être envers lui qu'un stratagème pour l'affoler davantage.

Si j'eusse aimé réellement Mme de Bursay, ces manœuvres, sur lesquelles je ne m'illusionnais pas, auraient pu me faire souffrir, mais il m'était assez indifférent de servir ainsi d'appoint à son jeu. Les apparences de goût qu'elle montrait pour moi suffisaient à ma vanité. Je ne désirais rien de plus, aussi étais-je à même d'observer avec un parfait désintéressement les ravages que la passion produisait en M. de Rauville, mais, si visibles et si grands qu'ils fussent, j'étais loin de supposer l'événement qui se préparait.

Cependant la saison s'avançait. On était à la mi-novembre et la plupart des hôtes du château avaient regagné Paris. Je m'apprêtais à en faire autant et M. de Rauville parlait aussi de départ. A mesure que le moment approchait de quitter Mme de Bur-

say, M. de Rauville devenait plus sombre et plus désespéré. Il faisait de longues promenades solitaires dans le parc et rentrait les yeux farouches et le visage décomposé. Le dernier soir qu'il devait passer au château arriva enfin. Après dîner, Mme de Bursay chanta, puis, le piano refermé, elle proposa à M. de Rauville une partie de cartes.

Pendant qu'ils jouaient, j'eus le loisir d'examiner M. de Rauville et j'eus soudain l'impression que Mme de Bursay, en n'écoutant que les conseils de sa coquetterie, était allée trop loin. Tout, en M. de Rauville, montrait les signes d'une passion exaspérée : son visage congestionné, ses mains tremblantes, sa voix rauque. Il était évident que cet homme souffrait affreusement, et j'éprouvais le sentiment pénible d'être pour quelque chose dans sa souffrance. Ce malaise ne cessa pas tant que dura la partie. Lorsqu'elle eut pris fin et que Mme de Bursay se fut levée, M. de Rauville resta encore quelque temps assis à la table, immobile et silencieux, puis il saisit un paquet de cartes, les battit, les mêla et en retourna deux sur le tapis, qu'il considéra avec une attention singulière. Cela fait, il se leva à son tour, se dirigea vers Mme de Bursay, lui baisa la main et quitta le salon, sans avoir prononcé une parole.

A ce moment, j'eus conscience d'un malheur imminent. M. de Rauville venait sûrement de demander à ces cartes abattues de décider de sa destinée. Certes, j'étais vaniteux et égoïste, mais je n'étais pas méchant. Je regrettais de m'être prêté aux manèges de Mme de Bursay, sur le véritable sens desquels M. de Rauville s'était mépris. N'était-ce pas de mon devoir de le désabuser? Pourquoi ne lui parlerais-je pas ? Pourquoi ne lui avouerais-je pas que je n'aimais point Mme de Bursay? Qui sait si un mot de moi ne lui eût pas rendu l'espoir, ne l'eût point rassuré, mais, ce mot, il m'en coûtait de le dire. Ma vanité s'interposait. Je n'étais qu'un jeune homme et M. de Rauville, par son âge et sa situation, un homme considérable. Ma démarche ne risquait-elle pas de lui paraître ridicule et outrecuidante ? Et pourtant ce regard désespéré, ces mains tremblantes, cet air d'égarement, tout cela ne m'autorisait-il pas à tenter d'intervenir dans le drame que je pressentais et dont Mme de Bursay, par son impitoyable coquetterie, avait tendu les fils légers et redoutables?

Ce fut à Paris que j'appris la mort de M. de Rauville. Les journaux annonçaient que l'on avait retrouvé son corps dans une petite calenque de la côte de Provence. M. de Rauville avait dû tomber

de la falaise sur laquelle il se promenait. Accident? Suicide ? Les journaux s'abstenaient de commentaires. Pour moi, il était certain que M. de Rauville, fou d'amour et de jalousie, s'était tué et ni Mme de Bursay, ni moi, n'étions tout à fait étrangers à sa mort... Et, depuis lors, j'ai su que des choses que nous qualifions volontiers d'inoffensives peuvent produire des conséquences graves et même mortelles, car il n'est rien dans la vie qui n'ait des répercussions démesurées et inattendues, et s'il m'arrive quelquefois de mal penser des femmes, ce n'est pas, croyez-le bien, que je pense beaucoup mieux de moi-même...

PENDANT LE BRIDGE

Sous l'action du commutateur, les quatre bougies électriques posées sur les deux tables à jeu s'éclairèrent simultanément. Aussitôt, les conversations cessèrent. Avec empressement, les joueurs s'étaient dirigés vers les tapis verts et avaient pris leur place pour le taciturne combat auquel les avait conviés Mme de Guiry. Déjà, le silence précurseur de la « partie » succédait à l'animation des voix qui, un instant auparavant, se croisaient gaiement en interrogations et en répliques. Une gravité soudaine emplissait l'élégant salon où Mme de Guiry, après un dîner offert, chaque semaine, à quelques amis choisis, aimait que la soirée se prolongeât en vives causeries dans la fumée des cigarettes d'Orient et même des cigares de bonne marque. Mais, aujourd'hui, Mme de Guiry, par exception, donnait à jouer. Cette dérogation était due à la présence à Paris de son vieil ami M. Lecré, en congé de son ambassade et qui, diplomate de la vieille roche, était grand bridgeur devant l'Éternel..... En l'honneur de M. Lecré, Mme de Guiry avait rendu, pour un soir, à leur destination secrète les deux tables de marque-

terie qui semblaient étaler fièrement leur double plateau de drap fin.

Enfoncé dans son fauteuil, un excellent cigare aux lèvres, Pierre de Vernon se consolait tant bien que mal de cette nouveauté, quoiqu'elle dût avoir pour effet de le priver du plaisir qu'il prenait toujours à écouter Mme de Guiry. Ce soir donc, il n'aurait pas l'agrément de l'entendre parler de son prochain avec un mélange de clairvoyance et de fantaisie qui formait le principal attrait de sa causerie. Heureusement qu'il se dédommagerait en la regardant, et puis Pierre de Vernon ne pouvait s'empêcher de constater qu'à cause de M. l'ambassadeur le dîner avait été particulièrement soigné. De plus, le salon de Mme de Guiry, même lorsque l'on y joue au bridge, est toujours un lieu agréable aux yeux.

Aussi, Pierre de Vernon se préparait-il à savourer en silence la fin de son cigare et à réfléchir une fois de plus à la ressemblance qu'il avait remarquée entre Mme de Guiry et l'esquisse de Fragonard pendue au mur et qui représentait une charmante odalisque amenée au divan d'un gros Turc enturbanné. Certainement, Mme de Guiry, dans une vie antérieure, avait posé devant le peintre de cette scène si galamment orientale et que Pierre de Ver-

non eût fort souhaité voir se reproduire à son profit! Comme il commençait à s'abandonner à cette douce rêverie, une voix qui lui parlait à l'oreille le fit sursauter :

— Eh bien, mon pauvre monsieur de Vernon, vous non plus vous ne jouez pas au bridge? Tant pis pour vous, mon cher, vous allez être obligé de vous occuper d'une vieille dame à qui vous ne faites d'ordinaire guère attention.

Pierre de Vernon tourna la tête. Du fond de sa bergère, Mme d'Alban le considérait à travers le face à main. Mme d'Alban était une petite vieille ratatinée et gaie, la figure toute rose sous ses cheveux tout blancs. Parente éloignée de Mme de Guiry, elle lui servait de chaperon depuis son divorce. Pierre de Vernon fit tomber de l'ongle la cendre de son cigare :

— Comme vous êtes injuste, chère madame d'Alban! J'ai toujours eu pour vous beaucoup d'amitié. Et puis, je suis trop amoureux de Mme de Guiry pour négliger une personne aussi avant que vous dans ses bonnes grâces. Que diable, ce serait d'une singulière maladresse !

Mme d'Alban se mit à rire, d'un petit rire étouffé :

— Vous avez raison, monsieur de Vernon, je ne disais cela que pour vous taquiner. Eh bien !

où en êtes-vous avec ma nièce ? Hein, toujours au même point ? Que voulez-vous ! Je crains bien que la pauvre enfant hésite à engager de nouveau son cœur... et sa main. Sa première expérience l'a un peu découragée. Ce n'est pas que je ne lui vante vos mérites. Mais, dites-moi, comment se fait-il qu'un garçon accompli comme vous ne sache pas le bridge? Voyez les inconvénients de votre ignorance.

Et Mme d'Alban, de la branche de son face à main, montrait le gros M. Lemarnet assis à la table de Mme de Guiry et la contemplant d'un air extatique. Pierre de Vernon fit la grimace ; il détestait M. Lemarnet qui, tout gonflé de ses millions, faisait une cour assidue et stupide à Mme de Guiry. Mme d'Alban reprit :

— Alors, mon petit Vernon, vous ne savez aucun jeu de cartes?

Pierre de Vernon fit un geste de regret :

— Ecoutez, chère madame d'Alban, je vais vous faire une confidence. Si, je sais jouer à un jeu de cartes, seulement, voilà, c'est un jeu singulier pour lequel je ne puis pas trouver de partenaires. Tenez, allons dans le petit salon, je vous raconterai cela, et ainsi je n'aurai pas devant les yeux cet imbécile de Lemarnet, qui m'horripile avec ses airs béats.

Une fois installé dans le petit salon, en face de Mme d'Alban, Pierre de Vernon, ayant allumé un second cigare, commença en ces termes :

— La première partie de mon histoire remonte à cinq ou six ans. J'étais à Florence chez mes amis les Ruault, qui avaient loué à Bellosguardo une charmante villa pour y passer l'automne, si beau d'ordinaire en pays toscan. La villa était entourée d'un jardin délicieux d'où l'on avait une vue superbe sur Florence; seulement, durant mon séjour, sur Florence, sur le jardin, sur la villa ne cessèrent de tomber des torrents d'eau. Vous savez ce que c'est que la pluie italienne. Pas moyen, avec ce déluge, de mettre le nez dehors. Malgré le plaisir que nous avions à être ensemble, les journées ne laissaient pas de nous paraître longues, si bien qu'un après-midi quelqu'un proposa la distraction d'une partie de cartes. Ce projet m'embarrassa un peu et j'étais assez ennuyé d'être forcé de me dérober à ce qu'on attendait moi, quand je me souvins tout à coup que je devais être capable de tenir ma place à une table de bézigue. J'offris donc mes services. Mes amis eussent peut-être préféré le bridge ou le poker, mais le bézigue aussi a bien son charme et bientôt je me trouvai, cartes en main, en face de cette gentille Mme Ruault que vous avez connue et

qui est morte si tristement, l'an dernier, des suites d'un accident d'auto. Tenez, en vous parlant je revois encore sa jolie figure et je revois aussi l'étonnement qui s'y marqua lorsqu'elle s'aperçut que sa façon de jouer le bézigue et la mienne n'avaient aucun rapport entre elles. Evidemment, il y avait là quelque malentendu. Où pouvais-je bien avoir appris les règles bizarres que je prétendais appliquer? Et Mme Ruault me somma de m'expliquer et de lui donner le mot de cette énigme.

« Elle est bien simple, et je vais vous la dire comme je l'ai dite à Mme Ruault. Il faut donc que vous sachiez, chère madame d'Alban, que, plus heureux que beaucoup d'enfants, j'ai fort bien connu ma bisaïeule. La raison en est que cette excellente vieille dame mourut presque centenaire. Elle habitait une petite ville de province où, dans mon enfance, on me menait, chaque année, passer les mois d'août et de septembre. Cela dura jusqu'à la mort de mon arrière-grand'mère. J'avais une douzaine d'années lorsque l'événement se produisit, ce qui fait que je me souviens très bien de cette vénérable parente. C'était une personne remarquable. Quoique nonagénaire, elle ne souffrait, comme on dit, d'aucune infirmité. Elle marchait en s'appuyant sur une canne, mais elle marchait; elle

lisait en se servant de grosses lunettes, mais elle lisait; elle parlait d'une bouche édentée, mais elle parlait. On la citait dans toute la ville comme un bel exemple de longévité et je partageais l'admiration qu'elle inspirait. Je considérais avec respect et curiosité sa figure parcheminée, son tour de faux cheveux que coiffait une sorte de capote enrubannée, ses mains osseuses que recouvraient à demi des mitaines noires et qui tiraient avec vivacité l'étui à lunettes et la tabatière du fond d'un sac de taffetas à fleurs, ses mains encore promptes à faire glisser les jetons sur le tapis et à battre le paquet.

« Car elle était joueuse, mon excellente arrière-grand'mère, et c'était justement à l'heure de sa « partie » que l'on m'envoyait, chaque jour, la visiter. Ma bonne m'accompagnait. Je me rappelle qu'elle me soulevait de terre pour que je pusse tirer le pied de biche de la sonnette. A mon drelin, la vieille Claudine venait ouvrir. On entrait dans un vestibule dallé où il faisait toujours frais. Au départ de la rampe de l'escalier, s'arrondissait une boule de cuivre où j'aimais à contempler ma figure grimaçante et à laquelle j'accrochais mon chapeau et mon cerceau. De là, on passait dans le salon où ma bisaïeule faisait son bézigue avec une vieille amie.

« Mon arrivée les interrompait un instant. On m'embrassait, on me posait quelques questions, on m'offrait, dans une bonbonnière d'écaille parsemée de petites étoiles d'or, des pastilles de réglisse, puis ces dames se remettaient à jouer. Alors, assis sur un tabouret, le nez à la hauteur de la table, je m'intéressais aux savantes combinaisons auxquelles on se livrait devant moi. Je cherchais à les comprendre et à me reconnaître dans leur diversité. Mon ambition était de m'assimiler les règles de ce jeu, dont le nom seul piquait ma curiosité.

« Hélas ! chère madame d'Alban, c'est cette ambition qui m'a perdu. Pouvais-je me douter que ces respectables dames m'induisaient dans une erreur dont le hasard seul devait me désabuser un jour ?... Comment deviner que leur bézigue était un bézigue apocryphe et fallacieux ? Depuis des années, leurs mémoires affaiblies, leurs yeux usés, leurs mains tremblantes avaient substitué, peu à peu et sans s'en apercevoir, aux règles du jeu qu'elles croyaient naïvement pratiquer des usages de leur façon. Leur bézigue n'était plus le bézigue de tout le monde. Il était devenu pour elles un divertissement mystérieux et personnel qui leur appartenait en propre, qui n'avait pas cours ailleurs que dans ce salon provincial, autour de cette antique

table au drap déteint, et dont, assis sur mon tabouret, je recueillais la tradition falote et vaine. Tel tait, chère madame d'Alban, le seul jeu de cartes qui m'ait jamais intéressé. Aussi, voyez, comment voulez-vous que je tienne tête à un M. Lemarnet, pour qui le bridge et le poker n'ont pas de secrets et qui, de plus, possède quatre beaux millions et un physique avantageux ? »

Et Pierre de Vernon, découragé, posa dans le cendrier le cigare qu'il avait laissé éteindre :

— Et puis, chère madame d'Alban, de cette aventure d'enfance, il m'est resté quelque chose dans l'esprit. J'y retrouve assez l'image de ma destinée. Il m'a toujours manqué dans la vie de savoir jouer au jeu de tous; le mien a je ne sais quoi de chimérique et d'inutilisable.C'est ce qu'exprime fort bien notre charmante amie Mme de Guiry, quand elle dit de moi : « On ne peut pas tout à fait affirmer qu'il soit bon à rien, mais il est bien difficile d'être convaincu du contraire. » Alors, comment puis-je espérer de devenir autre chose pour elle que le spectateur sans importance de sa grâce et de sa beauté !

L'EX-VOTO

Ce ne fut pas sans une certaine surprise que la petite ville de Langon-les-Vignes apprit que M. de la Chalais recherchait en mariage Mlle Alice de Vernal.

La raison de cet étonnement provenait tout d'abord de ce que M. de la Chalais n'avait rien de particulièrement propre à faire un mari agréable. La quarantaine, en effet, ne lui avait épargné ni la calvitie, ni les rides, ni la goutte, pas plus qu'elle n'avait amélioré son caractère, de tout temps bougon et tracassier. Aussi parut-il assez singulier qu'une personne de l'âge et de la figure de Mlle de Vernal pût songer à lier sa vie à celle d'un pareil époux, d'autant que Mlle de Vernal passait pour ne pas être tout à fait indifférente aux attentions répétées du jeune et fringant M. de Gerville, qui était considéré à Langon-les-Vignes comme la fleur des pois de la localité.

Malheureusement, M. de Gerville, s'il avait pour lui sa jolie tournure et sa taille bien prise, ne possédait guère d'autre bien, ce qui inclinait fort les parents de Mlle de Vernal à préférer aux grâces

indéniables de M. de Gerville les qualités d'ordre matériel qui rendaient à leurs yeux M. de la Chalais un gendre infiniment plus avantageux. Leur opinion à ce sujet se traduisait auprès de leur fille par des instances destinées à lui faire partager leur point de vue et à la résoudre à un choix auquel sa raison devait se prêter à défaut de son cœur. Néanmoins, Mlle de Vernal hésitait à prendre une décision qui lui coûtait, et le débat eût traîné en longueur sans un événement qui en précipita brusquement la solution.

Ce fut à une fête chez la comtesse de Laurin que ledit événement se produisit. Mme de Laurin réunissait pour une « sauterie » les amies de sa fille Étiennette. Comme on était dans la belle saison, le jardin avait été illuminé de lanternes de couleur. Durant toute la soirée, M. de Gerville s'était montré ostensiblement assidu auprès de Mlle de Vernal, qui semblait préférer ces attentions aux empressements rébarbatifs de M. de la Chalais. Elle prouva, d'ailleurs, son sentiment à cet égard, en s'égarant avec M. de Gerville dans les détours d'un bosquet, au sortir duquel les deux amoureux se virent nez à nez avec l'irascible M. de la Chalais. Cette rencontre eut pour suite que la soirée ne s'acheva pas sans que M. de la Chalais ne trouvât l'occasion,

sous un prétexte futile, de se prendre de querelle avec M. de Gerville, qui, le lendemain matin, reçut, à son réveil, la visite des témoins de son rival.

M. de Gerville n'était pas homme à se dérober à une pareille ambassade. Il tirait du pistolet comme un ange, et la provocation de M. de la Chalais lui donnait le choix des armes. M. de la Chalais fut rapporté chez lui avec une balle dans le genou, et si malencontreuse que les médecins jugèrent nécessaire l'amputation du membre si dextrement fracassé.

Quand on sut, à Langon-les-Vignes, que M. de la Chalais serait désormais infirme, les gens bien informés qui, en province, se font forts de n'ignorer rien des sentiments du prochain, même dans ce qu'ils ont de plus intime, déclarèrent que le mariage déjà incertain de M. de la Chalais et de Mlle de Vernal en devenait des plus aventuré ; mais leurs pronostics furent bientôt démentis, car l'on ne tarda pas à apprendre que Mlle de Vernal venait d'annoncer à ses parents qu'elle n'aurait jamais d'autre époux que M. de la Chalais, ce dont M. et Mme de Vernal se récriaient fort. Mais, de même que Mlle de Vernal ne tenait auparavant guère compte de leurs instances, elle ne voulait à présent

rien entendre de leurs objections. Il est vrai qu'elle avait pour motif secret à sa conduite de n'avoir pas été, par ses coquetteries avec M. de Gerville, étrangère à ce qui était arrivé à M. de la Chalais, et qu'elle entendait, en quelque sorte, réparer ainsi le dommage qu'elle avait causé. Si bien qu'un beau midi, quelques mois après, toute la société de Langon-les-Vignes se réunissait à l'église pour y voir entrer Mlle de Vernal en blanc costume de mariée et pour l'en voir ressortir, au bras de M. de la Chalais, dont la jambe de bois sonnait sur les dalles plus rudement que la hallebarde du suisse.

Tout autre que M. de la Chalais se fût attendri d'un procédé si noble, si généreux et si délicat, mais M. de la Chalais ne tombait point dans ces sensibleries. La pauvre Alice de Vernal s'en aperçut bien vite, et elle découvrit bientôt que le caractère de son mari n'était pas de ceux qui se laissent aller à la reconnaissance et aux autres billevesées de même espèce. Non seulement M. de la Chalais se montra en ménage ce qu'il était partout, c'est-à-dire insupportable, mais il joignit à ses façons ordinaires celle d'un véritable tyran domestique. Mme de la Chalais put faire l'épreuve de sa dureté, de son avarice et de maints autres dons exquis de sa nature. Soupçonneux, égoïste, bru-

tal, M. de la Chalais mit promptement sa femme au rang des plus malheureuses de la contrée. Il ne lui épargna aucune avanie et la réduisit à une servitude qu'il ne se cachait pas de lui imposer et dont il lui prodiguait des marques éclatantes.

Mme de la Chalais, si elle eût voulu se soustraire à cette tyrannie, aurait pu compter sur la faveur de l'opinion publique, mais cette sympathie n'eut jamais l'occasion de se montrer ouvertement, tant Mme de la Chalais donna l'exemple de la plus admirable résignation. Jamais une plainte, un regret ne s'échappèrent de ses lèvres. Pas une fois elle ne laissa entendre à qui que ce fût que le sort ne l'eût pas comblée. Aussi la saluait-on avec un respect infini, quand on la voyait, vêtue comme la plus mince bourgeoise, se rendre à quelque messe matinale.

Car c'était le seul instant où son tyran se relâchât de sa surveillance. En effet, hors ces visites quotidiennes à la petite chapelle Saint-Julien, la journée de Mme de la Chalais appartenait au bon plaisir de son morose époux. M. de la Chalais ne laissait nulle trêve à sa victime. Même lorsqu'elle n'était pas avec lui, Mme de la Chalais ne pouvait oublier son mari. Le pilon de la redoutable jambe de bois retentissait dans toute la maison. M. de la Chalais

s'en servait comme d'un signal et d'un avertissement. A l'appel du lourd bâton de frêne, Mme de la Chalais accourait. D'année en année, d'ailleurs, les exigences de M. de la Chalais devenaient plus incohérentes et plus despotiques, mais sa méchanceté n'atteignit tout son plein que lorsque la maladie l'obligea à garder le lit. Adossé à ses oreillers, sa jambe de bois placée sur les couvertures, le terrible homme en usait comme d'une massue, et plus d'une fois il la fit tournoyer au-dessus de la tête de Mme de la Chalais, quand elle tentait de le soulager en ses infirmités.

Cependant, les adversités conjugales de Mme de la Chalais touchaient à leur fin. Le moment arriva où M. de la Chalais cessa ses moulinets et où la maison, qui avait pendant vingt ans retenti de ses bourrades, de ses colères et de ses fracas, demeura enfin silencieuse. M. de la Chalais était mort et bien mort; mais, malgré la certitude où elle était de sa délivrance, la pauvre Mme de la Chalais n'en pouvait croire ses yeux et ses oreilles.

Il lui semblait à chaque instant que le tyran de sa jeunesse allait se relever de sa couche, et c'est en vain qu'elle considérait la redoutable jambe de bois, désormais inoffensive, qui reposait dans un coin de la chambre mortuaire. Quoi, elle ne l'enten-

drait plus frapper le parquet ou heurter aux marches de l'escalier ! Cela passait son imagination.

Son amie, Etiennette de Laurin, devenue Mme de Gerville, et que, depuis ce mariage, elle n'avait naturellement plus revue, la surprit en cette contemplation et en ces pensées. A la nouvelle de la mort de M. de la Chalais, Etiennette de Laurin était accourue auprès d'Alice de Vernal. Les deux femmes tombèrent aux bras l'une de l'autre. Soudain Mme de la Chalais poussa un cri d'épouvante. A la vue de ces épanchements, la jambe de bois avait dégringolé sur le plancher avec un bruit formidable, comme si M. de la Chalais, tout mort qu'il fût, eût voulu, une dernière fois encore, faire le bourru et le tyran. Mais Étiennette de Gerville n'était pas femme à se laisser décontenancer, même par des manifestations d'outre-tombe. Aussi lorsqu'elle sortit de chez Mme de la Chalais, après que cette dernière se fut remise de l'évanouissement que lui avait causé la terreur de cet algarade posthume, Mme de Gerville emportait-elle sous son manteau la jambe de bois de feu M. de la Chalais, qui dut s'en aller dans la tombe privé de cet accessoire ligneux.

« Faute de quoi, disait plus tard, en riant, Mme de Gerville, ce vieux forban eût été fort capable de

s'en servir pour simuler le fantôme et pour venir tourmenter sa malheureuse veuve, qui méritait de goûter un repos bien gagné. Mais comme je ne savais trop que faire de ce trophée, je pris le parti de le suspendre en ex-voto dans la petite chapelle de Saint-Julien, où, depuis lors, il se balance à la voûte, encore tout furieux du bon tour que je lui ai joué. »

Telle fut l'histoire que me raconta un jour la vieille Mme de Gerville. Elle en savait bien d'autres sur les gens de Langon-les-Vignes, dont elle était la chronique vivante et où elle promène encore sa silhouette de fée carabosse, en capote à fleurs et en douillette de taffetas puce...

L'ACACIA

Lorsque M. Jules Durant s'éveilla, il devait être de fort bon matin, car, dès qu'il se fut mis sur son séant, les cornes du foulard dont il s'entourait la tête pour dormir ne dessinèrent sur le mur qu'une ombre pâle et incertaine. En effet, les persiennes de la fenêtre, qu'il avait gardée entr'ouverte, ne laissaient pénétrer dans la chambre qu'une lumière encore faible. Elle permettait cependant que M. Jules Durant pût lire distinctement l'heure marquée au cadran de sa montre. M. Jules Durant y constata qu'il était un peu moins de cinq heures. Cette indication concordait parfaitement avec le silence qui régnait dans la maison. Augustine, la vieille cuisinière, n'était pas encore levée.

Elle ne faisait en cela que suivre l'exemple que lui donnaient les habitants de la paresseuse petite ville de Blinval-sur-Arranche. A cinq heures du matin, Blinval et les Blinvallois reposaient encore d'un profond sommeil. M. Jules Durant avait beau, du fond de son lit, tendre l'oreille aux bruits du dehors comme à ceux du dedans, il n'entendait ni un roulement de charrette dans la rue, ni un cla-

quement de talons sur le trottoir, ni aucun murmure de voix. Seul, le tictac régulier de sa montre animait la paix de la maison.

Après avoir suivi un instant du regard la marche double des aiguilles, M. Jules Durant allait replacer l'objet sur sa table de nuit, quand un léger souffle d'air lui caressa les narines d'une bouffée de parfum. Au contact odorant, la bonne figure ronde et grasse de M. Jules Durant s'épanouit d'aise. Il respira avec une attentive gourmandise cette aubaine matinale et printanière. Elle lui rappelait que la belle saison était enfin venue et que, depuis quelques jours, le gros acacia, qui dressait sur la petite place son tronc rugueux et son feuillage délicat, était de nouveau couvert de fleurs. A cette pensée, M. Jules Durant n'y put tenir et, le madras au front, les pans de sa chemise lui battant les mollets, il sauta à bas de son lit et courut, pieds nus, à la fenêtre pour contempler la floraison tant attendue de son arbre favori.

L'acacia de M. Jules Durant était un bel arbre en pleine force et que nourrissait une sève généreuse, ainsi que l'attestaient la riche abondance et le vigoureux parfum de ses fleurs. Avec une fontaine dont le bassin, le plus souvent à sec, s'agrémentait, à son centre, d'un sujet en zinc, il composait le princi-

pal ornement de la place Martin-Grivoire, nommée ainsi en mémoire d'un citoyen de Blinval qui s'était illustré dans la politique en siégeant vingt ans à la Chambre sans y avoir jamais ouvert la bouche, et qui avait doté les Blinvallois de cette fontaine aussi parcimonieuse d'eau qu'il s'était montré lui-même avare de paroles. Cette place Martin-Grivoire, à peu près carrée et de proportions modestes, avait l'honneur d'être encadrée par les demeures des principaux fonctionnaires de Blinval, tandis que la bourgoisie riche et l'aristocratie du lieu—car Blinval possédait des représentants de l'une et l'autre de ces castes — préféraient le quartier dit des « Deux-Ponts », sans doute parce qu'il n'en n'existait qu'un seul, l'Arranche ayant emporté l'autre, un jour d'inondation. Si donc M. Le Varriseur et M. Rabondois voisinaient aux « Deux-Ponts » avec la baronne de Bourjaud et avec MM. de Contrie et du Beloir, le percepteur des contributions directes, M. Rebin, et le conducteur des ponts et chaussées, M. Frilaine, logeaient place Martin-Grivoire où habitait également le notaire, maître Vardat, qui cumulait ses fonctions basochiennes avec le mandat civique de maire de Blinval-sur-Arranche et de conseiller général de l'arrondissement.

M. Jules Durant, accoudé à l'appui de la fenêtre dont il avait repoussé les persiennes, pouvait, tout en contemplant l'acacia situé presque en face de lui, à un angle du terre-plein de la place, apercevoir à sa droite, en se penchant un peu, les panonceaux de Me Vardat. Ces panonceaux, M. Jules Durant ne les considérait jamais sans un involontaire retour vers le passé et sans une certaine bienveillance. En effet, depuis trois ans que M. Jules Durant était venu s'établir à Blinval, M. Vardat était l'un des Blinvallois avec lesquels il entretenait les relations les plus suivies. De plus, c'était à M. Vardat qu'il devait de s'être logé place Martin-Grivoire et d'être ainsi à portée de jouir, dès les premiers jours du printemps, de la verdure de l'acacia dont il savourait en ce moment avec délices l'odeur fleurie. Néanmoins, malgré le plaisir qu'il prenait à ce régal odorant, M. Jules Durant s'était souvenu qu'il était en chemise et pieds nus, et il avait regagné son lit où il continuait ses réflexions en attendant que la vieille Augustine, dont le pas lourd rôdait à présent dans la maison, lui apportât son café au lait.

Tout en songeant ainsi avec recueillement aux circonstances déjà lointaines de son arrivée à Blinval, M. Jules Durant remontait insensiblement le

cours de son existence et se rappelait les événements qui l'avaient déterminé à choisir cet endroit de la terre plutôt qu'un autre pour y terminer ses jours dans une paix dont la certitude avait été le principal but de sa vie et de ses travaux. C'étaient l'exemple et la leçon paternels qui avaient décidé de la ligne de conduite adoptée délibérément et rigoureusement poursuivie par M. Jules Durant. Lorsque, à quinze ans, il avait vu son père, employé depuis plus de quarante années à la Banque de France, prendre sa retraite avec une pension de deux mille deux cents francs et végéter dans la triste situation du petit rentier parisien à qui ses étroits revenus imposent toutes les privations d'une misère décente mais quotidienne, Jules Durant s'était juré de se préparer de toutes ses forces, pour plus tard, une vieillesse différente. Non que le jeune Durant souhaitât de s'éteindre dans l'opulence ! C'étaient là des rêves qu'il laissait volontiers à d'autres. Son ambition était plus modeste et plus facilement réalisable. Jules Durant avait en lui l'étoffe d'un sage. Ses vœux n'allaient pas au delà du désir d'une honnête aisance qui lui assurât, l'âge venu, le repos et la tranquillité. Jules Durant avait donc, d'avance, marqué ainsi une borne à son effort. Il voulait, à soixante ans, posséder, en toute propriété, le capi-

tal d'une rente de six mille francs, moyennant quoi il se faisait fort de n'avoir à se priver de rien et de n'avoir rien à demander à personne. Seulement, pour amasser ces six mille livres de revenu, il fallait risquer un enjeu et prendre une résolution héroïque. Jules Durant, s'il voulait avoir quelque chance de réaliser son dessein, devait renoncer à entrer dans une administration publique. L'indépendance de ses vieux jours, il ne pouvait la devoir qu'à des entreprises privées. Jules Durant ne serait jamais fonctionnaire.

Ce fut en ce renoncement qu'on peut dire qu'il fit preuve d'héroïsme. Il y a un véritable courage, pour un jeune Français, timide et routinier, à sacrifier, en vue d'un résultat, en somme problématique, la sécurité des filières administratives. Tel fut pourtant le cas de Jules Durant et il y eut d'autant plus de mérite que la nature ne l'avait pas doué d'aptitudes pour les carrières libérales. Jules Durant n'avait ni la langue d'un avocat, ni la cervelle d'un médecin. Il n'était non plus guère propre aux métiers industriels, à la lutte commerciale. Il lui fallait pourtant chercher sa subsistance dans une des nombreuses professions que l'on pourrait nommer les professions aléatoires, et, pour s'y tirer d'affaire et y réussir, il ne possédait guère les qualités requises.

A dix-huit ans, quand son père mourut, Jules Durant était un gros garçon joufflu, court sur pattes et sans prestance. Ajoutez-y qu'il manquait de bagout et d'entregent. Il ne pouvait compter sur aucun appui. Ses seules armes étaient sa patience, sa sobriété, son obstination. Notez de plus que, sans être tout à fait un malchanceux, Jules Durant était un peu ce que l'on appelle un « guignard ». Non pas qu'il eût eu à subir de grands malheurs et de véritables catastrophes, mais les événements prenaient un pernicieux plaisir à de minutieux attentats contre sa personne et ses entreprises. Tous ces menus déboires, tous ces petits mécomptes n'étaient pas parvenus cependant à faire de lui un pessimiste. Au contraire, il avait conservé une admirable et naïve confiance envers les hommes. L'excellent Jules Durant ne croyait guère à la malice et à la méchanceté du prochain. Il niait très sincèrement que personne eût jamais cherché à lui nuire, et ne convenait pas qu'on eût jamais usé envers lui de mauvais procédés. Sa parfaite loyauté ne voyait nulle part chez autrui la fourberie ni le mensonge. Plutôt que de reconnaître qu'on lui avait manqué de parole, il excusait le menteur en s'accusant de l'avoir mal compris ou de s'en être mal fait comprendre.

Et, en somme, Jules Durant avait raison d'être et de penser ainsi. La vie, en son ensemble et malgré ses anicroches, ne lui avait pas été particulièrement mauvaise puisqu'il en avait obtenu, en fin de compte, ce qu'il en avait le plus désiré. Certes, il s'était donné du mal. Il avait trimé, sué, couru. Il avait été obligé de contraindre sa nature foncièrement timide et réservée. Il avait sacrifié ses goûts, qui eussent été plutôt casaniers. Courtier d'assurances, représentant de commerce, il avait passé la plus grande partie de son temps dans la rue, en courses fatigantes et en démarches ennuyeuses. Doux et timide, il avait dû faire usage de brusquerie et d'insistance. Il lui avait fallu discuter et convaincre. Homme de famille et de foyer, il n'avait connu, pendant quarante ans, que la gargote et le garni. Il était demeuré célibataire par raison et chaste par économie. Oui, mais à tout cela il y avait une compensation. Après tant d'années de travail et de privations, Jules Durant avait réalisé son rêve, ce qui est bien rarement accordé à qui que ce soit, même lorsque ce rêve est médiocre et raisonnable. A soixante ans, il possédait les six mille francs de rente qui devaient assurer le repos de sa vieillesse, et il avait pu accomplir le projet qui était le complément du programme qu'il s'était

tracé : se retirer en province, dans une maison à lui, dans une petite ville tranquille où il pourrait se promener à petits pas, sans risquer d'être bousculé par les passants et d'où, vers le soir, il pourrait sortir, la canne à la main, pour aller faire une promenade à travers champs, en écoutant les oiseaux chanter dans les arbres leur chanson d'adieu, et en mâchonnant une fleurette cueillie au revers du talus !...

A cette pensée, M. Jules Durant s'était retourné dans son lit. Une douce odeur pénétrait dans la chambre. Décidément l'acacia embaumait. A son parfum se mêlerait bientôt l'agréable arôme du café matinal, qu'Augustine ne tarderait pas à apporter. Et M. Jules Durant écoutait avec plaisir le bruit du balai d'Augustine dans l'escalier. M. Jules Durant en éprouvait une véritable satisfaction. Cet escalier était « son escalier »; cette maison était « sa maison » ! Recroquevillé sous les draps, il goûtait une égoïste sensation d'escargot dans sa coquille. Il était propriétaire d'un immeuble comme son voisin et ami le notaire Vardat. C'étaient les deux logis les mieux situés de la place Martin-Grivoire, les plus proches de l'acacia. Qu'il avait donc eu raison de venir s'établir à Blinval et comme il se félicitait du hasard qui l'y avait amené !

Car c'était le hasard qui avait fait de M. Jules Durant l'un des notables citoyens de Blinval. Résolu à quitter Paris, il s'était ouvert de son projet à son vieil ami Leroux. Leroux, chef de rayon au *Bon Marché*, aurait voulu faire de même, d'autant que, s'il lui arrivait jamais de pouvoir lâcher la boîte, il savait bien où il irait planter ses choux. Il connaissait un bijou de petite ville appelée Blinval, quelque chose de coquet et de frais, dans un pays de jardins et de bois et pas trop loin de Paris encore. C'est là qu'il ferait bon vivre et se reposer, mais, quand on a de la marmaille et une femme qui veut faire la dame, est-ce qu'il y a moyen de mettre un sou de côté? Cette conversation frappa vivement Jules Durant. En revenant de chez Leroux, son parti fut pris. En route, il acheta un indicateur des chemins de fer. Au haut d'une page, il avait trouvé le nom de Blinval, s'était reporté à l'horaire et, le surlendemain, il prenait son billet pour cette destination. Seulement l'excellent Jules Durant ne s'était pas aperçu que le Blinval vers lequel il se dirigeait était précédé sur l'indicateur de plusieurs autres localités du même nom, orthographiées un peu différemment, dont la liste occupait le bas de la page précédente et parmi lesquelles figurait le Blinval préconisé par le sieur

Leroux! Ce qui fit qu'en approchant de son Blinval à lui, M. Jules Durant fut quelque peu étonné de ne pas découvrir les jardins et les bois dont lui avait parlé son ami Leroux.

Néanmoins, tel qu'il était, le Blinval où le sort l'avait conduit plut, dès l'abord, à M. Jules Durant, qui n'apprit son erreur que plus tard, par une lettre narquoise de Leroux, laquelle ne fut pas très à son goût et mit fin aux relations des deux amis, Durant y ayant répondu assez vertement. Blinval-sur-Arranche valait bien les autres Blinval, et puisqu'il avait trouvé celui-là, il s'en tiendrait à sa trouvaille!

Il y a, dans toute la France, d'innombrables petites villes qui sont charmantes. Selon la région, que ce soit en plaine ou dans la montagne, auprès d'une rivière ou au bord de la mer, au milieu des bois ou des prairies, au flanc d'un coteau ou au creux d'une vallée, elles ont chacune leur grâce particulière et offrent au passant quelque aspect pittoresque ou engageant. Elles donnent l'idée d'y vivre quelques jours ou longtemps. Elles demeurent dans la mémoire et y laissent une agréable image. Or, parmi toutes les petites villes de France, Blinval est peut-être l'une des seules qui réalisent le miracle d'être absolument dépourvues de toute

espèce d'intérêt. Cette qualité spéciale lui vient non seulement d'elle-même, mais encore du pays où elle est située. Blinval occupe un site d'une médiocrité vraiment exceptionnelle. Dès ses approches, cette médiocrité commence à se faire sentir. Aux alentours de Blinval, la couleur de la terre est vilaine, le feuillage des arbres est maigre, leur forme disgracieuse. L'horizon est dénué de toute harmonie. La rivière, que suit la ligne du chemin de fer, fait des courbes gauches et mal tracées. Elle roule une eau opaque et glaiseuse. Les fermes dispersées dans la campagne y sont mal posées. Quant à Blinval même, il est en parfait accord avec tout ce qui l'entoure.

Imaginez une petite ville de trois mille huit cents habitants et sans aucune sorte de pittoresque; des rues quelconques, bordées de maisons sans caractère, sans âge et sans particularités. Blinval ne compte pas d'autres édifices que sa gare, son hôtel de ville, ses écoles et son église moderne, rebâtie, il y a une trentaine d'années, par un architecte ignare qui en a fait une chose insignifiante et vulgaire, avec un autel de la rue Saint-Sulpice et des vitraux couleur d'urine. Ah ! elle n'a rien, l'église de Blinval, de ce charme intime que possède la plus pauvre église du village en son humble parure

de vieille pierre et de plâtre usé ! D'ailleurs, non seulement Blinval n'a pas d'église ancienne, mais encore on n'y rencontre aucun vestige du passé. Pas un vieux pont, pas un bout de vieux murs, pas un débris de tour, pas un reste d'ancien logis, pas une enseigne amusante, pas une ruelle tortueuse, pas une antique borne ébréchée ! Blinval ne contient exactement aucun souvenir d'autrefois. On semble l'avoir acheté, de toutes pièces, dans une fabrique au rabais, où il aurait été exécuté avec des laissés pour compte. On dirait qu'on l'a placé, là, n'importe comment, pour s'en débarrasser. Il ne se rattache à rien. Il n'a même pas ces gentilles coquetteries que montrent parfois les villes neuves et qui font leur pardonner leur nouveauté.

Et, néanmoins, M. Jules Durant se souvenait non sans plaisir de son arrivée à Blinval. Plus de trois années s'étaient écoulées depuis le jour où, après s'être enquis à l'hôtel de l'étude du notaire, il avait, pour la première fois, sonné à la porte de Me Vardat. Ce coup de sonnette avait été son premier acte décisif de rentier, et chaque fois qu'il retournait chez M. Vardat, il éprouvait de nouveau cette impression d'indépendance et de bien-être. D'ailleurs, M. Vardat l'avait séduit dès l'abord par la rondeur et la bonhomie de son accueil qui con-

trastaient avec l'aspect cossu et sérieux du cabinet de travail où le notaire donnnait ses audiences. Lorsque M. Jules Durant avait exposé à Me Vardat son intention d'acquérir une maison à Blinval et de s'y fixer, le notaire l'avait fort encouragé à mettre ce projet à exécution. Le séjour de Blinval était tout à fait le séjour qui convenait à un homme comme M. Jules Durant, et M. Vardat avait vanté les avantages de la petite ville qu'il avait l'honneur d'administrer municipalement. Blinval offrirait à son nouvel hôte toutes les ressources désirables et même certaines distractions de société qui n'étaient pas à dédaigner. Les familles de Blinval étaient accueillantes et M. Jules Durant ne manquerait pas de s'y créer de cordiales relations. De plus, Blinval n'était qu'à trois quarts d'heure en chemin de fer de Saint-Granvier. A Saint-Granvier, il y a une très belle salle de théâtre où des troupes de passage donnent souvent des représentations très appréciées, et les bals de la Préfecture sont réputés. Enfin, l'élégante station thermale de Journy-les-Bains est également à proximité. Certes, M. Jules Durant ne pourrait trouver mieux que Blinval pour y établir ses pénates et M. Vardat l'y aiderait de toute son expérience professionnelle.

M. Jules Durant avait été fort satisfait de cette

première entrevue avec Me Vardat. Dès le lendemain, il avait commencé la visite des immeubles que lui avait indiqués le notaire. De toutes les maisons qu'il examina, celle de la place Martin-Grivoire lui plut davantage. Elle était de bonne apparence, quoique modeste, bien distribuée et d'un prix abordable. Certes, M. Jules Durant eût peut-être souhaité qu'elle comportât un petit jardin, mais les jardins manquaient à peu près complètement à Blinval. Les Blinvallois n'avaient pas l'âme rustique. Seule la baronne de Bourjaud, aux « Deux-Ponts », entretenait une serre où elle cultivait des plantes grasses, ce qui était, sans que l'on sût bien pourquoi, un éternel sujet de plaisanteries sur son compte. Du reste, Blinval ne possédait pas le moindre square, pas la moindre promenade ombragée. Quand les Blinvallois voulaient prendre l'air, ils l'allaient respirer sur la grand'route. Ce dédain botanique était un trait du caractère local. Le seul arbre de la ville était l'acacia de la place Martin-Grivoire. M. Jules Durant en jouirait de sa fenêtre. Enfin l'acte de vente de la maison fut passé.

Les quelques aménagements nécessaires exécutés, M. Jules Durant l'avait meublée sommairement, et, un mois après son arrivée à Blinval, le nouveau propriétaire s'y était installé. Ce jour-là,

il fut invité chez les Vardat. Mme Vardat qui, en même temps que la femme la plus élégante de Blinval, passait aussi pour en être la ménagère la plus accomplie, avait bien voulu céder à M. Jules Durant sa cuisinière Augustine, qui devenait trop vieille pour le service d'une maison aussi considérable que celle des Vardat, mais qui était parfaite pour tenir le ménage d'un célibataire.

Si M. Jules Durant conservait bon souvenir des débuts de son séjour à Blinval, il ne pouvait, tout de même, s'empêcher de reconnaître qu'il s'y était senti quelque peu dépaysé et qu'il n'était pas sans y avoir éprouvé quelque ennui. Les journées lui avaient souvent paru longues, de son lever à son coucher, de l'heure où Augustine lui apportait son café au lait à l'heure où elle lui montait sa boule d'eau chaude. En dehors de M. et de Mme Vardat, M. Jules Durant ne connaissait personne à Blinval. Sur le conseil de M. Vardat, il avait fait quelques visites qui lui avaient été poliment rendues, mais les relations en étaient demeurées là. Avant d'être adopté par les Blinvallois, il fallait que M. Jules Durant accomplît son stage. Du reste, M. Jules Durant n'était pas autrement fâché de sa solitude. Il était venu à Blinval pour y vivre tranquille et il y vivait dans une paix parfaite. Comme on était en

hiver et que le temps était mauvais, M. Jules Durant passait de longues heures à sa fenêtre à contempler le cailloutis de la place Martin-Grivoire, et c'était dans ses contemplations hivernales qu'il avait commencé à lier amitié avec son voisin l'acacia.

Ce fut par un jour de vent que M. Jules Durant ressentit pour l'acacia de la place Martin-Grivoire un sympathique intérêt. Une véritable tempête s'était déchaînée sur Blinval. La bourrasque emplissait la ville d'une rumeur gémissante, détraquait les girouettes, disloquait les volets, arrachait des tuiles et confinait dans leurs maisons les Blinvallois ahuris. Aucun passant ne s'aventurait dans les rues et la place Martin-Grivoire était encore plus déserte que de coutume. M. Jules Durant, pour s'occuper, avait essayé de lire son journal, mais le fracas de l'ouragan lui causait des distractions continuelles. De son fauteuil, qu'il avait poussé vers la fenêtre afin d'y voir plus clair, M. Jules Durant considérait alternativement le ciel chargé de nuages et les tourbillons de poussière qui se formaient sur la place; mais bientôt l'acacia accapara toute son attention. Le pauvre arbre en voyait de dures. Son tronc secoué tremblait aux rafales. Ses grosses branches s'agitaient en geignant et ses petites se démenaient avec une véritable frénésie comme pour

demander secours. Parfois, on eût dit que le vent allait le déraciner ou le briser et M. Jules Durant, peu à peu, se passionnait pour cette lutte. Elle lui semblait confusément une image des difficultés de sa propre vie, et quand l'arbre avait résisté à quelque bel assaut aérien, il en éprouvait une vague fierté et était sur le point d'applaudir à cette défense héroïque.

D'ailleurs, l'acacia s'obstinait vaillamment et faisait bonne contenance. Il se comportait adroitement et courageusement. Il semblait doué d'intelligence. Il soutenait avec conviction les attaques de son ennemi invisible. Les péripéties de ce combat singulier avaient duré assez longtemps et M. Jules Durant les avait suivies avec une attention sans défaillance, jusqu'à l'heure où la nuit était tombée et où la vieille Augustine avait apporté la lampe. Jamais une journée n'avait passé pour M. Jules Durant avec une pareille rapidité, et, toute la nuit, il rêva du spectacle qu'il venait d'avoir sous les yeux. Aussi dormit-il assez mal et s'éveilla-t-il à plusieurs reprises en croyant entendre le craquement décisif. Le matin, à peine réveillé, son premier soin fut de courir à la fenêtre. Oh bonheur ! l'acacia était toujours debout ! Il avait bien perdu quelques branchettes, mais l'avantage lui

restait. Quant au vent, il était parti et avec lui il avait emmené les sombres nuages qui, la veille, lui faisaient cortège et qui se bousculaient en désordre dans le ciel au-dessus de Blinval. A présent, un clair soleil d'avant-printemps faisait de son mieux pour égayer la triste petite place Martin-Grivoire. L'acacia triomphant y chauffait son tronc meurtri et étendait sur l'azur ses branches endolories. Et M. Jules Durant avait éprouvé à ce spectacle une véritable joie. Son cœur s'était dilaté d'aise. Il aurait voulu clamer cette victoire dans tout Blinval. Maintenant, il y avait un ami.

Aussi fut-ce pour lui une véritable fête quand, quelques semaines après, l'acacia commença à se couvrir de feuilles. Avec quelle sollicitude attentive M. Jules Durant n'avait-il pas suivi les progrès du héros de la place Martin-Grivoire ! Mais son enthousiasme fut à son comble lorsqu'au feuillage se mêlèrent de belles grappes de fleurs parfumées. Il ne se lassait pas de les admirer, et, pour en mieux respirer l'odeur, il gardait sa fenêtre ouverte pendant la nuit, ce qui contrariait ses principes d'hygiène, mais il s'en remettait à son madras du soin de le garantir des fraîcheurs nocturnes. Cette imprudence pouvait avoir pour conséquence quelque bon rhume de cerveau; l'amour a toujours fait com-

mettre des folies, et c'était de l'amour que Jules Durant éprouvait, sous une forme inattendue, pour ce bel acacia, paré de fleurs comme une fiancée et qui lui présentait ses bouquets odorants. Aussi, l'époque de la floraison passée, M. Jules Durant ne cessa-t-il de témoigner sa reconnaissance à l'objet de son amour. L'été, plus d'une fois, dans les mois de sécheresse, M. Jules Durant, en amoureux attentif, sortit, pendant la nuit, de son logis, pour aller arroser le pied de son arbre chéri. Il faisait cela en se cachant, car il craignait que la vieille Augustine se moquât de lui et il serait mort de honte si M. Vardat l'avait surpris dans cette occupation agreste.

M. Jules Durant, en effet, avait essayé, à plusieurs reprises, de communiquer au notaire son admiration pour l'acacia de la place Martin-Grivoire, mais M. Vardat avait fait la sourde oreille aux insinuations, d'ailleurs voilées, de son client, administré et ami. Loin d'apprécier à sa juste valeur l'arbre solitaire de Blinval, il le considérait plutôt comme une anomalie fâcheuse qu'une bonne voirie eût pris à cœur de faire disparaître. A quoi rimait, sur la correcte place Martin-Grivoire, cet acacia poussé là, on ne savait comment ni pourquoi ? Si encore il avait eu son pendant, le

goût si français pour la symétrie eût été satisfait. Et M. Vardat haussait dédaigneusement les épaules. Qu'on lui parlât plutôt de la fontaine sans eau, de son bassin à sec avec son sujet en zinc ; c'était là un monument digne de Blinval ! Aucune de ces deux opinions ne correspondait à celles de M. Jules Durant. La fontaine lui était indifférente et il adorait l'acacia. Comme tous les amoureux, M. Jules Durant était timide. Il s'était donc contenté de garder pour lui ses sentiments, mais il fallait bien toute l'autorité du notaire pour que celui-ci ne fût pas déconsidéré aux yeux de M. Jules Durant par une pareille façon de penser.

C'était, en effet, un homme important que Me Vardat, et il occupait à Blinval une situation prépondérante. Ayant acheté, une quinzaine d'années auparavant, une des deux études de la ville, il l'avait amenée à un haut degré de prospérité. Peu à peu, le notaire rival avait vu diminuer sa clientèle. Son étude était à présent presque abandonnée. Toutes les affaires lucratives passaient à Me Vardat, et son confrère, Me Pénissier, ne conservait plus que des broutilles. De toute la société aristocratique et bourgeoise de Blinval, seule la baronne de Bourjaud était demeurée fidèle à Me Pénissier. Cette dame, qui avait pour passion dominante la culture en

serre des cactus, des aloès et autres plantes grasses et piquantes, manifestait une sympathie intraitable pour Me Pénissier, dont le principal souci était une collection minéralogique qu'il comptait laisser après lui à l'ingrate ville de Blinval, qui n'en avait d'ailleurs que faire. Absorbé par ses classifications et ses étiquetages, Me Pénissier ne déployait à sa fonction qu'une activité médiocre, tandis que Me Vardat était un esprit plein de ressources et d'expédients. L'aspect des deux notaires contrastait autant que leurs caractères. M. Pénissier était un long vieillard sec et méticuleux. M. Vardat était un gaillard robuste et important, malgré ses manières onctueuses. Son air jovial et bon vivant inspirait la confiance. M. Vardat était considéré par tous les Blinvallois comme une des fortes têtes de la localité. Blinval était fier de son notaire et M. Vardat faisait de louables efforts pour justifier cette estime, qu'on ne lui marchandait pas.

Un des points qui valaient le plus de considération à M. Vardat était sa manière de dépenser son argent. M. Vardat s'entendait, comme on dit en province, à faire danser les écus. Or, la grosse bourgeoisie et la petite aristocratie qui formaient la société de Blinval s'adonnaient aux pratiques de la plus stricte économie. Les familles aisées de Blin-

val ne s'accordaient guère de luxe et de superflu. Les Blinvallois ne donnaient aucunement dans la dissipation et montraient même plutôt quelque penchant à l'avarice. La tenue des meilleures maisons blinvalloises était fort serrée, le mobilier y était médiocre, la table parcimonieuse. Les femmes s'habillaient avec mauvais goût, mais avec simplicité, et les modes de Paris ne parvenaient à Blinval qu'avec des modifications qui les faisaient cesser d'être dispendieuses. Il suffisait d'assister, le dimanche, à la sortie de la grand'messe pour se rendre compte que les dames de Blinval ne devaient pas faire de bien grosses notes chez leurs couturières. Mais si telles étaient les mœurs de Blinval, par une singulière et inexplicable contradiction, tout ce que les Blinvallois et les Blinvalloises eussent blâmé chez eux-mêmes, ils l'acceptaient sans restriction et sans envie de la part du ménage Vardat. Bien plus, d'une façon de vivre si différente de la leur, ils concevaient une sorte d'admiration.

Que les Vardat eussent la maison la mieux meublée et la mieux entretenue de tout Blinval, une maison qui possédait une salle de bains du dernier modèle, des cabinets à l'anglaise et un calorifère perfectionné, cela paraissait tout naturel, de même que personne ne s'étonnait de savoir que la cuisine

était pratiquée chez les Vardat avec un remarquable souci de gourmandise et de raffinement. Les mets fins, les primeurs les plus recherchées paraissaient, au su et à l'approbation de tout Blinval, sur la table des Vardat. Les meilleurs vins y montaient d'une cave bien garnie. Les Vardat faisaient venir du dehors toutes sortes de spécialités, car M. Vardat était gourmet et Mme Vardat était fine bouche. Mme Vardat, petite personne mignarde et prétentieuse, assez jolie encore, de santé assez délicate, se servait du prétexte de cette santé pour se dispenser des corvées de sa situation. Elle se plaignait souvent de fatigues, de migraines et de vapeurs, restait des semaines entières étendue sur son canapé, vêtue de peignoirs élégants, entourée de journaux de modes et de romans. Sa toilette l'occupait beaucoup et elle réalisait des merveilles de goût et de distinction. Elle commandait ses toilettes à une grande maison de Paris. Elle portait des chapeaux charmants dont la variété et l'élégance étaient un des sujets de conversations de Blinval. Le plus incroyable, c'est que personne ne lui reprochait son luxe et sa coquetterie. Rien ne semblait trop bon ni trop beau pour les Vardat.

En cela, M. Vardat partageait le sentiment de sa femme et de tout Blinval. Les vêtements du

notaire Vardat étaient de coupe irréprochable. Il se montrait toujours ganté de frais et portait à ses cravates des épingles de prix. Comme il était chasseur, il louait aux environs un vaste terrain de chasse où le menait une jolie charrette anglaise, traînée par un cheval vif qu'il conduisait avec maîtrise. Il possédait de beaux fusils, des chiens bien dressés et, quand il se rendait à la gare, pour aller à Saint-Granvier, où il passait souvent la journée pour ses affaires et quelquefois la nuit pour ses plaisirs (se chuchotait-on avec indulgence à l'oreille), son nécessaire de voyage en maroquin noir et sa lourde valise en peau de truie attiraient l'admiration, sans que quiconque trouvât à redire à cet épicurisme peu dissimulé.

Blinval donc, tout entier, applaudissait à la large façon de vivre de son maire et de son notaire. En ces deux fonctions, Me Vardat inspirait une confiance illimitée. Son conseil municipal lui obéissait au doigt et à l'œil. Sa clientèle suivait aveuglément ses conseils. En matière de vente et d'achat, de donation et de testament, l'opinion de M. Vardat faisait loi. Bien plus, la plupart de ses clients s'en remettaient entièrement à ses lumières pour l'administration de leur fortune. Des capitaux considérables étaient déposés entre ses mains. Il était, pour

ainsi dire, une sorte de surintendant des finances de Blinval. Sa réputation même s'était répandue aux environs. M. Vardat exerçait son prestige sur les châteaux d'alentour et il n'était pas rare de voir, arrêté à la porte de l'étude, le phaéton du baron Plantier ou l'antique calèche de la marquise douairière de Barcoulan, à moins que l'on n'entendît gratter du sabot, attaché par la bride au tronc de l'acacia, le gros alezan de M. Dupanat, le propriétaire de l'établissement thermal de Journy-les-Bains.

Tel était l'entraînement général qu'exerçait M. Vardat et auquel il eût été bien difficile que résistât M. Jules Durant, d'autant plus que Me Vardat s'était montré fort complaisant avec lui, quand il était venu s'établir à Blinval. Aussi Jules Durant n'avait-il pas tardé à se conformer à l'usage universel en priant M. Vardat de vouloir bien accepter le dépôt, la garde et le maniement de ses fonds. Le notaire n'avait montré aucun empressement à consentir à la demande M. Jules Durant, de sorte que M. Jules Durant avait dû revenir à la charge pour que Vardat lui rendît ce service. Le docile Jules Durant sentait bien qu'il ne serait pas un véritable Blinvallois tant qu'il n'aurait pas accompli cette formalité financière, et puis la politesse voulait qu'il insistât auprès du notaire. S'abstenir de déposer

ses fonds chez M. Vardat eût été, en quelque sorte, adopter envers lui une attitude hostile. Jules Durant se serait trouvé ainsi dans un cas fâcheusement exceptionnel. C'est pourquoi il se sentit plein d'aise quand il eut remis à M. Vardat sa petite fortune. Cette remise lui valut une seconde invitation à dîner du notaire, où la notairesse se montra dans le déshabillé le plus galant. Désormais Jules Durant était un véritable Blinvallois et, par conséquent, un admirateur de plus des faits et gestes de M. Vardat. Cette admiration, d'ailleurs, était sincère. Que M. Vardat n'aimait-il les acacias ! C'était la seule chose que lui reprochât M. Jules Durant.

Si M. Vardat était considéré dans tout Blinval comme le parangon des maîtres et comme le phénix des notaires, deux voix cependant manquaient à cet unanime concert de louanges. Oui, M. Vardat comptait deux détracteurs. L'un était son confrère M. Pénissier ; l'autre, la vieille Augustine. Or M. Pénissier n'y allait pas de main morte dans l'appréciation qu'il faisait du « sieur Vardat ». Quand un des rares clients de l'étude Pénissier s'avisait de prononcer le nom de M. Vardat, M. Pénissier avait peine à contenir son sentiment. « Vardat, disait-il, c'est bien simple, il finira au bagne. Laissons-le suivre sa route, mon ami, et nous verrons

au bout la belle culbute. » Et M. Pénissier regardait sa vitrine minéralogique, comme s'il se préparait à y étiqueter le petit caillou qui devait, un jour ou l'autre, provoquer le faux pas de son ennemi.

Quant à la vieille Augustine, elle était moins catégorique ; seulement, elle avouait que M. Vardat, chez qui elle avait servi, ne lui « revenait pas ». « Il n'est pas si bon homme que ça, voyez-vous, monsieur Durant, disait-elle, votre Vardat ! Il a beau faire le gentil et le bon apôtre, on ne trompe pas une vieille pie comme moi. Ah ! il a du vice, allez, notre maire, et pas commode, quand il s'y met. Tenez, moi qui vous parle, je l'ai vu traiter cette pauvre petite Mme Vardat comme une malheureuse. Il s'agissait de je ne sais quoi, de ce maudit argent, pardi ! Il fallait le voir gueuler, M. Vardat ! Même que la petite dame s'est « revipée » et lui a crié qu'il était une canaille. Ça, je ne sais pas si c'est vrai, mais ça pourrait bien être. Il y en a, des canailles, et tout le monde n'est pas une bonne pâte d'homme comme vous. »

M. Jules Durant sourit en se rappelant les propos d'Augustine. Ils n'étaient pas de force à ébranler l'admiration qu'avec tout Blinval il professait pour M. Vardat. Mais, un jour ou l'autre, il saurait bien fermer la bouche à la vieille bonne, avec

ménagement, du reste, car elle faisait de l'excellente cuisine et le café merveilleusement. A ce moment même, Augustine frappait à la porte et entrait en tenant à la main un plateau sur lequel était placé le petit déjeuner de son maître. Quand elle eut posé le plateau sur le guéridon, elle attendit la question inévitable que lui adressait, chaque matin, M. Jules Durant en s'accotant à son oreiller et en égalisant les pointes de son madras :

— Eh bien, Augustine, quoi de nouveau aujourd'hui?

Augustine, avec un geste qui lui était coutumier, souleva la lourde poitrine qui ballottait dans son caraco du matin :

— Du nouveau, pour sûr, Monsieur, que je n'en sais guère, car vous ne voudriez pas que ça en soit, si M. Vardat va prendre le train de dix heures pour Saint-Granvier. Il a crié tout à l'heure à Pierre d'atteler la charrette anglaise. Je l'ai entendu pardessus le mur de la cour. Ah! ce qu'il est agité depuis quinze jours, M. Vardat! C'est la troisième fois de cette semaine qu'il va à Saint-Granvier. Qu'est-ce qu'il peut bien fricoter là-bas, ce vieux pantin! Peut-être bien, après tout, qu'il va voir des belles, les hommes sont si bêtes!

M. Jules Durant avait mis deux morceaux de

sucre dans sa tasse. Les cornes du madras s'agitèrent sur son front. L'odeur du café chaud se mêlait agréablement au parfum de l'acacia. M. Jules Durant se sentait tout guilleret, ce matin-là.

— Hé ! Hé ! Augustine, vous pourriez dire vrai. M. Vardat a encore bon pied, bon œil.

Par une de ces contradictions qui lui étaient familières, Augustine haussa les épaules et regarda son maître avec dédain :

— Non, tout de même, vous ne me ferez pas croire que M. Vardat court la gueuse. Il a d'autres chats à fouetter. Il y a du grabuge dans la maison, fiez-vous-en à moi, monsieur Durant. Je le sais par Félicie, la femme de chambre de Madame. Madame a des crises de nerfs tous les jours. Elle pleure et fait le train. Elle grince pour une porte qu'on ferme, pour n'importe quoi qu'on laisse tomber, que c'est une vraie bénédiction. Aussi je parierais bien que M. Vardat n'a pas le cœur à la rigolade. Sa petite dame lui cause trop de tintouin, sans compter qu'il paraît que M. Pénissier lui fait des ennuis par rapport à la succession Darambon. Mais il s'en tirera, le vieux renard, il est malin, quoique M. Pénissier et Madame lui en fassent voir de grises. Tenez, je ne serais pas étonnée qu'il soit allé à Saint-Granvier chercher quelque grand médecin. On ne peut

pas laisser une épouse dans un pareil état. Elle ne peut rien supporter. C'est pas des femmes comme nous, voyez-vous, ces dames-là, monsieur Durant!

M. Jules Durant acquiesça à cette assimilation qui l'identifiait à un sexe auquel pourtant il n'avait aucun droit, mais Augustine le toisa d'un air mécontent. Elle aurait voulu que M. Durant prît une part plus active à la conversation. Or, M. Durant semblait distrait. Parler seule est agréable, mais il est plus agréable encore de couper la parole à un interlocuteur. Augustine s'impatienta :

— Qu'est-ce que vous avez donc à renifler comme cela, c'est-il que mon café ne sent point bon ? Ah ! mais j'y suis, c'est votre « agacia » qui vous tracasse. C'est vrai qu'il est beau, cette année, mais je ne peux pas en sucrer votre café. Allons, ne laissez pas refroidir votre déjeuner. Il est déjà huit heures et demie. Ah! c'est agréable de faire la grasse matinée et d'avoir des rentes !

Et la vieille Augustine s'en alla, en jetant un coup d'œil sévère vers la fenêtre et vers « l'agacia » qui épanouissait ses bouquets de fiancée et sur lequel un oiseau posé chantait.

★

Rien, dans la journée qui succéda à cette mati-

née, ne pouvait laisser prévoir l'événement qui devait frapper d'une douloureuse stupeur le brave Jules Durant. Après avoir pris comme d'habitude son repas d'onze heures dans sa salle à manger et fumé sa pipe en sirotant, les coudes sur la table, un petit verre de rhum, M. Jules Durant était allé dans le vestibule chercher sa canne à pêche, sa boîte à vers et son filet à poisson. Il devait rejoindre le percepteur M. Rebin, qui l'avait invité à venir faire une partie de pêche en sa compagnie sur les bords de l'Arranche. Rebin le percepteur était, avec Jules Durant, le seul pêcheur de Blinval. Un certain nombre de Blinvallois avaient essayé, jadis, de s'adonner à ce divertissement inoffensif, mais ils avaient dû y renoncer, l'un après l'autre, à cause du manque absolu de poissons dans les eaux de l'Arranche. La rivière était vraiment déserte de tout hôte écailleux. Après de longs et infructueux efforts, il avait bien fallu reconnaître cette pénurie. Peu à peu les plus enragés abandonnèrent leurs postes favoris. Une à une, les cannes à pêche de Blinval rentrèrent dans leurs étuis. Les hameçons se rouillaient sur la planchette. Désormais, les vers de terre et les mouches pouvaient considérer Blinval comme un séjour sans danger et y vaquer impunément à leurs occupations souterraines et aériennes. Seul,

le percepteur Rebin maintenait la tradition qui veut que toute rivière soit pourvue d'un pêcheur à la ligne. L'habitude de percevoir l'impôt sur les bourses les plus rebelles et d'en avoir toujours le dernier mot ou, plus exactement, le dernier sou, avait développé en lui une fermeté de caractère exceptionnelle. Rebin s'était juré de prendre au moins un poisson dans l'Arranche et il avait entraîné le docile Jules Durant dans cette chimérique gageure. Mais Jules Durant était un pêcheur occasionnel qui ne venait que de temps à autre jeter dans l'onde avare son liège inutile, tandis que Rebin ne manquait pas un jour à faire de longues stations au bord de l'eau. Cette assiduité, loin d'être un sujet de plaisanterie pour les Blinvallois, leur inspirait au contraire une grande estime pour le percepteur Rebin, surtout depuis qu'un inspecteur des finances facétieux, comme il y en a même dans cette grave corporation, n'ayant, lors de sa tournée, trouvé Rebin ni à son bureau, ni à son domicile, avait pris le parti de venir le relancer au bord de la rivière et de n'en pas trouver plus mal tenus les comptes de ce percepteur dont il partageait la passion piscicatoire. Donc son goût pour la pêche ne nuisait nullement à Rebin dans l'esprit de ses concitoyens. On aime à Blinval les gens qui ont de la

suite dans les idées et qui montrent de l'entêtement. Rebin n'était pas seulement un obstiné, c'était un apôtre et il avait convaincu Jules Durant d'acheter une canne à pêche et une ligne. Jules Durant était son premier disciple.

Jules Durant, son roseau sur l'épaule, était allé retrouver Rebin. En passant devant l'acacia, il l'avait encore regardé avec amour et il avait flatté de la main sa bonne écorce. Cela fait, il s'était dirigé vers l'Arranche et il s'était installé au bord de l'eau avec Rebin, en fumant sa pipe, tandis que l'héroïque Rebin se privait de sa cigarette pour ne pas perdre de vue, un seul instant, le bouchon révélateur. Pendant les longues heures de leur faction riveraine, les deux hommes avaient échangé de rares paroles. Une fois, il sembla à Rebin que le bouchon plongeait, mais cette fausse alerte n'eut pas de suites. De cette déconvenue, d'ailleurs, le patient Rebin n'avait montré aucune mauvaise humeur. Un espoir indéfectible le soutenait. Il y a toujours un poisson dans une rivière et Rebin avait la conviction profonde que ce poisson, un jour ou l'autre, scintillerait hors de l'eau au bout de sa ligne. Serait-il gros ou petit, ce poisson, c'est ce qui importait peu à Rebin. Ce qu'il voulait, c'était rendre à l'Arranche l'honneur qu'elle avait perdu

et donner aux Blinvallois une raison de plus d'être fiers de leur rivière à qui nul cours d'eau de France ne pourrait désormais plus rien reprocher ! Et Rebin, tout en escomptant le triomphe de sa persévérance, se consolait aisément, par la certitude qu'il en avait, qu'il fût encore différé.

Cependant, six heures ayant sonné au hideux clocher de l'église, les deux hommes avaient rangé leurs ustensiles et repris le chemin de Blinval. Tout en marchant, Jules Durant pensait tendrement à l'acacia. C'était vers le soir que le parfum de ses fleurs se dégageait le plus fortement. M. Jules Durant pressait le pas, côte à côte avec le percepteur Rebin, qui sifflotait une marche militaire. Ils traversèrent le quartier des Deux-Ponts, remontèrent la rue Croisée, et, comme la demie tintait à la mairie, ils débouchèrent sur la place Martin-Grivoire.

Ainsi que l'on pouvait s'y attendre de la part d'un amoureux, le premier coup d'œil de M. Jules Durant fut pour son cher acacia. Bien souvent il y avait pensé pendant cette journée de pêche. Il en comparait l'ombrage fleuri à la maigre feuillaison du saule rabougri auprès duquel il avait déposé sa boîte à vers, tandis que Rebin avait pendu la sienne à la branche cassée d'un aulne chétif qui

inclinait mélancoliquement son tronc déjeté sur l'eau bourbeuse de l'Arranche, et tout en revenant vers Blinval, M. Jules Durant se réjouissait à la pensée d'y retrouver sur la place son acacia bien-aimé. D'ordinaire, quand il arrivait chez lui, M. Jules Durant en apercevait les branches se détachant sur la façade de sa maison, mais aujourd'hui il avait beau regarder, il ne distinguait rien. L'arbre avait disparu.

Stupéfait, M. Jules Durant avait poussé une exclamation de surprise. De quelle hallucination étrange était-il le jouet ? Est-ce que, par hasard, il devenait fou ? Que signifiait cette berlue soudaine ? Jules Durant avait passé la main sur ses yeux. De bonne foi il s'attendait à voir reparaître l'acacia. Mais non ! A l'endroit où il s'élevait d'habitude, un groupe de Blinvallois se pressait : une vingtaine de personnes, hommes, femmes, enfants, parmi lesquelles M. Jules Durant reconnut Rabois, le menuisier, et Larenty, le bûcheron. Tout à coup le groupe se sépara. Heurtaut, le garde champêtre, menaçait de son bâton quelques gamins qui gambadaient en agitant à grands bras des branches fleuries. Il y eut des poussées, des rires et des cris.

Jules Durant était devenu pâle comme un mort.

Au milieu du cercle formé par les curieux, l'acacia gisait sur le sol, qu'il couvrait de son branchage répandu. Rabois, un pied posé sur le tronc, détachait une des cordes qui avaient servi à lier le beau prisonnier, tandis que Larenty, sa hache sur l'épaule, prenait des airs de vainqueur. Ah ! les misérables, c'étaient donc eux qui avaient commis ce crime méchant et stupide ; et le pauvre M. Jules Durant avait l'impression d'être le spectateur d'un assassinat ! L'indignation qu'il éprouvait le tenait cloué au sol. Ses jambes se dérobaient sous lui. Des larmes de rage et de chagrin lui montaient aux yeux. Son acacia, son cher acacia, il était là, misérablement abattu, allongé dans la poussière avec ses belles fleurs qui, ce matin encore, s'épanouissaient triomphalement au soleil. Mais pourquoi avait-on fait cela? Qui donc avait pu ordonner cette méchanceté inutile? Qui donc lui en voulait pour avoir ainsi cherché à l'atteindre dans ses affections les plus intimes, car le pauvre M. Jules Durant croyait sincèrement et naïvement que cet attentat avait été dirigé contre lui. Pourquoi avait-on tué son seul ami, car que lui importait ce Rebin debout à ses côtés, que lui importaient les Blinvallois de sa connaissance? Ce qu'il aimait, c'était son arbre, son bel arbre, son bel acacia feuillu et

odorant qui se dressait si joliment sur la triste place Martin-Grivoire toute embaumée de son parfum, et qui maintenant gisait lamentablement, son écorce ouverte par la hache, ses branches brisées dans sa chute, ses fleurs dispersées aux mains des polissons !

M. Jules Durant s'était précipité vers le garde champêtre. En le voyant s'approcher, Heurtaut avait porté la main à sa casquette. Jules Durant était devant lui, balbutiant, haletant, la gorge serrée. Les mots pouvaient à peine sortir de sa bouche. Enfin il put articuler d'une voix étranglée :

— Malheureux, qu'avez-vous fait ? Pourquoi avez-vous abattu l'acacia?

Heurtaut regardait M. Jules Durant avec étonnement. Il ne reconnaissait pas le bourgeois tranquille et discret qu'il avait l'habitude de saluer respectueusement. M. Jules Durant frappait du pied :

— Avoir coupé l'acacia ! ! !

Heurtaut, sans la comprendre, constatait l'extrême agitation de M. Jules Durant. Qu'est-ce que M. Durant voulait dire avec son acacia! Enfin, il était fâché, ça c'était sûr. Le prudent Heurtaut éprouva le besoin de dégager sa responsabilité :

— Ma foi! faut pas m'en vouloir, monsieur Du-

rant. Ordonnance de M. le maire. Moi, je ne suis pour rien dans la chose.

Le brave Heurtaut avait l'air gêné. Il allongea un coup de canne à un gamin qui s'approchait pour arracher une branche à l'arbre tombé. Le menuisier Rabois et le bûcheron Larenty remettaient leurs vestes qu'ils avaient enlevées pour accomplir leur besogne meurtrière. Les assistants se dispersaient, car l'heure du dîner approchait. Le garde champêtre songeait à s'en aller, lui aussi, boire un coup avec Rabois et Larenty. Il salua M. Jules Durant avec déférence :

— Allons, monsieur Durant, faut pas vous faire de bile pour si peu ! Un arbre de plus, un arbre de moins, Blinval n'en sera pas moins Blinval, c'est-à-dire une fière localité. D'ailleurs, il devait s'embêter, ce pauvre « cacia » seul sur la place. Et puis, voyez-vous, c'est ses fleurs qui lui ont valu ça. Paraît qu'elles faisaient mal à la tête à Mme la mairesse, qu'elles l'énervaient, quoi, comme a dit M. Vardat, quand il a passé chez moi, ce matin, en allant à la gare, pour me dire que je prenne avec moi Rabois et Larenty, et que nous mettions bas ce citoyen, sans traîner. Alors, j'ai prévenu Rabois et Larenty et j'ai fait l'affaire. Moi, je ne connais que ma consigne, mais je suis bien fâché, monsieur Durant,

de vous avoir contrarié, moi et ces deux-là.

Larenty et Rabois acquiescèrent au petit discours du garde champêtre, mais M. Jules Durant ne l'écoutait pas. Brusquement, au nom de M. Vardat, il avait bondi vers la porte du notaire et tirait la sonnette à tour de bras. La porte ouverte, il bouscula la femme de chambre Félicie, et, sans frapper, sans songer à enlever son chapeau, il fit irruption dans le cabinet de M. Vardat.

Me Vardat était assis à son bureau, en train de compter une forte liasse de billets de banque. A la vue d'un visiteur, il parut fort contrarié et glissa précipitamment le paquet dans un tiroir, que Jules Durant ne lui laissa pas le temps de refermer. M. Durant, hors de lui, avait saisi le notaire par l'épaule et le secouait avec violence. M. Vardat le repoussa rudement et se leva en renversant son fauteuil derrière lui. Dans sa poche, il tâtait le revolver qu'il y portait toujours, quand il revenait de Saint-Granvier avec des fonds ou des papiers importants. Que lui voulait cet énergumène? Jules Durant était-il devenu fou?

Dans le silence du cabinet, la voix impérieuse et mécontente de M. Vardat retentit :

— Voyons, Durant, que signifient ces façons, je vous prie? Vous entrez chez moi comme un cam-

brioleur. Et puis qu'est-ce que c'est que cette manière de prendre les gens par l'épaule! Pourquoi pas tout de suite au collet? Ma parole, Durant, je ne vous reconnais pas ! Qu'est-ce que vous avez?... Voyons, parlez... Quelque ragot de cette crapule de Pénissier qui vous aura mis la puce à l'oreille. Allons, dites, videz votre sac. Je sais que ce monsieur ne se gêne pas sur mon compte. Expliquez-vous.

Me Vardat n'était plus l'onctueux notaire qui avait séduit tous les Blinvallois par ses bonnes façons. Les poings posés sur son bureau, le corps penché en avant, la tête enfoncée entre les épaules dans une attitude de défi et de combat, il apparaissait trapu et ramassé, vigoureux et brutal. Sous le bourgeois jouisseur et retors, l'homme de calcul et de proie se montrait, mais le pauvre Jules Durant n'était pas en état de s'apercevoir de cette transformation inquiétante. Il ne voyait devant lui que le bourreau de son cher acacia. A cette vue, sa fureur s'exaspéra :

— L'acacia, l'acacia, pourquoi avez-vous fait couper mon « acacia » ?

La colère de Jules Durant était si comique et le motif si inattendu que M. Vardat, soudain rassuré, ne put s'empêcher d'éclater de rire ; mais sa gaieté

se changea vite en agacement. C'était pour un acacia que cet imbécile faisait ce tapage ! Eh bien, il allait voir ! M. Vardat était devenu froid et ironique :

— « Votre acacia », dites donc, mon cher Durant, mais il appartient à la commune, « votre acacia » ! Oui, je l'ai fait couper. Il enlaidissait la place. Et puis ses fleurs empestent et gênent les voisins. J'ai reçu des plaintes à ce sujet... Alors j'ai pris un arrêté. Je suis dans mon droit. Suis-je ou non maire de Blinval ?

M. Vardat s'était redressé. Il avait affirmé son autorité ; à présent, rien ne lui interdisait plus de se montrer conciliant :

— Allons, mon cher Durant, je vous pardonne votre incartade et passez-moi mon acte. Un maire doit agir pour le bien de ses administrés et non pas au profit d'intérêts particuliers. J'ai été un peu vif dans ma réplique, mais j'ai des ennuis en ce moment ; ma femme n'est pas bien. Que diable, si j'avais prévu que vous teniez à cet arbre ! Mais ce qui est fait est fait. Allons, la main !

Jules Durant s'était reculé au fond de la pièce devant la main tendue du notaire. L'hypocrisie et les faux regrets de M. Vardat l'exaspéraient encore davantage. Sa colère était devenue de la haine.

— Jamais, entendez-vous, jamais ! C'est fini entre nous. Je ne parlerai de ma vie à quelqu'un qui a fait couper mon acacia, un pauvre arbre inoffensif, que j'aimais, qui était ma joie. Et je ne resterai pas ici davantage. Je quitterai Blinval. Je vendrai ma maison.

M. Vardat fit un geste d'indifférence. Jules Durant était irrémédiablement fou. Il s'en désintéressait. Cette attitude enragea encore plus M. Jules Durant. Un violent désir de vengeance l'agitait. Tout à coup il se sentit envahi d'une joie amère. Il avait trouvé ! Il reprit :

— Oui, je vendrai ma maison. Je vais de ce pas chez Me Pénissier.

M. Vardat avait froncé les sourcils. Jules Durant ajouta :

— Et vous allez d'abord me rendre mon argent et tout de suite, sinon tout Blinval saura que vous refusez de restituer vos dépôts.

Jules Durant regarda férocement M. Vardat. Le coup avait porté. M. Vardat frappa du poing sur son bureau.

— Votre argent, vous l'aurez, votre argent... dans quelques jours..... monsieur Jules Durant, mais laissez-moi le temps de vendre les titres qui le représentent.

Jules Durant s'était rapproché. Il sentait confusément l'embarras de M. Vardat. Comme les simples, il agissait avec une sorte d'intuition indistincte. Il avait conscience de venger son acacia. A son tour, il frappa sur le bureau :

— Non, je n'attendrai pas une minute, sinon je vous l'envoie réclamer par Me Pénissier. Et puis vous ne direz pas que vous en manquez, d'argent !

Et Jules Durant montrait du doigt la liasse de billets de banque qui débordait du tiroir mal refermé.

Les deux hommes se regardèrent face à face. M. Vardat, la figure contractée, semblait réfléchir à un problème difficile. M. Jules Durant, la gorge serrée, songeait à son cher acacia. Tout à coup, M. Vardat se décida. Il ouvrit le tiroir, en tira la liasse blanche et bleue et en jeta une partie sur le bureau.

— Comptez.

Lentement, minutieusement, M. Jules Durant comptait les coupures pécuniaires, les retournait, les palpait avec des lenteurs précautionneuses. Parfois, devant l'une d'elles, il faisait mine d'hésiter et interrogeait de l'œil M. Vardat impassible ; puis, quand il eut achevé, il sortit, sans que M. Vardat eût fait un geste. Lorsque la porte se fut refermée,

le notaire tourna soigneusement la clef du tiroir doublé d'acier qui contenait le reste des sommes qu'il avait rapportées de Saint-Granvier, puis il murmura entre ses dents :

— Voilà un acacia qui me coûte un peu cher... Mais pas d'histoires en ce moment, maître Vardat, pas d'histoires...

Une fois hors de l'étude Vardat, M. Jules Durant sentit tomber toute sa colère. Son chagrin survivait seul en lui. La place Martin-Grivoire, que la fin du crépuscule assombrissait, était déserte. L'acacia y gisait toujours lamentablement. M. Jules Durant s'en approcha. Pour la dernière fois, il respira la bonne odeur de ses fleurs. Il se baissa, caressa d'une main l'écorce de son arbre chéri, tandis que de l'autre il tenait les billets bleus qu'il n'avait pas songé à mettre dans sa poche, et longuement, amèrement, enfantinement, pendant que le père Flanchin allumait, comme pour une veillée funèbre, les quatre réverbères de la place Martin-Grivoire, M. Jules Durant se mit à pleurer...

★

Ce ne fut que convalescent de la grave maladie qui l'avait tenu alité pendant de longues semaines

que Jules Durant apprit l'événement tragique qui avait profondément troublé la tranquille petite ville de Blinval. M. Rebin, le percepteur, qui avait généreusement délaissé ses factions sur le bord de l'Arranche pour s'asseoir au chevet de son compagnon de pêche, eut le plaisir de lui expliquer le désastre qui venait d'atteindre plus ou moins toutes les familles bourgeoises ou aristocratiques de Blinval, et comment on avait trouvé, un beau matin, Me Vardat dans son étude, mort, et la tempe brisée par une balle de revolver. M. Vardat s'était tué, mais pas avant d'avoir dissipé en spéculations frauduleuses les fonds que lui avaient confiés ses plus notables compatriotes. Ainsi se vérifiait la prédiction de Me Pénissier au sujet de son confrère. Me Pénissier, depuis longtemps, avait deviné les coupables agissements de M. Vardat. Aussi ne montrait-il aucun étonnement de l'inévitable crac qui s'était produit et qu'avait hâté le remboursement fait par Vardat des cent soixante-quinze mille francs que M. Jules Durant lui avait confiés.

M. Jules Durant, les cornes de son madras dressées de stupeur, écoutait en silence le récit du percepteur Rebin. Dans son âme, la satisfaction se mêlait à la reconnaissance. Ainsi l'attentat commis

contre son cher acacia avait reçu une terrible punition, et c'était à son bel arbre qu'il devait la conservation miraculeuse de sa petite fortune. Et M. Jules Durant, du fond de ses oreillers, tourna ses yeux pleins de larmes de regret et de gratitude vers la fenêtre où ne se dressait plus, hélas! son cher acacia, mais où il en restituait, de tout son cœur, l'image amie et odorante qui était un des plus doux souvenirs de son humble vie, puisque nous n'avons vraiment vécu que si nous avons une fois aimé, sinon un être, au moins les choses. L'amour, s'il ne nous sourit pas par les traits d'un visage adoré, peut venir jusqu'à nous par un son, une couleur, un parfum et nous apparaître, aussi bien que sous la forme d'une femme, sous celle d'une fleur.

TABLE

LA RÉVOLTE DE TAÏ-POU 7
LE SECRET DU BONHEUR 17
LE PORTRAIT D'AMOUR 33
LE PETIT VISAGE 45
LA REQUÊTE DE M. DE LARGERIE 55
ANECDOTE SUR LE DUC D'ALÉRIA 65
LE TESTAMENT DU COMTE ARMINATI 77
LE SECRET DE LA COMTESSE BARBARA 91
LE REGRET 109
LE COLLIER DE VERRE 121
EN PASSANT PAR RAVENNE 133
LE DOUBLE CONSEIL 143
LA PORTE FERMÉE 153
LE SABRE 163
PROPOS DE GUERRE 175
L'ÉVADÉ 187
L'AVERTISSEUSE 199
LE BAL 211
LA LETTRE 221
JEUX MORTELS 231
PENDANT LE BRIDGE 241
L'EX-VOTO 253
L'ACACIA 263

ACHEVÉ D'IMPRIMER

le vingt octobre mil neuf cent treize

PAR

G. ROY

A POITIERS

pour le

MERCVRE

DE

FRANCE

BINDING LIST JUN 1 1947

PQ 2635 E34P5

Regnier, Henri François Joseph de
Le plateau de Laque

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY